

RAI, Mag

Magazine de la Revue d'Art et de Littérature, Musique



Numéro **4** mai 2010
trimestriel

15€

Une publication du Chasseur abstrait éditeur



S o m m a i r e

E d i t o

Tout le monde connaît au moins deux Espagnols: Sanchez, qui se tient debout, et Gonzalez, qui est assis. Le Français s'appelle Henri, tout simplement et sans jeu de mot, comme il sied à un Français. En Espagne, on aime se rappeler que l'illustre Napoléon, premier du nom, s'est pris une pâtée non pas parce que les Anglais était de la partie, mais parce que le peuple espagnol a inventé, un peu avant les syndicats, la guérilla, réponse d'ailleurs adéquate aux massacres perpétrés par des révolutionnaires convertis à l'impérialisme. Sanchez et Gonzalez occupaient depuis des jours une position peu enviable dans une tranchée creusée face aux installations de l'ennemi français. Ils rongeaient leur frein. Sanchez avait de l'expérience et connaissait des trucs que Gonzalez ignorait parce qu'il venait d'arriver. Aussi, Sanchez formait le bleu à l'extermination de l'occupant.

Serge Meitinger Cartier-Bresson's Kids

L'air faraud du gamin de la rue Mouffetard avec ses deux litrons de rouge, un sur chaque bras, a de quoi réjouir le cœur et le serrer. Ce type de bravade souriante, c'est toute une époque du quant-à-soi populaire. Ses culottes courtes en effet, le léger débraillé de sa ceinture, l'allure vieillotte et presque élimée de ses habits le situent bien facilement déjà comme un petit gars du peuple destiné à le rester. Et cette gouaille insolente, non vulgaire toutefois, promet une dignité qui passe les préjugés. Mais la petite fille en jupe plissée, un peu floue sur le cliché, qui, derrière lui, fronce la bouche, suggère que celui qui a porté le vin à ses pairs, un jour le boira avec eux.

Gilbert Bourson À propos

Il ne m'arrive que rarement de relire mes livres, sauf quand je dois faire un choix de textes pour une lecture publique ou pour répondre à une question posée par un lecteur. Cette seconde occasion m'a fait parcourir Sonates. Le lecteur trouvait ce livre difficile, tant à cause de son vocabulaire que de ses images insolites, et surtout parce que le sens de certains poèmes ne lui semblait pas évident. Je lui fis observer que la plupart des poèmes qui composent l'ouvrage sont des paysages. Non des descriptions de paysages, pris sur le motif en quelque sorte, mais des images de pensée, des paysages mentaux qui sont tout

aussi réels que les naturels, puisque ceux-ci n'existent qu'appréhendés par un observateur à qui ils renvoient son langage, son imagerie, en un mot sa propre libido.

Pascal Leray Huitième esquisse

Parfois, ce sont des impressions mécaniques qui nous viennent. Nous nous disons – après tout, ce n'est pas à moi de le dire. Chacun le sait, dans ses paramètres réalistes. Excusez-moi, j'ai encore usé de termes trop longs. On me l'a bien dit, pas plus de trois syllabes par phonème. D'ailleurs, j'allais dire morphophonème. Il a bien fallu que je me... oui, il faut. Il faut que je me concentre; chacun a sa partition. Et tout y est rigoureusement classique. De toutes façons, il y a gourance ou je ne sais plus lire. Allons donc au cinéma, ne serait-ce que pour nous changer les idées. Là encore, il faudra bien y aller un jour, alors maintenant ou ailleurs...

François Richard Loire sur Tours

Jusqu'atteindre la santé trouble du possible (la mémoire, le futur), quelques sueurs d'essence désolée en grésil issu des pores de la pellicule. S'allant épiçant d'instant-cité antienne Déceptiopolis, contre-crue des secondes éloignant le soi chaque fraction un peu plus de son état originare. Entendre l'apex jusqu'à l'entente, la paix où gésirait l'accord à mouvoir la raison jusqu'émouvoir cette seconde en expansion purulente. À dix-sept ans je misais tout sur le voyage exhaustif qu'offrirait la Notte, le costumbrisme: la notation. Incubé dans le cir'q'hui consolationnaire, transmuté en rythme via un opéra global de relève réencensement de révéalités. Le témoignage de la singularité, l'anomal, les dépressions de la partition submergée par le bruit rendu violemment et cohéremment visuel, obstruant. Enfer d'yeux tournés à l'oubli de leur orbite. Alice gelée au passage dans le franchissement du miroir devait émouvoir, sans conscience matérialisée, à en dégeler sa conscience vers son pay/visage, telle qu'en elle-même.

Patrick Cintas Antoine à Paris

Paris verdoyait. Antoine revenait sur les lieux. Sur la route, un autre vagabond lui avait demandé de quel côté il s'était battu. Antoine n'avait pas répondu. Ils avaient fait un bout de chemin ensemble et ils s'étaient séparés parce que l'autre ne voulait pas entrer dans Paris. C'était deux vieillards écrasés de souvenirs. Pendant ces quelques jours de vie commune, Antoine avait soupçonné l'autre de vouloir le voler. N'avait-il pas tué lui-même, le plus souvent par envie ? Il possédait de bons souliers

et un manteau qui avait conservé ses boutons. Il le portait roulé sur son épaule, le tenant par un des bouts de la ficelle. L'autre reluquait ces possessions, mais peut-être seulement en nostalgique d'un bonheur passé.

Marie Lignes Sagaie-Douve de fuite

Peu à peu ou bien tout à coup. Je ne sais, ne saurai... poursuivons. Ici, maintenant. Ici, où ? Quand maintenant ? Savoir, pas moyen ! Donc, imaginer. M'imaginer. Accroupi, contre un mur, dans le noir. Accroupi, immobile, jusqu'aux yeux. Les miens ou les autres. Je ne sais, ne saurai. Ils voient le noir puis le gris. À leur droite, une grille, l'angle d'un mur. La grille, parlons-en. Vaguement, les yeux la devinent. Plus nets, sans devenir distincts, vu le manque de lumière, les vides entre les barreaux. Dois-je en déduire, derrière le mur de la grille, l'existence d'un noir plus ou moins noir que celui où je suis, plus ou moins gris que le gris que je vois ? Impossible. Plus moyen. Jamais eu moyen.

Robert La Vitton tocatta

Quatre murailles ocres agrémentées de dégoulinades rouilleuses. Les grosses ampoules électriques ne tiennent qu'à un fil. La clarté crue et l'odeur de renfermé m'indisposent. Une meute de haut-parleurs aboie des paroles inintelligibles. Je me remets. Sur un fourneau, piédestal de fonte, une statue de marbre en frac et en chapeau tuyau de poêle dédaigne du haut de sa grandiloquence le bas peuple qui fermentent. Une meute de haut-parleurs aboie des paroles indistinctes. Des petits pelotons, ça et là, s'avachissent, qui sur des bancs de bois, qui sur les dalles froides et crasseuses, qui sur des plaids effilochés, qui sur des journaux, qui sur des toiles cirées...

Gilbert Bourson La gloire de Mallarmé

Extrait de Hérodiade de Stéphane Mallarmé.

Stéphane Pucheu Une fresque particulière

Dans ma tête, c'est comme si le monde autour de moi était entièrement nouveau. Pourtant, j'entends très nettement des bruits, des sons d'un monde ancien, d'un temps révolu et néanmoins toujours présent. De quoi s'agit-il ? D'un barrissement ? D'un

rôle particulier provenant d'un larynx tendu ? C'est répété, cette répétition sonore, donc, d'où vient-elle ? Quel mot nouveau faut-il inventer pour le qualifier ? Ce que je perçois également, c'est le bruit de feuilles frôlées ou écartées, tandis que d'autres végétaux, sans doute des algues, sont happées. Puis des pas, des empreintes, si grandes qu'un garçonnet pourrait s'y allonger. Dans le même temps, j'entends des souffles, je sens des mouvements lents et amples qui appartiennent à des masses de chair volumineuses à l'extrême, comme exponentielles. Des masses de mastodontes. Des dizaines de tonnes parfaitement agrégées qui se meuvent avec calme et placidité.

Jean-Michel Guyot La demeure de cristal

« Il faudrait pour cela que nous fussions deux. » C'étaient là des mots, rien que des mots qu'il avait oubliés. Elle s'était rappelée à lui, et dans l'appel qu'elle lui avait adressé une voix en lui s'était faite entendre, qui, lui semblait-il, venait de tous. Tous, nous sommes liés au mystère d'écrire sous la dictée d'une voix neutre qui n'a pas de nom, mais pour que cette voix prenne la peine de se faire entendre, il faut que chaque phrase se lie en nous à ce qui est plus grand que nous... De voix en voix, de toi à moi, de moi à nous, une chaîne d'amitié tinte parfois à nos oreilles émerveillées. Je ne suis rien, rien que moi si je ne prends pas la peine de t'écouter.

Andy Vérol Comme une carese molle sur la hanche d'un cannibale

Des maisons pleines de vide... Le bruit de mes pieds nus sur le parquet. L'image est sublime. Et les glands du dessus font encore une de leurs fêtes familiales, dont ils ont le secret. Les secrets. Tout le monde en a. Des trucs super honteux. Des choses moins honteuses... Moi j'avais peur de demander une baguette à une boulangère, ou je vérifiais sans cesse si ma braguette était bien fermée. Faire. Mais aussi j'ai tué des chats. J'ai regardé obsessionnellement toutes les filles sous leur douche... Jusqu'à l'âge de 12-13 ans... Puis ça m'est passé. Puis j'ai détesté le sexe. Jusqu'à aujourd'hui, c'est comme ça... Pas de problèmes d'érection, pas vraiment de manque de poussées hormonales... Plutôt l'idée que c'est plus jouissif de mourir. C'est idiot, mais se suicider est la seule source de jouissance possible dans mon existence...

Serge Meitinger Éloge du fumier

Désormais je peux faire sans peine la différence – les yeux fermés, rien qu’au nez – entre les divers fumiers : porc, bœuf, cheval... Je connais aussi leur valeur respective en tant qu’engrais. Un mois de travail à la campagne a suffi à faire mon éducation sur ce point – et sur bien d’autres encore. L’attitude du citadin, du civilisé, envers ses excréments comme ses déchets domestiques est purement négative : il ne veut rien en savoir, il les rejette au silence pestilentiel des égouts. Les villes sont bâties sur des dédales secrets voués à l’élimination clandestine de toutes ces fertiles purulences. À la campagne par contre, l’on sait le rôle fécondant de l’ordure, le fumier est une richesse. J’y ai acquis le respect des fèces ou de la charogne qui rendues au sillon renaissent céréales.

Patrick Cintas Carabin Carabas

— Je lui écraserai la gueule si c’est le cas, dit Harry Morgan à Mike Brown qui pense la même chose que Harry Morgan qui dit à Mike Brown : on ne joue pas avec les sentiments, et Mike Brown, ou Harry Morgan, dit à Sweeney : vous verrez, la photo, c’est quand même autre chose qu’une peinture de femme, ce qui fait rire aux éclats Mike Brown, ou Harry Morgan, Sweeney disant, furieux qu’on s’en prenne au pouvoir magique de sa protectrice (la seule au fond dans ce concert de personnages) : je ne sens rien de toute façon, et Harry Morgan, ou Mike Brown, dit à (?) : quelquefois on est terriblement déçu de la voir dans le détail je veux dire que de si près, elle doit bien avoir un défaut qui change tout. On revenait de Lily House maintenant.

Francine Sidou P e i n t u r e s

Textes de Patrick Cintas - extraits de alba serena.

Les images sont extraites de **Putain** de Valérie Constantin chez Le chasseur abstrait - Collection Corto - à paraître.

Tout le monde¹ connaît au moins deux Espagnols : Sanchez, qui se tient debout, et Gonzalez, qui est assis. Le Français s'appelle Henri², tout simplement et sans jeu de mot, comme il sied à un Français.

En Espagne, on aime se rappeler que l'illustre Napoléon, premier du nom, s'est pris une pâtée non pas parce que les Anglais étaient de la partie, mais parce que le peuple espagnol a inventé, un peu avant les syndicats, la guérilla, réponse d'ailleurs adéquate aux massacres perpétrés par des révolutionnaires convertis à l'impérialisme.

Sanchez et Gonzalez occupaient depuis des jours une position peu enviable dans une tranchée creusée face aux installations de l'ennemi français. Ils rongeaient leur frein. Sanchez avait de l'expérience et connaissait des trucs que Gonzalez ignorait parce qu'il venait d'arriver. Aussi, Sanchez formait le bleu à l'extermination de l'occupant.

— Ça doit pas être facile de les avoir, dit Gonzalez désespéré.

— Oh ! Si que c'est facile ! exulte aussitôt Sanchez.

Il prend alors la position du tireur et, au lieu de serrer les dents comme Gonzalez se l'imaginait déjà, il met sa main libre, celle qui tenait l'affût, en demi porte-voix, maintenant l'autre main sur le pontet, prêt à actionner la gâchette. Gonzalez retient son souffle, ne sachant absolument pas ce qui allait se passer.

— Henri ! appela ensuite Sanchez d'une voix si fluette

que Gonzalez crut qu'une petite fille venait de s'exprimer. Écoute ! fit aussitôt Sanchez.

— Oui ? fit une voix tout aussi mignonne qui venait d'en face.

Sanchez pressa la détente. Le soldat français qui s'était levé pour répondre à l'appel de son nom s'écroula, mort.

Gonzalez cessa de respirer.

— Tu vois ? dit Sanchez. C'est des gonzesses, ces mecs.



Et, hilare au point d'en pleurer, il se mit à imiter le Français devenu mort : « Oui ! Oui ! Oui ! », exagérant peut-être le côté joyeusement efféminé de ce qui, dans sa langue maternelle, ne peut être aussi finement interprété dans le sens d'un raffinement qui confine à la dévirilisation.

Plus tard, l'occupant français

ayant été chassé, Gonzalez continua de vivre avec l'expérience de la guerre, mais son existence avait basculé des rigueurs du combat à la dureté des conditions économiques. Rapidement dit, il crevait de faim à peu près tous les jours. Sanchez n'était plus là pour le conseiller et lui permettre d'avancer dans la société où il n'occupait que rarement une position. Il était plutôt enclin à l'attente et connaissait toutes les ficelles pour calmer la faim et les prurits. Des Français, il en venait d'autres, sans armes, mais tout aussi efféminés. Il en riait moins souvent. Il en riait tout de même.

Un jour que la faim le tenaillait particulièrement, il s'approcha d'un carrosse de marque Renault dans lequel des poules gloussaient. À travers une vitre, il constata que le pique-nique était copieux. Les Français qui possédaient

ces coupe-faim étaient allés à l'aventure d'une ruine romantique. L'Espagnol en profita pour dérober une bouteille de vin bouché et une poule qu'il étrangla d'une seule main. Il avait souvent tué de cette main, des Français uniquement, du moins dans ses rêves, car c'était beaucoup plus tard que Napoléon premier. Les mains prises, il se calta en vitesse et prit de la distance. D'un souffle, il se trouva au bord d'une rivière qu'il connaissait et, assis sous un olivier, il entreprit de plumer la poule avant de la faire rôtir. Le vin devait être cher, car il était excellent, mais Gonzalez ne savait pas lire.

Il s'apprêtait à un somme quand un chahut déranga les oiseaux des trembles. On venait ! Notre Espagnol, paniqué mais joyeux, n'eut pas le temps de cacher les traces de son forfait. Il se contenta de croiser les jambes, peut-être pour dissimuler la rondeur de son ventre dont la courbe était celle du bonheur, du moins pour l'instant. Un Français, qui s'appelait peut-être Henri, arrivait sur la berge, armé d'un fort bâton de fabrication française. Il y avait sur son visage l'expression de ses sentiments les moins cordiaux. Mais Gonzalez, qui avait l'habitude des situations de guerre, tourna sa tête grise aux yeux rouges et fit face, sans se lever, à Henri qui pensait avoir trouvé son voleur d'indigène.

— Vous n'avez pas vu une poule par ici ? demanda le Français.

Son regard, évidemment, montrait les plumes que Gonzalez avait laissées dans l'herbe comme preuve à la fois de sa bêtise et de son délit. Il tenait encore la bouteille à la main.

— La poule ? dit-il d'une voix aussi efféminée que possible pour un Espagnol qui en possède une capable d'effrayer un taureau sur l'air du Toréador.

— Oui, fit le Français. La poule... MA poule !

— Ah ? La poule ? Et bien voyez, seigneur touriste, elle était là ya cinq minutes. Elle s'est déshabillée et est allée prendre un bain.

D'une seule main, Gonzalez montrait à la fois le tas de plume et l'eau tranquille de la rivière. Que croyez-vous qu'il advint ?

Femmelette au combat, gros con de touriste, la réputation du Français à l'étranger n'est pas toujours à la hauteur du rêve gaulliste de prestige national qui marque cette cinquième république autant à droite qu'à gauche d'ailleurs. C'est injuste, je sais !

Prenons par exemple les « victimes » françaises du volcan. Les voilà coincées dans un pays reculé comme l'Égypte. Eh bien, il faut les ramener au bercail national et payer leur supplément de séjour. Et même, leur payer des indemnités pour remplacer les salaires que leurs patrons ne leur paieront pas. Et dans la foulée, les cheminots font grève. Chacun pour soit et Dieu pour tous. C'est le principe. Bien sûr, l'indigène est un voleur qui profite de la situation. Quant aux Français qui ne sont pas partis en vacances, qu'ils y restent !

Nation d'assistés qui ne savent pas se débrouiller tout seuls, la France n'est pas meilleure en littérature. Bien sûr, on rouspète. On défend des principes. Avant même d'écrire au moins correctement. On ne se pose pas de questions sur la qualité de l'écrit, uniquement sur le fait d'écrire. Et le système n'est pas mauvais d'ailleurs, à l'image de la sécurité sociale qui porte bien son nom. En effet, l'assuré dispose sans doute des meilleurs droits au monde, il en est fier, bien qu'il ne connaisse pas le monde, il les défend par affichage et dans les faits, mais l'hôpital français est en général bien médiocre. Tel est le principe national : de bons et vrais droits et une vie de merde. Pas étonnant que seuls les plus déshérités nous envient. Et nous les pourchassons parce qu'ils nous envahissent comme la mauvaise graine.

Gonzalez a survécu. Il a eu de la chance. Henri avait de l'humour. Il a raconté l'histoire à ses amis. Ils sont impayables ces Espagnols ! Il y a vingt ans à peine, ils allaient en espadrilles et bouffaient des migas au lard jaune et ridé des campagnes aux routes poussiéreuses sans panneaux ni signes de progrès. Aujourd'hui, Gonzalez colporte des conneries au sujet des Français battus sur sa terre à plate couture. Il a même retrouvé Sanchez qui revient de loin lui aussi. Sanchez a une maison héritée avec ses oliviers et ses orangers. Et Gonzalez pourrait s'acheter un appartement s'il le voulait. Mais il ne veut pas. Il a choisi de mourir dehors, avec les poules qui vont se baigner dans la rivière chaque fois qu'il a faim. Il y a toujours un Français plus sérieusement attaché à son consulat qu'à ses petites possessions d'été comme le Ricard et le calendos. Non

pas par générosité, car le Français est avare. Ses verres sont bien vidés. Il va au bout de ses congés payés sans laisser de place à ceux qui n'ont pas cette chance. Mais au bord des rivières espagnoles où les poules se déshabillent avant de se jeter à l'eau, on se sent bien seul quand on est français. Il vaut alors mieux se souvenir d'Henri le soldat de Napoléon, de sa malchance au fond et de son peu d'Histoire. Se dire que Gonzalez n'a pas que faim. Il est toujours dans le fil de sa propre Histoire, ce qui manque au Français, comme il lui manque une suite à son excellente littérature qui eut le temps, encore naguère, de changer un peu les couleurs du Temps. Après avoir tué la langue de Pantagruel pour faire de la place à l'aristo et à ses rêves de gentilhommière, on a aussi éliminé toute trace de modernité jusqu'à se sentir socialiste ou plus exactement enclin, comme disait Brétecher, à penser à gauche et à vivre à droite, ce qui a l'avantage de brouiller les pistes et de faire plaisir à des patrons toujours plus intransigeants question ressources humaines et religiosités patentées.

— Ils se sont fait enculer par l'Histoire, dit Sanchez en parlant de ses voisins. Tachons de ne pas suivre leur exemple. Henri ?

— Oui ?

C'est exactement ce que continue de faire Gonzalez, mais seulement avec les poules et à l'heure où elles se couchent.

Ah ! Et puis lisez la suite gratos dans

<http://gorur.ral-m.com>

LE DIEU QUE VOUS AIMEREZ HAÏR



1 - Ces histoires sont traditionnelles et en général très appréciées des Espagnols. On s'en excuse d'avance, en bon français.

2 - Pour la prononciation, dites « Hi Han ! » ri. Avec bouche en cul de poule.



Patrick Cintas

Artistes ! À vos palettes !

La collection **NOIR** est une collection de livres d'artiste.

Pas de livres d'écrivain.

Pas de livres illustrés.

Pas de livres à 4 mains.

Etc.

Le chasseur abstrait présente les premiers livres sur son stand au Salon du livre de Paris 2010. Avec Valérie Constantin, Gilbert Bourson, Pascal Leray et Patrick Cintas.

N'hésitez pas à nous confier nos projets.

Le livre c'est



Putain

Les images sont extraites de **Putain** de Valérie Constantin
chez Le chasseur abstrait - Collection Corto - à paraître.



I

L'air faraud du gamin de la rue Mouffetard avec ses deux litrons de rouge, un sur chaque bras, a de quoi réjouir le cœur et le serrer. Ce type de bravade souriante, c'est toute une époque du quant-à-soi populaire. Ses culottes courtes en effet, le léger débraillé de sa ceinture, l'allure vieillotte et presque élimée de ses habits le situent bien facilement déjà comme un petit gars du peuple destiné à le rester. Et cette gouaille insolente, non vulgaire toutefois, promet une dignité qui passe les préjugés. Mais la petite fille en jupe plissée, un peu floue sur le cliché, qui, derrière lui, fronce la bouche, suggère que celui qui a porté le vin à ses pairs, un jour le boira avec eux.

Rue Mouffetard, Paris. 1954.

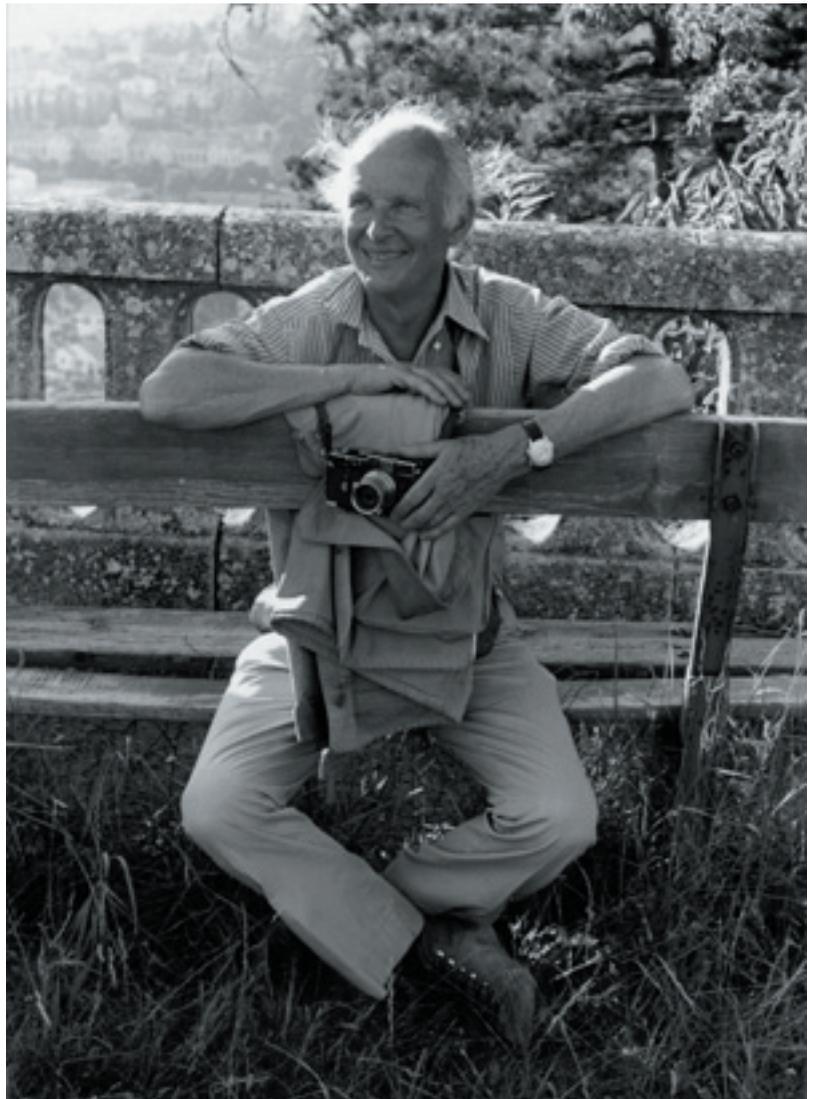
6-7/3/10

II

Elle fait brèche sur l'enfance, cette énorme trouée dans le mur dont les gravats épars jonchent à l'envi l'intérieur d'une ruine vaste et claire. Une troupe de jeunes garçons s'y ébat, tout à la joie d'ajouter la turbulence au saccage. Foulant aux pieds les débris, ils s'empoignent à bras le corps et se bousculent en riant. Un tourbillon les porte qui vrille leurs forces et les essore : l'un d'eux se tient le ventre et se tord littéralement en un rictus excessif, un autre grimpe et danse à même la muraille, un troisième va faire rouler son cerceau sur ce sol inégal. Jusqu'au petit infirme qui saute à cloche-béquilles par-dessus les morceaux de maçonnerie : un sourire lui fend le visage plus qu'il ne l'illumine tant son plaisir s'accroît de la brutalité. Seul, le gars qui trimballe un seau, plein ou vide et de quoi ? semble être hors-jeu, lui qui veut faire passer l'utile par cette voie sans entrée ni issue !

Séville, Espagne. 1933.

8-9/3/10



III

Hésitant, il se recueille ou se rassemble lui-même sur le seuil du labyrinthe, éclairé par l'aigrette de jour à son front. C'est que la tondeuse n'a laissé sur son crâne d'adolescent qu'un court gazon drument planté et ladite mèche retombant avec l'inflexion d'un vrai point d'interrogation. Il considère devant lui les brutales tombées de lumière qui éclaboussent le sol bétonné. Comme en un tableau de Chirico, les murs et leurs pans obscurs forment des coins et recoins préluant à quelque traque mythique. Au bout d'une sorte de balancier, l'ombre d'une forme ronde jouxte une ronde plaque d'égout: est-ce un signe ? Par où viendra le Minotaure ? En attendant, il ne voit pas, flou dans l'angle inférieur gauche du cliché, le visage adouci du petit frère: son fil, son Ariane ?

Séville, Espagne. 1932.
10/3/10

IV

Murailles, murailles haut dressées –façades aveugles comme des remparts, contreforts d'églises altières escaladant les cieux–, avez-vous donc une âme qui force la nôtre à glorifier ce qui écrase ? Au pied des plus abruptes parois, soleil l'invaincu et l'angle impérieux des murs circonscrivent un périmètre d'ombre et de lumière où il semble périlleux de s'avancer comme de demeurer. Pourtant, *il y est*, tout seul et debout à contre-jour, le frêle enfant mâle dont on ne distingue rien des traits. Arrêté et le visage tourné vers nous, il se tient seulement le cou d'une main et, en accord avec la charrette qui a baissé les bras à l'orée de la clarté et la noire embrasure qui entame le flanc de l'église, il soulage de toute pesanteur indue.

Salerne, Italie. 1953.
7-9/3/10



V

Nous sommes à Madrid, mais c'est l'entière et massive figure d'une insula romaine qui se dresse au fond. Une telle muraille aux yeux inégaux, car comment appeler «fenêtres» ces lucarnes de diverses formes et tailles et nullement alignées comme semées au hasard sur l'immense surface, laisse présager quelque débordement prolétaire se rencognant au secret de ses aîtres. Pourtant, sur la grand-place bien dégagée, le jeu des enfants n'a rien d'insolite ni de choquant: ils se focalisent toutefois sur un enjeu qui nous échappe, le photographe ayant cadré trop court. Les marques patentes et convergentes de l'intérêt qui colore les visages ne nous laissent rien savoir hors l'excitation et l'attente. Et deux des petits protagonistes au moins fixent l'objectif. Derrière, presque au milieu, passe un M. Hulot bedonnant et indifférent sous son chapeau. Plus loin, un adolescent, de dos, s'entretient avec un plus petit qu'il nous cache de son corps et dont nous ne voyons que le bras tendu comme un bâton noir. L'ordinaire, vous dis-je !

Madrid, Espagne. 1933.
10-11/3/10

VI

Terrasse perchée de Haute-Provence –il y faut la scansion et le soutien de colonnes, même émaciées par la clarté, pour assurer l'oisive liberté des promeneurs qui s'y tiennent au balcon du monde. Posées juste sur le rebord, deux fillettes, qu'on dirait jumelles et qui portent la même robe blanche, symétriquement adossées à la même colonne, imposent au regard leur grâce une et double. Deux chiens se connaissent du nez. Un couple plus âgé semble se séparer cordialement. Au premier plan, à l'angle droit de l'esplanade, deux gamins sont installés. L'un, allongé de tout son long à même la pierre, détend le bras droit vers l'arrière, tandis que le gauche appuie du poignet sur la bouche, ses solides jambes



sont demi pliées et il expose en toute sérénité son petit ventre dénudé entre short de bain et polo. L'autre, assis contre la paroi, est recueilli « dans l'amitié de ses genoux », comme dit le poète, les enserrant de ses bras, et se penche un peu vers son camarade. Tournant le dos à l'éboulement de lumière, c'est avec gravité qu'ils devisent !

Simiane-la-Rotonde, France. 1969.
10-11/3/10

VII

Cette fois, ils sont sur la brèche, sortant tous par cette même trouée de la ruine que, sous ce nouvel angle, l'on découvre maintenant à ciel ouvert. L'un des gosses y fait encore l'acrobate, mais la plupart des autres cherchent surtout à approcher l'objectif avec une question dans le regard, une inquiétude également. Fini de rire et de se bousculer, ils sont désormais très calmes, graves même, et si près qu'ils seront bientôt hors champ, comme s'ils tentaient d'entrer dans l'œil qui voit pour tenter eux-mêmes de voir. Car que peut bien promettre le photographe à tous ceux dont, d'une certaine façon, il a volé l'image ? Il ne saurait vraiment leur restituer ce qu'il leur a pris car son larcin est déjà entré dans le domaine public. Il ne peut apaiser leur malaise qu'en leur apprenant à voir à leur tour, à voir ce qu'ils ne savent pas encore être visible, sensible, compréhensible. La réponse à leurs grands yeux insistants ne saurait être qu'une leçon de photographie à même l'ombre et la lumière.

Séville, Espagne. 1933.
11/3/10

VIII

Il est en train de perdre terre ou de s'élever, il entre en extase ou va s'évanouir, le garçonnet en blouse claire qui appuie sa petite main contre ce mur charbonné comme une fresque d'enfer. La tête portant en arrière, la face au ciel exposée, en ce visage sans teint, les yeux sont fermés, la bouche entrouverte semble

Cartier-Bresson's Kids

Serge Meitinger



prier ou supplier. Il entend ou il écoute. La voix des anges ou des imprécations issues de la muraille souillée ou le sourd grondement de la crise qui déchire les entrailles et les nerfs. Après tout, ce n'est peut-être qu'un jeu comme savent en inventer les innocents aux mains vides, mais qui dit sans le dire la violence latente de la grâce.

Valence, Espagne. 1933.

6-7/3/10





Il ne m'arrive que rarement de relire mes livres, sauf quand je dois faire un choix de textes pour une lecture publique ou pour répondre à une question posée par un lecteur. Cette seconde occasion m'a fait parcourir **Sonates**. Le lecteur trouvait ce livre difficile, tant à cause de son vocabulaire que de ses images insolites, et surtout parce que le sens de certains poèmes ne lui semblait pas évident. Je lui fis observer que la plupart des poèmes qui composent l'ouvrage sont des paysages. Non des descriptions de paysages, pris sur le motif en quelque sorte, mais des images de pensée, des paysages mentaux qui sont tout aussi réels que les naturels, puisque ceux-ci n'existent qu'appréhendés par un observateur à qui ils renvoient son langage, son imagerie, en un mot sa propre libido.

D'autant qu'après un certain temps, je suis moi-même devant ces textes, comme devant des paysages rencontrés au détour d'un chemin. Bien entendu, **Sonates** contient aussi des textes plus « narratifs » d'autres plus « réflexifs » avec parfois certaines scènes humoristiques.

Le quotidien y est présent partout, mais sous l'angle de l'insolite, parfois de l'inquiétant. Évidemment, la partie **autres sonates** qui contient les derniers poèmes du livre, est la plus « difficile » en ce sens qu'elle est la plus méta poétique, la plus référentielle du recueil. Toutefois, si on se laisse aller du côté du rêve, on se trouve transportés sur des quais insolites ou pris dans des enquêtes linguistico-burlesques où le sens est lui-même son propre enquêteur. Une des références du livre **Sonates**, est Jacob Böhme le philosophe cordonnier de la renaissance qui a écrit entre autres un livre intitulé, « La signature des choses ».

Les choses nous parlent à travers le langage que nous utilisons pour les nommer, le chargeant de toute une symbolique à la fois universelle et subjective. Un poème n'est pas à comprendre mais à appréhender comme quelque chose qui s'ajoute au monde et non comme son commentaire.

Sonates contient aussi des poèmes sur des lectures : Kafka, la Bible, Dante, Virgile, ainsi que des scènes de la vie quotidienne. Mais tous ces sonnets privilégient le rythme, la sonorité, la scansion et des jeux sémantiques facilement repérables. Les références en sont quelque part secondaires.

Ce livre est en fait le plus immédiat que j'ai écrit en ce sens qu'il repose essentiellement sur des épiphanies, ces instants privilégiés où nous sommes requis par cela qui précède la pensée et qui la place en porte à faux avec son prédicat. Appréhender un poème de **Sonates**, c'est se placer devant les incertitudes du sens qui replacent le langage du côté des émotions qui en furent l'origine. Si nous pouvions nous tenir sur toute la surface du monde elle se réduirait à l'exigüité de notre propriété intérieure, ce qui nous renseignerait moins sur le sens du monde, que sur notre façon de l'appréhender et sur notre petit jardinage existentiel.

Nous devrions nous questionner sur ce que signifie comprendre un texte. Il ne s'agit pas de chercher ce qu'il veut dire, mais d'en dégager une stratégie d'incursion dans le monde à travers la langue exposée au langage des choses, lequel n'est porteur d'aucun sens en particulier, mais de tous les possibles. Chercher un sens c'est chercher son dieu pour toucher ses limites, alors que c'est dans les multiples méandres des contradictions, dans les plis et replis de ses injonctions à le percevoir, que nous pouvons librement habiter le monde. La fameuse synthèse Hégélienne consistant à résoudre les contradictions n'est jamais qu'une des stratégies du pouvoir pour limiter notre champ d'investigation du réel. Mes poèmes sont des rêves éveillés, des rencontres fortuites entre les mots et les choses qui forment le fond de mon imaginaire, et **Sonates** expose de petits blocs comme autant de précipités au sens alchimique du terme. Je considère chacune de ces sonates comme des approches sous tous les angles possibles du visible, du lisible et du pensable, un peu à la façon d'un peintre, couche sur couche et pli sur pli. En ce sens j'ai toujours lu la **Monadologie** de Leibnitz comme un livre athée, une préfiguration du coup de dé Mallarméen.

Je répète que **Sonates** est un livre aussi lisible qu'une hache de silex, une haie de jardin, un arrosoir au clair de lune, un géranium sous la pluie, et surtout moins illisible que les fausses évidences énoncées clairement à longueur de ce temps qui les conçoit si bien, lequel ne sait plus lire, dès que la pensée sort des sentiers battus, et que la langue qui la risque se pense *autrement*.

Je voudrais insister sur la musicalité de ces textes. La poésie est musique, l'image est musicale, elle s'impose en premier par la sonorité, le rythme, la cadence. La langue doit faire entendre ce qu'on voit, qu'on a vu, imaginé, pensé.

La pensée est matérielle, elle se prononce, se vit dans le corps, se danse comme dirait Rimbaud. D'où le titre que j'ai donné à ce livre, qui je le répète, ne peut qu'être lisible, ayant été écrit sans arrière pensée, laquelle au contraire est mise en avant au fur et à mesure de sa production sur le clavier de l'être et des lettres du monde.

Contrairement à mes autres livres, celui-ci contient des poèmes écrits au jour le jour sans souci de construction. C'est un peu comme un journal. La première partie est la plus ancienne, elle formait à l'origine un recueil à part, mais les poèmes ont paru dans différentes revues un peu dans le désordre. La seconde partie et la troisième ne comportent que des sonates que j'appelle ainsi, parce que ce sont des sonnets qui n'adoptent pas la forme ancienne. Ce sont des textes très composés, très travaillés, mais qui semblent parfois improvisés comme un solo de Monk ou de Coltrane, deux de mes poètes préférés.

Le poète avant tout s'adresse à la langue. Ce qui manque parfois au lecteur *avide de compréhension de ce qu'a voulu dire l'auteur*, c'est une certaine simplicité. Le monde qui l'entoure, de même que sa propre vie, lui sont tout autant énigmatiques. La poésie est une tentative d'exploration de cette *forêt de symboles* dont parle Baudelaire dans les **Fleurs du mal**.

Congrès est un livre plus composé. Je dirais que **Sonates** est un ensemble de musique de chambre, alors que **Congrès** est une suite de pièces se répondant les unes aux autres pour former une sorte de cycle. Le titre est à multiples entrées de sens. Il signifie que tout se concerte, les choses, la nature, les êtres, pour faire comme on dit un monde. Il signifie comme à son origine l'acte sexuel. Dans mes livres, il ya toujours une érotisation des paysages, une exacerbation des sensations, une réponse libidinale intense aux injonctions de la nature la plus sauvage et la plus féminine, propre à libérer les mots de la langue *démoralisée*.

La culture (il ya beaucoup de références, avec par ci par là quelques latinismes dans **Congrès**) est très sollicitée, mais je dirais d'une façon ludique. Comme lorsque dans un poème où je raconte, que lisant le livre de Catulle, je suis distrait par le passage d'une fille rousse qui marche sur une allée goudronnée de frais, et que j'évoque la cadence de ses pas en citant un vers du poète latin, transformant ainsi la perturbatrice en mini-jupe de ma lecture, en Lesbia, la maîtresse chantée dans son livre.

Joie rouge est le livre des oppositions entre joie et bonheur. Il est le plus « philosophique » de mes autres ouvrages. J'ai voulu marquer le passage de ces instants fugaces où l'existence arrive à son exultation, à des instants pléniers de la vie, renvoyant cette idée du bonheur dans les fonds opiacés des sacristies. Des colères parfois devant des incuries menant aux barbaries, des attendrissements aussi qui sont armés parce que l'on voit rouge quand on voit le sang, le soleil et la mort. Ce livre est composé de soixante sonnets dialoguant entre eux. La joie est un sentiment lié à un moment et à une situation donnés, il ne peut durer mais il peut se répéter selon le change de son objet. Les moines Bouddhistes ignorent le bonheur mais exaltent la joie. L'écriture est une opération matérielle en ce sens qu'elle consiste à bâtir avec des sons, des formes, du cerveau, des constructions où circule le sens dans toutes les directions y compris jusqu'au crash. J'aime les compressions que Valérie Constantin à faites de ces blocs de mots, en accusant du coup la matérialité. On peut, du même coup lire les compressions, comme les poèmes « en cours de lecture ».

Voieries et autres ciels, est le plus situé, le plus « dans l'époque » de mes livres. Je suis ce qu'on appelle un vrai Parisien, y étant né, de parents parisiens depuis des lustres. Cependant j'ai plutôt un imaginaire campagnard, j'adore les prés, les champs, les forêts tout ce qu'il est convenu d'appeler abusivement « la nature ». C'est la mer qui me hante, ses falbalas Vénusiens avec leur odeur, ses récits à foison, ses toisons d'or volées, ses « en allées » vers des soleils des Hespérides, ses bateaux pirates et ses archipels. Je peux être le plus intarissable Ulysse et comme lui avoir du sel sur la langue, (qui comme on le sait est la queue des sirènes).

Néanmoins, ce livre est un livre de ville, un livre sur la ville et la mienne, Paris.

J'y poursuis mes déambulations anciennes, mes regrets d'y voir s'abîmer les belles promenades en des lèche-vitrines de singeries « modernes » et à l'encan des marches, le marché ouvert à toutes turpitudes, à toutes plus values qui dévaluent la vie. Mais si parfois on sent planer la nostalgie, c'est l'ironie qui prend le pas. Le spleen Baudelairien m'est totalement étranger, bien que Baudelaire soit évoqué souvent dans ces textes.

La lecture de Benjamin a été déterminante pour l'écriture de cet opus. Elle m'a donné le goût de ces explorations

urbaines que j'avais déjà senti à la lecture du « **paysan de Paris** » d'Aragon, surtout que ce livre magistral évoque les buttes Chaumont, endroit que j'ai fréquenté dans ma jeunesse.

La lecture d'« **enfance berlinoise** », de « **sens unique** » et surtout de « **Paris capitale du XIX^e siècle** » de Walter Benjamin a réveillé certains souvenirs de ma prime enfance et plus tard, de mes premières amours adolescentes. En fait, la ville est celle de mes rêves, celle que j'ai du mal à retrouver dans ma vie diurne.

Le surréalisme, dont je n'ai pas subi consciemment l'influence, via Benjamin, a peut-être été pour quelque chose dans mon inspiration au cours de l'écriture de **Voeries**. Ce livre est le seul dont je suis le héros nostalgique et le passant fantôme.

Il est le plus chargé d'éléments autobiographiques et où les références littéraires sentent le parfum passé des bouquinistes en même temps qu'elles confortent cette idée que notre temps présent s'aliène la mémoire de ce qui fonde en propre sa modernité.

La poésie est un travail, un faire, selon l'étymon, une action sur le monde, un « en marche » selon l'expression de Rimbaud. J'aime cette parole de Reverdy, poète dont l'influence est des plus importantes dans mon travail : *La poésie n'est ni dans la vie ni dans les choses- c'est ce que vous en faites et ce que vous y ajoutez.*

UN JEU RISQUÉ

Tentons l'analyse d'un de mes poèmes, extrait d'**Élégies du parking blanc**, livre non encore publié.

Je n'ignore pas l'outrecuidance d'une telle entreprise, mais c'est avant tout pour m'éclairer moi-même sur le sens de mon propre travail, que je vais me livrer à cet exercice. On s'accorde souvent sur le fait que l'auteur est le mieux placé pour cela. Encore faudrait-il définir cette place, qui n'est en aucune façon celle qui doit primer sur celle qu'occupe le lecteur, dans la mesure où celui-ci entretient avec la poésie des rapports d'intelligence.

J'écris pour savoir ce que j'ai à dire, écrivait Joyce-Carole-Oates. Rien n'est plus juste que cette affirmation d'un écrivain dont la pensée est loin d'être chaotique et nébu-

leuse. Je me lis pour savoir ce que signifie ce que j'ai écrit, suis-je tenté de paraphraser. La pensée n'est pas toujours contrôlée quand elle se fabrique au cours d'une conversation et encore moins quand nous monologuons, ou plutôt quand nous dialoguons avec nous-mêmes. Dans ce livre, j'ai voulu laisser la pensée suivre son cours qui souvent en dévie, se ramifie en petits affluents (vous ne pouvez pas voir le repentir, mais j'ai dû corriger ayant tapé mamifie) et quelque fois se met en boucle, se commente elle-même, ou sort carrément de son lit pour suivre un autre cours.

Le poème que j'ai choisi est un de ceux qui m'intriguent le plus et pour lequel j'éprouve une certaine fascination. Serait-il meilleur que les autres qui composent ce recueil ? J'aurais plutôt tendance à le considérer comme plutôt moins réussi et cependant j'y reviens souvent au point de le connaître par cœur.

Voici le poème :

*Directement et sans se cacher des buissons aux aguets
blessure suppurant au soleil
l'enfant sa seule étoile visible au genou
la tortue de sa paume- il la suce -*

*et l'obséquiosité sensuelle du gazon
lui tend ses béquilles d'infirmes le cirque
de la plaie rougeoie qu'il contemple exhibée
dessous le chapiteau d'un mouchoir féminin*

*les autres le regardent sourire efflanqué
comme l'aile elliptique de la libellule
et la poudre éternuée des lents échafaudages
de l'éducation*

*où les contiguïtés majordomes du nombre
touillent les remous polypeux de l'image.*

Quatorze vers séparés en quatre strophes, dont trois quatrains et un tercet comme dans certains sonnets de Mallarmé.

L'ensemble fait songer à une scène champêtre où des jeux d'enfants ont eu lieu, qui se sont soldés par la blessure de l'un deux, peut-être leur souffre-douleur. Jeux de mains, jeux de vilains comme dans l'écriture.

C'est directement et sans se cacher des buissons, (buissons parmi lesquels semble-t-il, se réfugie le héros de la scène),

qu'il se tient *aux aguets*. Il y a une ambiguïté sur qui exerce cette vigilance : des buissons ou de l'enfant ? Quoiqu'il en soit, l'enfant a été blessé. On reste indécis sur ce qui a causé cette blessure *suppurant au soleil*. Sont-ce les buissons dans lesquels s'est réfugié l'enfant ? Sont-ce ses petits compagnons ? Peut-être l'enfant fuyait-il des mots blessants ? Il importe peu de savoir si l'enfant se réfugie dans les buissons après avoir été blessé, ou s'il fuyait un danger en se blessant à quelques ronces. Sa blessure est *sa seule étoile* au sens de son destin : il fuyait ce dans quoi il se réfugiait.

Cette blessure-étoile est *visible au genou*, c'est celle des garnements en culottes courtes, et dont on garde trace pour la vie entière comme un horizon. La main semble vouloir apaiser la douleur, calmer le feu cuisant. C'est par la métaphore que vient le remède : *la tortue de sa paume-il la suce*. Peut-on être plus apaisé que par les mots qui forment une carapace, un logis rassurant, et qui cessent alors d'être blessants ? La *tortue* remplaçant le vocable *torture* agit comme un calmant. C'est *au soleil* que la blessure suppure, c'est-à-dire exposée à l'infection, mais aussi au regard d'Apollon qui guide le poème vers sa cohérence.

Bien sûr l'enfant est tenté par *l'obséquiosité sensuelle du gazon*, la blessure de son genou, infligée par ses compagnons de jeu le poursuivant, lui révèle un secret qui est celui du sexe. *Ce même gazon lui tend ses béquilles d'infirmes*, c'est avec la nature suffisamment complaisante qu'il aura ses premiers rapports. Ne jouit-il pas *sur l'instant* de cette retraite dans les buissons, en contemplant la plaie de son genou : *le cirque/ de la plaie rougeoie qu'il contemple exhibée*. Il est à noter le féminin de l'adjectif *exhibée* qui rend la phrase incorrecte, puisque se rapportant à : *le cirque*, celui-ci devrait être accordé au masculin. J'ai longtemps hésité : devais-je corriger cette phrase ou la laisser dans son impropriété singulière ? Il me semble qu'elle est ainsi révélatrice de cette infirmité temporaire de l'enfant devant le plaisir et la jouissance, révélatrice de sa propre hésitation et de son inexpérience. Il est à noter aussi que *le cirque* est le dernier mot du vers qui précède *la plaie rougeoie qu'il contemple exhibée*. Le rejet semble lui dénier l'appartenance à la phrase, et donc supprimer du même coup l'incorrection grammaticale.

Le cirque étant le lieu de l'exhibition publique de la plaie, l'enfant, dans sa contemplation masturbatoire, la soustrait à l'exhibition de tous, pour sa seule délectation. Ce n'est pas le cirque qui est exhibé à des spectateurs, en l'occur-

rence les compagnons de jeu de l'enfant, mais la plaie qui est regardée en privé, hors de la vue des autres. Elle est néanmoins comme la piste d'un cirque où l'on invitera plus tard des spectateurs. Écrivant spectateurs je pense partenaires.

Dessous le chapiteau d'un mouchoir féminin. Curieux vers. Il me semble exister bien avant le poème dans lequel il se trouve. Si la plaie est la piste d'un cirque il est normal qu'elle soit abritée d'un chapiteau, de même, qu'une plaie soit étanchée à l'aide d'un mouchoir, celui de la mère essuyant le genou de son enfant. Mais le caractère monumental de ce mouchoir me suggère une féminité plus diffuse. Ce bout d'étoffe accolé au vocable féminin rappelle inévitablement les *dessous* accolés au même vocable. On regarde dessous. Du plaisir comme de la douleur, on en fait tout un cirque dont Éros serait le monsieur Loyal.

Les autres le regardent sourire efflanqué. Et voilà le sourire, celui qui n'est pas de pure aménité, mais qui est dit *efflanqué*, mince, et, devine-t-on, de connivence entre les compagnons de jeu de l'enfant. On cherche à définir le sens de ce sourire. En tout cas il semblerait qu'il soit teinté d'une certaine moquerie mêlé de complicité. On verra que plus loin le poème évoque l'éducation, ce qui laisse entendre qu'un jugement moral colore ce *sourire efflanqué*. En outre il est *comme l'aile elliptique de la libellule/ et la poudre éternuée des lents échafaudages/ de l'éducation*.

Ces trois vers qui évoquent sciemment les « *beau comme* » de Lautréamont, dénoncent ici la rhétorique moralisante de l'éducation subie par les enfants-spectateurs, en même temps qu'ils évoquent les descriptions naturalistes et anthropomorphiques de Fabre.

Les deux derniers, suggèrent que le spectacle auquel assistent les enfants, les situe dans un espace fourmillant de significations multiples et troublantes, comme nous trouble aussi bien : les *contiguïtés majordomes du nombre*, qui *touillent les remous polypeux de l'image*. Le terme *majordome*, pour définir les contiguïtés de sens, laisse entendre que les images sont gérées par les mots qui touillent les possibles infinis du nombre.

Cette lecture à posteriori du poème, ne signifie nullement qu'à priori je n'étais pas conscient de ce que j'écrivais. Ce que j'avais à mettre en œuvre, c'était le spectacle entier de la pensée *qui se faisait*, image et sensation mêlées, en même temps que rythmes et scansion, afin d'y assister,

étant tout à la fois et les protagonistes et le lieu de l'action. Ce qui suit n'est donc pas la traduction en clair de ce que j'ai écrit, ni le pré-texte qui m'a fait rédiger mon poème (Nul prétexte ne préexiste à un poème), mais le fil d'araignée qui tissait cette toile de mots et de vers.

Le sentiment d'opacité à la lecture d'un texte poétique vient souvent de ce que le lecteur refuse d'emblée de se laisser lire par lui. C'est d'une certaine façon le refus d'une réalité qui s'ajoute à celle qu'il connaît. Un poème est d'autant plus obscur qu'il se gorge de réel. Le poème que j'ai analysé plus haut, tente de faire l'image, comme dit Beckett, de la totalité **de ce qui dit ce que ça dit**, et non d'instrumentaliser cet arrière fond dont j'ai fait ci-dessus apparaître la trace, qui n'est que l'impondérabilité d'une intuition et d'un questionnement, en le plaçant dans un décor sans voix comme un supplément d'art, mais que j'ai découvert dans le concret du corps et de la langue qui le parle.

Certains termes employés : *obséquiosité, gazon, exhibée, libellule, éternuées, échafaudages, touillent, polypeux*, se sont imposés à moi et je serais bien en peine de dire si je les ai choisis. D'ailleurs choisit-on jamais son vocabulaire ? Ils me paraissent comme des agents doubles, ou des quidams masqués.

Obséquiosité me fait songer à un entrepreneur des pompes funèbres obèse ordonnant des obsèques. Peut-être celles de l'innocence perdue de l'enfant.

Gazon, rappelle toison, pilosité pubique.

Exhibée, plein de perversité.

Libellule souvent appelée demoiselle, fait aussi entendre libeller.

Éternuée me paraît particulièrement résonnant dans ce vers, d'une part, il marque le rejet inconscient de l'éducation reçue, le corps met en poudre, en postillons et miasmes ses échafaudages, d'autre part les ailes poudrées de la demoiselle irritent certains sens chez nos chers innocents.

Dans *échafaudages* on entend échafaud donc la décollation, l'école castratrice de la poésie, même et surtout quand on l'enseigne récitée.

Touillent, mot argotique désacralisant l'acte poétique et le resituant dans le quotidien de la vie, en même temps qu'il ironise sur le caractère précieux des métaphores employées dans le distique final du poème.

Bien évidemment *polypeux* renvoie le spirituel à la pathologie du sujet imaginant.

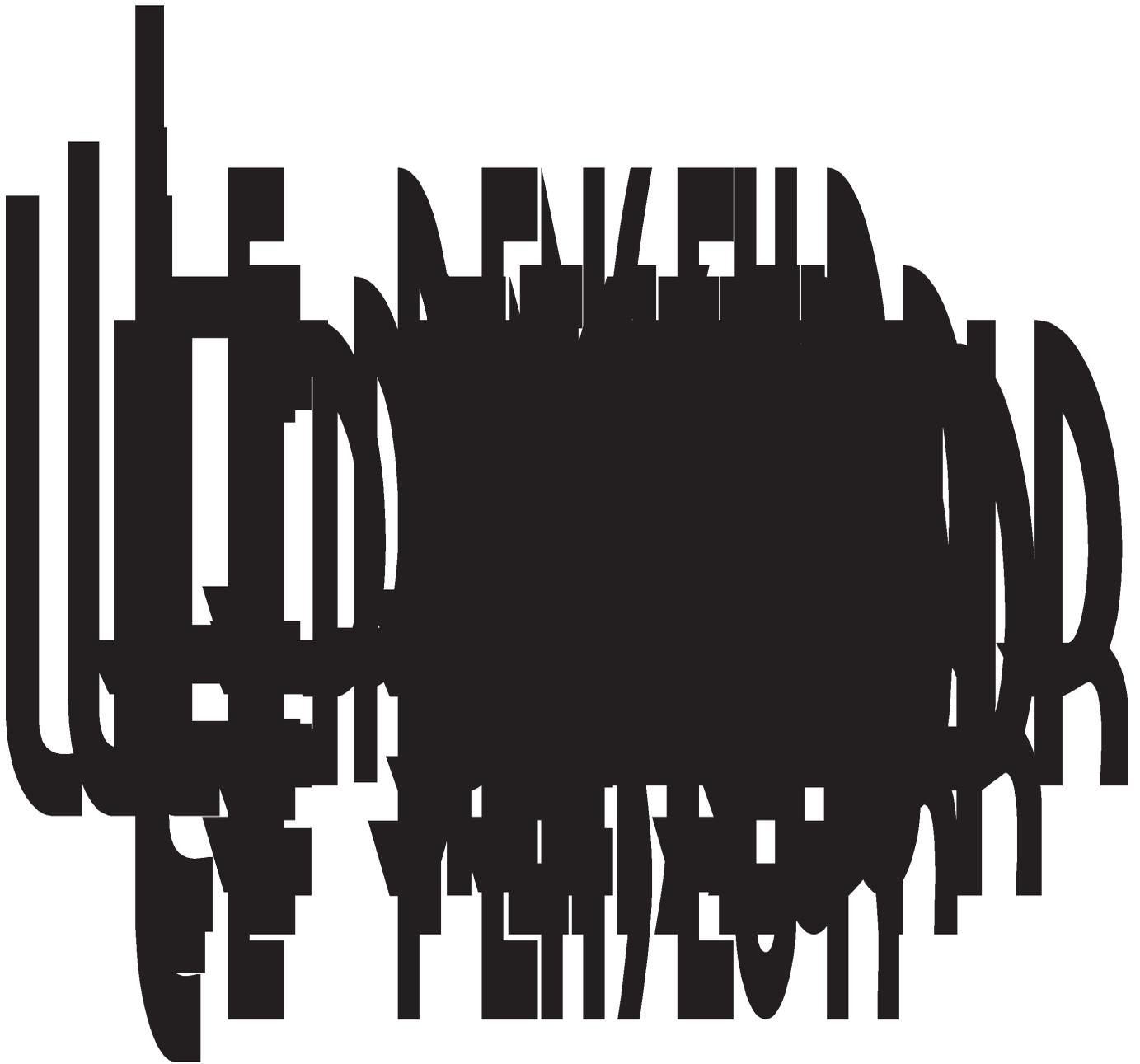
Ce jeu risqué de l'analyse de ses propres œuvres, peut, je le crains, me faire interdire des casinos, où le hasard est roi, et où chacun utilise ses propres martingales, notamment celles du simple et pur divertissement ou du spirituel ou du sacré que sais-je ? Moi je ne sais rien, étant comme Socrate, mais je prends un plaisir extrême au Thétète que Platon a pris du plaisir à écrire et ce plaisir est mien et ce plaisir est moi qui me fait être l'autre et les autres et le vent.

La tournée du barman- poème

Quant à « **La tournée du barman** », c'est en quelque sorte le come back de ce personnage qui apparaît deux fois dans « **Congrès** » où il raconte à ses clients, un passage de sa vie et cite Ovide en remplissant les verres.

Relisant ces deux poèmes, j'ai pensé que ce curieux bonhomme, avec son récit d'exil amoureux, méritait de réapparaître dans un livre. Il m'attirait, avec son mélange de culture et de vulgarité, son humanisme un tantinet romantique, sa prédilection pour la parole et son penchant pour la poésie, fût-elle de bistro. Il me semblait qu'avec lui, je pouvais en quelque sorte donner une suite plus romanesque à ma pérégrination dans « **Voieries et autres ciels** », pour en faire l'anabase du poète-barman à travers un Paris enneigé une veille de Noël.

Après sa journée au bar de la « *sirène verte* », où sa patronne et lui passent de bons moments dans les toilettes, il se rend à pied jusqu'à la chambre de bonne de sa bien-aimée Nathalie qu'il idéalise au point que la rencontre se solde par un fiasco sexuel, hanté qu'il est par ses débordements avec la patronne, forte matrone experte en érotisme. Après la nuit passée avec la jeune secrétaire encore endormie, il retourne à la « *sirène verte* » en faisant à pied le chemin inverse. Ce sont ces deux traversées à travers la ville qui sont la matière du poème-roman qu'est « **La tournée du barman** ». Le personnage au cours de ses deux parcours, enregistre ce qu'il voit et entend, les vitrines qu'on prépare pour Noël, les gens faisant leurs achats et les multiples activités plus ou moins fébriles de la vie



urbaine avant les débordements festifs de la nuit de la Nativité, que le barman se promet de passer dans le lit de sa Natou chérie. On traverse tout ce remuement de foule, on croise des spécimens humains, on entend des bribes de conversations, des commentaires amorcés, cependant que le vent et la neige forment le fond sonore où volent les paroles. Tout cela est ponctué par le soliloque du barman, commentant ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il se promet de faire, ce qu'il se rappelle, au rythme de sa marche haletante dans le premier parcours, plus flanante dans le second. Au cours de son retour au petit matin, ses soliloques deviennent plus nombreux, plus serrés, le langage s'affole, les fantasmes pornographiques en forment le plus souvent le sujet. Il semble que sa virilité ressuscite au point que le discours devient de plus en plus masturbatoire. Son métier même lui inspire les cocktails les plus exotiques, l'image du shaker qu'on secoue et qu'il prononce (écrit à la française) tchéqueur, lui devient comme un graal. De plus un mystère plane sur une pièce de vêtement des plus intimes trouvé dans sa poche. Le barman tombe en pleine interrogation métaphysique.

Voilà j'ai résumé la trame romanesque de ce qui est surtout un poème. Plusieurs petits récits viennent s'amorcer puis disparaissent en laissant toutefois quelques échos par ci par là dans le texte. Bien sûr la culture est présente, au même titre que les bigmac, le papier toilette, les affiches de cinéma, les titres des livres dans les librairies, les crottes de chiens dans les caniveaux, et la philosophie au ras des pâquerettes des chanteurs de variété portraiturés sur les colonnes Morrice avec l'air inspiré d'un prix Nobel de poésie. J'ai tenté de montrer ma vision de la ville non à travers un personnage, mais à travers un texte-personnage. Le barman n'est pas moi c'est le texte, lequel s'ouvre sur un passage du paradis de Dante et finit par une citation de la « ballade de la grosse Margot » de François Villon : « *en ce bordeau ou tenons nostre estat* » : D'un paradis l'autre.

Et entre les deux, l'enfer avec son train, qui suit l'étoile morte parmi les guirlandes, les murs de sapins et tous les mécanismes qui meuvent la foule affairée aux achats dans un monde perdu par la consommation, la technique avancée, le vide sidérant du plein écran HD, et bien évidemment la sainte *moraline* à ne pas prendre à jeun. Mon barman ne caresse pas dans sa poche un objet froid de communication au forfait, mais une étoffe d'un rose angélique qui ne sent ni l'or ni l'encens mais la chair désirante d'un être désiré, donc pleinement *sauvé*.

À propos

Gilbert Bourson





Prélude

Parfois, ce sont des impressions mécaniques qui nous viennent. Nous nous disons – après tout, ce n'est pas à moi de le dire. Chacun le sait, dans ses paramètres réalistes. Excusez-moi, j'ai encore usé de termes trop longs. On me l'a bien dit, pas plus de trois syllabes par phonème. D'ailleurs, j'allais dire morphophonème. Il a bien fallu que je me... oui, il faut.

Il faut que je me concentre; chacun a sa partition. Et tout y est rigoureusement classique. De toutes façons, il y a gourance ou je ne sais plus lire.

Allons donc au cinéma, ne serait-ce que pour nous changer les idées. Là encore, il faudra bien y aller un jour, alors maintenant ou ailleurs...

J'ai à te parler, tu sais. Tu ne m'entends peut-être plus mais je vais en profiter pour te glisser quelques mots à l'oreille. Le machiniste fait un boucan infernal, derrière. Hier encore, j'appelais cela de la bruyaille. Et puis merde. Le début du film passe devant tes yeux, mais peut-être dors-tu. La bande-son est agressive, stridente. Mieux vaut dormir, oui. L'obscurité, la chaleur, les fauteuils – tout y incite. De la bruyaille, ou un boucan infernal, quelle différence? Tu dors. Mieux vaut. Parce que j'ai à te parler. Tu le sais, maintenant.

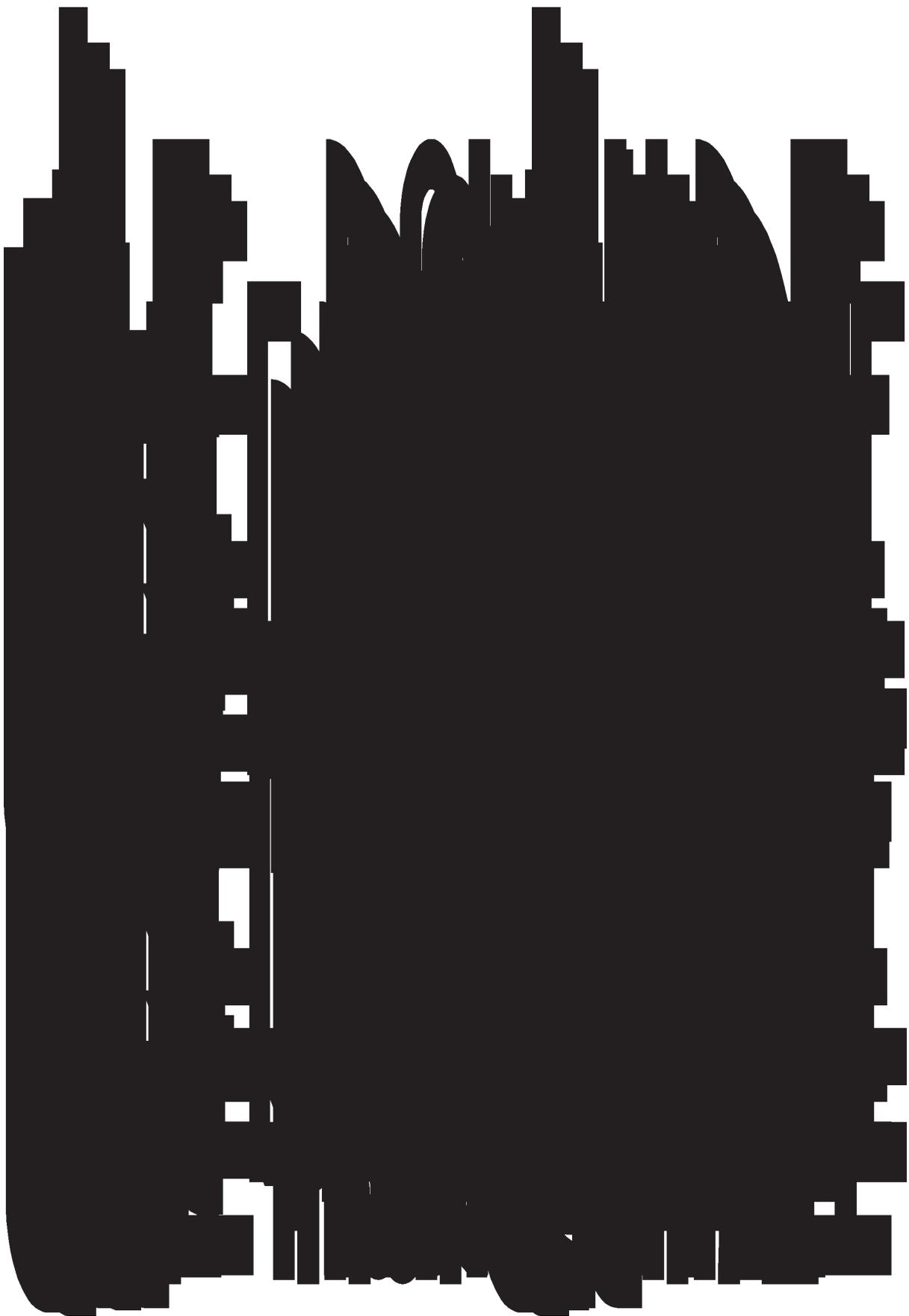
Le sommeil ne te cachera pas cela, au moins.

Il y avait un film, l'autre fois. *Thelionius Monk*. Ce devait être mieux. Mais je n'en sais rien: je ne regarde pas celui qui passe à l'instant. C'est un tort? Je sais cela au moins. Je connais des acteurs de cinéma qui disent de même. Mais attends, c'est une histoire et elle est très enrichissante. D'ailleurs, il faut bien. Je n'aime pas tellement les histoires. Alors, voilà. Tu te rappelles certains jours de novembre, par exemple? Novembre, parce que nous sommes bientôt au printemps et que ce sont deux saisons sœurs et qu'elles ne se rencontrent jamais. Ces jours, le

ciel ressemblait à celui d'un autre jour – un autre jour de novembre, je veux dire – et le ciel était clairsemé de nuages dérivant d'est en ouest (voilà qui est bien imprudent: n'était-ce pas le contraire?) Oui, ce pouvait fort bien être dans ce sens ou dans l'autre. Mais ce n'est pas cela dont je veux me souvenir. Tu le sais fort bien, d'ailleurs. Alors, qu'était-ce donc? Ah, ça. Suivons nos nuages pour le savoir. J'aurais très bien pu tirer dedans à grands coups de fusil à pompe, mais ce n'est toujours pas ça. À partir d'ici, tu noteras sans doute combien la vie est pleine de faux-semblants dont beaucoup ne sont pas des films. Mais allons! ils y ressemblent. En ce lieu, en cette heure aussi, parce qu'il fait déjà nuit, tout cela étant donc bel et bien lié à notre histoire, il serait déplacé d'insinuer le contraire.

Tiens.

Quelque chose m'a encore échappé. Et puis le silence est retombé. Tout cela est lié. Toujours une légation quelque part, et je me dis parfois qu'avec une bonne paire de ciseaux, je n'en aurais jamais fini d'éclater les liens ombilicaux, entre tel et tel événements. Encore une mauvaise blague. Attends, il me faut tourner la page de cette saloperie de partition, je n'y vois vraiment rien. C'est comme cela qu'on glisse du mauvais côté de la mesure. Juste à cause de mauvais yeux ou d'une partition mal imprimée. Et hop! Te voilà à contretemps. Les spectateurs fuient, bien sûr. J'en ai même vu un s'évanouir, un jour. C'est une sorte de panique... contrôlée, ou... autre chose, allons! Allons! Allo? J'entends un bruit. Et il ne cesse. Sans doute vient-il de s'arrêter, mais il résonne si fort et bruyamment. Je mets de la musique – Coltrane, *Spiritual* – il est l'heure d'être spirituel, et ce sans même avoir la foi. Soyons donc. Il faudra encore du temps avant la fin de cette histoire. Mais il faut d'abord que je l'étales sur ton imaginaire. Seigneur, donnez-nous un peu plus que notre pain quotidien. Ah, oui! Le cinéma. Le machiniste qui prépare son coup, là, derrière, dans l'obscurité. De nerveux spectateurs. Comme je sens qu'ils sentent ce qui se prépare, mais, allons! Faut-il se fier aux impressions? Je sens du même coup l'extrême urgence de délier mon destin des leurs. Mais je n'arrive pas à poser ma dernière carte. Je la regarde bien inutilement et j'attends mon tour. Mais impossible de s'en sortir. Et puis voilà, quelqu'un pose une carte – qui? Je n'ai pas vu – et j'observe une issue. Calmer mon émotion, boire une bière – à quand les effluves? Et là, vient mon tour, et je suis pour poser ma carte, mais...



Ce n'est pas celle-là que j'avais en main, tout à l'heure.

Je passe. Dans ce jeu tronqué, tu le sauras, tout est possible et la morale n'est plus même un drapeau mais un chiffon déjà bien sale, dont on se sert pour essuyer la table. Et l'heure tourne. Le jeu progresse. L'histoire, elle, stagne.

Il faudrait que je t'en raconte d'autres, pourtant. L'histoire d'une histoire, qui s'est passée il y a très, très longtemps, à une époque dont je me souviens à peine. Mais je me souviens du moins de cette histoire. Elle m'a marqué. Elle était là, tournait d'une manière dérisoire sur elle-même et je ne sais si elle cherchait un début ou une fin ou encore une direction. Peut-être, ou non. Il lui arrivait de regarder le ciel et la terre, parfois l'horizon – mais le monde était décidément trop petit. Nous étions à l'extérieur et c'était au printemps – il y avait une brise assez fraîche, qui n'était sans doute pas mal venue mais... c'était un intérieur. Les murs, je les sentais bien. Ils étaient. Ils se cachaient sans doute mais je l'ai déjà dit. On ne me la fait pas. Et là encore, tout est là. Dans ces drôles d'impressions. J'ai vu des visages transformés par les affres du temps. Mais rien n'avait changé. L'histoire est toujours la même. Une mécanique bien huilée, au service de qui s'y plie. Mais à ce moment, tu viens de te réveiller et tu regardes autour de toi, les yeux encore pleins de ces rêves vaporeux qu'on peut faire, à cette heure, dans un cinéma, hors du jour et de la nuit. L'intrigue du film dévie pour se mettre à te concerner directement. Mais nul ici ne le sait. Quel scandale! Mais la bande prend feu et l'image disparaît. Une sale odeur envahit la salle. Un incident technique, un attentat, qu'en sais-je? Le machiniste vient vers nous et nous annonce froidement que la machine à images s'est emballée. Il ne sait pas ce qui vient d'arriver. Cela au moins est évident. La machine est foutue, nous dit-il, je n'ai plus de job aujourd'hui. Et il allume une cigarette. Il nous demande si nous connaissons quelqu'un qui aurait besoin d'un machiniste au chômage pour un premier rôle. Pour ma part, il ne me semble pas que... Il faudrait qu'il aille voir dans les milieux spécialisés. Il y a des corporations pour tout, maintenant. Et puis, peut-être a-t-on besoin de quelqu'un, quelque part, mais je n'en sais rien. Comme le silence est au plus fort, il voudrait parler. Mais la teneur de ses propos est si étrange et incompréhensible que chacun veut en éloigner son esprit. À l'extérieur, l'omniréalité nous attend.

En sortant, ce sont des impressions mécaniques qui nous viennent, avec la lumière. D'autres réalités dont l'écho se fait encore entendre, un bourdonnement qui paralyse ou étouffe les pensées, le réel en sourdine. La nuit est presque tombée alors que le jour était haut dans le ciel à votre dernière rencontre. Puis...

Le huitième cercle

Jour un

Les lumières de la ville sont trop vives pour mes yeux. Je n'aime pas avoir à sortir, ces temps-ci. De plus, il fait froid --- ce qui n'arrange rien.

Je me suis fait renvoyer ce matin. Mon patron m'a dit que je pouais l'alcool. Alors je suis parti. Je suis allé boire un verre. J'ai du mal à croire que la journée ait pu passer si vite.

Il doit y avoir quelque chose de louche là-dessous. Lorsque je suis rentré chez moi, j'ai écrit au président de la République pour lui demander une entrevue. Je pense qu'il faut faire valoir ses droits de citoyen. Maintenant, j'attends sa réponse. Et en attendant, je prie.

La ville n'est pas très religieuse, ce soir. L'église est presque déserte. C'est impressionnant, sans doute. Mais j'ai toujours le trac quand il s'agit d'aller prier. Par contre, lorsque je rentre chez moi, je me sens mieux et je peux regarder mon réfrigérateur en face... d'homme à homme, pour ainsi dire. Ce soir, je me suis même décidé à l'ouvrir. Ce n'est pas qu'il soit plein à craquer, bien au contraire... Je ne suis pas très riche. En fait, il y a juste un cerveau.

C'est un cerveau humain, je crois. Je l'ai trouvé il y a quelques jours. Il pleuvait. Aujourd'hui aussi, d'ailleurs. Huit jours qu'il pleut. Du coup, je n'ai pas pu aller au travail. Je suis retourné chez moi. Parfois, je me sens comme tenu en laisse par mon appartement. C'est un peu comme si j'étais un yoyo. Mais ce jour-là, est-ce que je pouvais faire autre chose que de rentrer chez moi? Je ne pouvais décemment pas me rendre au travail avec une cervelle

sous le bras. Et dans le bus, de quoi est-ce que j'aurais eu l'air, enfin ? Les gens auraient parlé, m'auraient montré du doigt, ils se seraient posé des questions... j'aurais eu des problèmes, c'est évident.

Il y a quelque chose de pesant et d'angoissant à vivre seul avec une cervelle dans son réfrigérateur. On a beau dire, ça remet pas mal de choses en questions dans la vie de tous les jours. Je commence en effet à bien voir jusqu'où ça peut aller : perdre sa situation... Mais cela encore, c'est presque bénin, au fond. Le temps ne passe plus comme avant, surtout. D'ailleurs, ma montre vient de s'arrêter. C'est un détail, bien sûr, mais... Tant d'événements troublants en, somme toute, peu de temps, c'est effarant. On se dit : « Ça n'arrive qu'à moi ! » Alors que non, j'en suis persuadé. Ça arrive bien plus souvent qu'on ne le dit. D'ailleurs, on ne dit rien du tout. Croyez-moi, c'est un signe.

Jour deux

Hier, je vous l'ai déjà dit, je suis allé prier... À la sortie de l'église, il pleuvait encore. Alors, je suis vite rentré chez moi et j'ai fermé à double-tour derrière moi. J'ai allumé la lumière du corridor mais elle a sauté. Alors j'ai allumé une cigarette pour me calmer et je suis allé à la cuisine. J'ai fini par trouver la lumière en tâtonnant et, dès que j'ai appuyé sur l'interrupteur, une lumière vive, très jaune, s'est répandue dans toute la cuisine. Une lumière vraiment glaciale et certainement plus agressive que ce qui illumine la ville le soir... Il m'a fallu un certain temps pour m'y accoutumer. Mes yeux me faisaient mal ; j'avais peine à les rouvrir mais progressivement, les contours du mobilier de la cuisine se reformaient devant moi. Alors, quand j'ai pu distinguer ce que j'avais sous les yeux, j'ai été pris d'un frisson. Une vision épouvantable que cette cuisine.

Mon frigidaire n'avait rien d'un mauvais bougre. Je le connaissais bien, c'était pour moi une sorte de compagnon. Il ne m'aurait jamais joué un pareil tour de son propre chef. Je voulais expliquer tout cela à une antique connaissance, un ami si j'ose dire, ce matin au téléphone. Mais il a refusé de m'écouter. J'ai bien senti que je le dérangeais, peut-être parce qu'il n'était que cinq heures et demi quand je l'ai appelé. Il semblait agacé mais quand je lui ai parlé du réfrigérateur, il m'a raccroché au nez sans

chercher à comprendre plus avant. Je suis resté avec le bip du téléphone ; j'ai essayé de lui parler mais sa compagnie n'est pas plaisante et j'ai vite raccroché au bout du compte. Je suis retourné à la cuisine pour y retrouver une désolation, une cuisine à l'agonie --- comme un être vivant dont le cœur aurait été arraché à vif.

Alors je me suis efforcé de ne pas rentrer cette nuit. Si mon réfrigérateur a pu disparaître, pourquoi pas moi ? Je ne suis pas rentré et comme j'ai été prier beaucoup plus longuement que d'habitude ce matin, j'ai dû chercher des subterfuges pour la nuit. Je me suis enfermé à l'extérieur, je me suis infiltré dans les rues les plus sombres que la ville renferme. Un vertige m'accompagnait, inexplicable et humiliant... Je ne suis pas sujet au vertige, comprenez. J'étais saisi de terreur à l'idée que le trottoir vienne à s'effondrer sous moi.

Je ne regardais ni devant moi ni sous mes pieds. J'ai marché en regardant le ciel, de peur de me retrouver projeté dans un abîme d'immatérialité. C'était une crainte superstitieuse, peut-être ; il faut mettre cela sur le compte de cette maudite disparition... Je le sentais bien : sous chacun de mes pas, le monde se dérobaît. À chacun de mes pas, j'avais la sensation de jouer à la roulette russe.

Marchant, je réfléchissais. Mon destin me semblait de plus en plus fatal : la matière dont j'étais composé, je la sentais originaire des ténèbres et destinée à y retourner au plus tôt... Au milieu de cette pensée, je me suis aperçu qu'une nuit épaisse m'engloutissait. J'étais aveugle !

Je ne voyais plus rien, plus rien, où étais-je ? J'ai essayé encore quelques pas pour m'assurer qu'il y avait encore un sol sous moi. Une lumière brillait, non loin : il me semblait pouvoir discerner une fenêtre. Cette source de lumière m'a un peu rassuré mais j'avais peine à me mouvoir ; j'étais paralysé par une terreur qu'on n'éprouve qu'en rêve.

Une lumière différente de celle qui trahissait la fenêtre attira mon regard. Elle était faible mais sensible -- j'identifiais un lampadaire. Or cette lumière m'attirait à elle, je voulais la rejoindre. Je croyais m'être métamorphosé en papillon tellement l'attraction était puissante ! Mais la paralysie ne m'avait pas quitté et j'avais beau être attiré par un point lumineux de cet espace de nuit, je me sentais bien incapable de le rejoindre.

Cette lumière déjà faible s'éteignait. Je me suis senti

triste à ce moment, comme s'il avait été l'heure de mourir pour moi. Mais la lumière est réapparue et a continué à clignoter un temps. Elle était sur le point de défaillir, je l'entendais grésiller, elle n'en finissait pas d'agoniser. Son grésillement emplissait mes oreilles, j'en étais abasourdi. Je ne sentais plus mon corps.

Si j'avais le sentiment que mon esprit était à la source de cette situation extrêmement désagréable, quelque chose m'assurait du contraire: il devait plutôt s'agir d'un glissement de la réalité autour de moi. Or, au moment même où je me formulais cette pensée, une lumière effroyable de clarté a fusé de toutes parts. La rue entière s'en est trouvée atrocement illuminée.

Composée de vieilles bâtisses délabrées aux façades de bois, lugubres comme des maisons mortes, cette rue semblait se prolonger à l'infini. Soudain, elle était devenue lumineuse comme en pleine journée. Seul le lampadaire qui m'avait donné un peu de lumière quand j'étais plongé dans les ténèbres diffusait une nuit en halo, une nappe d'opacité qui devait peut-être me soutenir.

Je regardais sur le côté, par un automatisme qui me montrait que mes propres réflexes ne m'appartenaient plus: à la fenêtre de la maison la plus proche, celle qui m'avait fourni un peu de jour quand j'étais arrivé au seuil de cette rue, une silhouette faisait des allers et retours, comme quelqu'un qui effectue un tour de garde. Je me suis arraché à sa vision. J'ai couru aussi vite que je le pouvais. Je fuyais, cherchant à rejoindre les quartiers animés de la ville.

Troisième nuit

J'ai poursuivi ma dérive longtemps. Je ne me suis arrêté que devant l'église et je me suis endormi sur son parvis comme un morceau de bois. Je crois avoir pleuré dans mon sommeil. L'église même me fermait ses portes. Dès le matin, pourtant, j'y suis retourné. Mes vêtements étaient trempés, tout mon corps était comme glacé, je me sentais affamé mais je n'avais plus envie que de mourir, de trouver un ultime repos. Je me suis installé sur un prie-dieu mais j'étais bien incapable de formuler une prière. Je me suis relevé, j'ai fait le tour de l'église comme un esthète

qui prétendrait n'entrer dans une église que par sens artistique, pour évaluer les icônes et les bas-reliefs qu'elle recèle, comme des trésors d'humanité. Or, ces icônes témoignaient de bien autre chose que d'humanité. Qu'elles étaient inhumaines, ces Vierges! Elles se riaient de moi, j'avais envie de les insulter tant leur regard consolateur se faisait narquois et ironique, pour moi! Une voix humaine m'a arraché à ma contemplation.

«Mon fils!» Je me suis retourné. Cette voix, elle m'était inconnue, ce n'était pas celle de notre curé. «Mon père?», fis-je en le regardant avec méfiance, «Ce n'est pas vous qui...» Il m'arrêta: «Non, non, notre bon père Silisma est malade, et je le remplace momentanément. Vous semblez perdu, mon fils? Mais vous venez trouver refuge dans la maison de Dieu, ce qui est une bonne chose...» Je continuais de le regarder, sans rien répondre. «Voulez-vous un café, mon fils?» Je ne pouvais refuser. Je n'avais rien dans le ventre.

Nous nous sommes installés dans son bureau. Le père parlait mécaniquement, sans me regarder, sans attendre de réponse quand il me posait des questions. Pourtant, il a fini par s'interrompre et a commencé à me crier dessus: «Mais vous ne parlez guère, mon fils! D'où venez-vous?» Il y avait dans cette voix quelque chose de doux que je haïssais profondément, sans bien comprendre pourquoi. Ce curé avait le teint pâle, presque transparent, et une lumière noire brûlait dans ses yeux. J'ai fini par voir en lui une incarnation du Malin, figure transitoire d'une puissance inhumaine! Il fallait que je trouve le moyen de m'en aller.

Je tentais de rassembler mes idées mais mon attention, attirée par la lumière de la petite lampe bleue suspendue juste au-dessus de nous, se dissipait. «Il faut venir nous voir plus souvent, mon fils!», disait le curé maléfique en riant. J'avais la tête lourde, terriblement lourde. Je tremblais, je ne voyais plus rien que cette lumière bleue et j'entendais, comme en écho, la voix du curé qui répétait inlassablement: «Venez, mon fils, venez à nous...» Comme la veille au soir, j'avais la sensation de mon corps désintégré, je ne le sentais plus...

Je suis resté longtemps ainsi, suspendu dans le vide. Ce qui a suivi, je n'ai pu le reconstituer que par la suite, comme un rêve dont on se souvient au matin avec une précision plus ou moins grande. J'étais prisonnier d'un

vaste réseau de barres métalliques enchevêtrées, prises dans un vide de givre. J'essayais de me mouvoir dans ce réseau, j'avais peine à faire le moindre mouvement tant le vertige et le froid me paralysaient. En-dessous de moi, je voyais bien qu'il n'y avait rien. J'avais la certitude que, si je lâchais prise, ma chute serait éternelle. Plus jamais je ne retrouverais de sol et cette sensation de chute indéfinie me serait si pénible qu'elle ne me laisserait que le désir de pouvoir m'écraser enfin.

Et cette lumière blanche! Elle me dévorait. J'ai eu accès à une paroi, à un moment, il me semble... Mais ce soulagement a été de courte durée: la paroi était lisse, huileuse, et ne m'offrait aucune issue. Je me suis retourné. Pour mon malheur, j'ai regardé au-dessous de moi. Comme un cœur palpitant, bouillonnait l'incompréhensible source de la lumière blanche! Mes mains ont lâché prise, le précipice de givre s'est ouvert à moi.

L'éveil a été immédiat. J'ai pris conscience de mon corps recroquevillé en position fœtale sur le sol de ma cuisine. J'étais chez moi, j'occupais exactement la place de mon réfrigérateur disparu. Il m'a fallu plusieurs heures pour m'assurer que c'était bien moi qui me trouvais là, que j'étais sur le sol de ma cuisine, il m'a fallu du temps pour retrouver ce que j'oserais à peine appeler le sens des réalités. En l'occurrence, il ne s'agissait guère que de la croyance en mon corps, dans ma capacité à le manœuvrer dans un espace tangible et stable. Je retrouvais un peu de foi en ce sol, ces murs, ce plafond qui étaient ceux de la cuisine, en cette cuisine qui était celle de mon appartement. Il m'a fallu plusieurs heures pour me décider à prendre la position assise.

Assis en tailleur, toujours installé à la place du réfrigérateur, j'ai essayé de réfléchir à mon sort. Que faire? Je n'avais pas de réponse à cette question, bien sûr. Pour lutter, il faut du moins pouvoir situer son ennemi. J'en étais incapable. Même mourir ne pouvait me procurer le repos. Je comprenais bien que je n'étais pas maître de ma propre mort.

J'ai fini par me lever et j'ai voulu faire le tour de l'appartement, comme pour une inspection policière méthodique. Tout était en ordre. Oui, tout était extrêmement bien rangé, et cela m'a paru pour le moins étrange. Je repensais au désordre dans lequel j'avais laissé mon logis, la veille. La bibliothèque était époussetée, le sol plus propre que je n'ai jamais su le rendre, rien ne traînait. J'ai sorti

une bouteille de vodka, je me suis servi un premier verre.

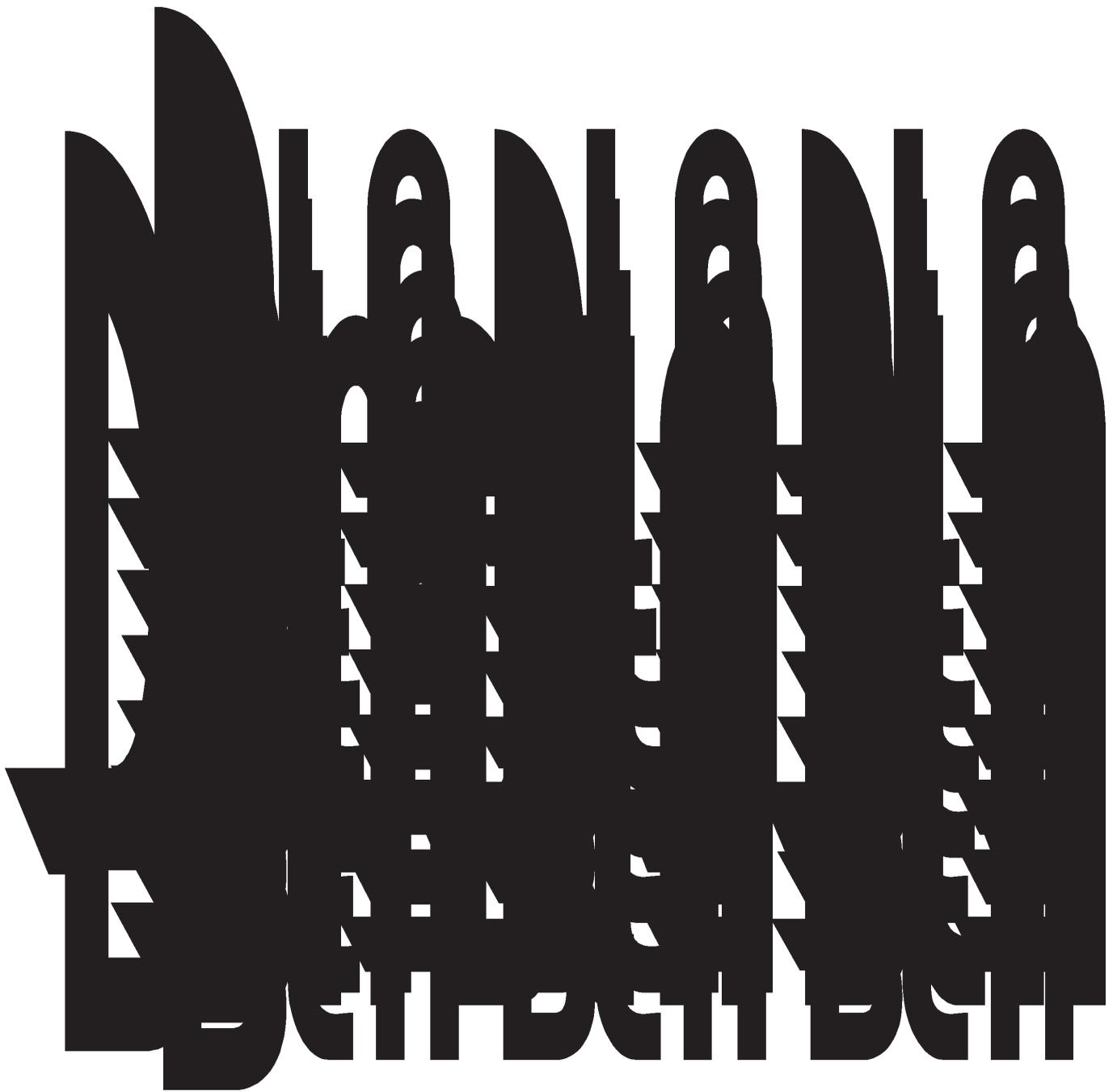
Réfléchissant, je vidais méthodiquement la bouteille. De l'étonnement, je passais à la rage, de la rage à la tristesse, mais à une tristesse profondément désespérée, tandis que me revenait obsessionnellement une question éprouvante: que faire? Aucune réponse ne me venait. Je voulais acheter une arme, mais l'idée m'a semblée dérisoire. Partir, mais où? La puissance à laquelle j'avais affaire se moquait bien de mes déplacements, comment ne me retrouverait-elle pas à l'autre bout du monde? Chercher la protection d'un exorciste, alors? Mais je voyais bien qu'en dépit de mes efforts, je ne croyais plus en Dieu. Je n'avais plus que le Démon pour m'expliquer l'ordre du monde! Il me restait à aller au courrier.

En me levant, je me suis senti oppressé par l'ordre qui régnait dans mon appartement, si inhabituel pour moi. J'ai jeté la bouteille de vodka pas encore vide sur l'armoire à glace, le miroir s'est brisé. J'ai soulevé la table pour la renverser, jeté à bas la bibliothèque et le poste de télévision, détruit la vaisselle que contenait la commode. Les bibelots, je les ai écrasés. L'idée de chercher mon courrier m'échappait tout à fait, je voulais en finir. Je me suis précipité sur la fenêtre, prêt à me détruire. Le ciel était d'un rouge de sang et de feu, un vent pressant et sonore roulait sur le monde: une vision d'apocalypse! Un spectacle de toute beauté. Je me suis précipité au-dehors.

La concierge m'a interpellé au moment où j'allais sortir: «Monsieur, votre courrier!» Je me suis retourné sur elle. «Vous n'avez aucune conscience de ce qui arrive? Les enfers descendent sur la terre et vous me parlez du courrier!» Je l'ai saisie à la gorge, cette pauvre femme, je l'ai pressée si fort qu'elle est morte sur l'instant, je crois. J'ai lâché ma prise; elle est tombée comme une feuille. J'ai tout de même récupéré mon courrier: enfin, le président de la République m'avait écrit!

«Nous avons examiné votre situation avec la plus grande attention... Nous vous prions de vous rendre au plus tôt au siège de la présidence, muni de la présente... Nous vous prions d'agréer...»

C'était parfaitement absurde, je m'en rendais bien compte. Le sort continuait à se moquer de moi. Un rire m'a échappé et m'a épouvanté. J'ai fourré la lettre dans ma poche avant de sortir. Un ciel de fatalité régnait sur



notre ville. Les gens s'attroupaient, terrorisés. L'épouvante se lisait sur leur visage, ils n'osaient dire un mot. Et je me réjouissais.

Jour quatre

J'avais cru que la pluie cesserait, mais non. Je ne veux plus sortir. Ce serait plutôt mauvais.

Plutôt mauvais, oui. J'attends, et je regarde les choses telles qu'elles sont, mon intérieur qui se délabre, la fenêtre qui m'offre le spectacle d'un monde qui s'en va à vau-l'eau. Je suppose que ce à quoi j'assiste, c'est à l'établissement d'un nouvel ordre de choses. Plutôt mauvais, oui... Il y avait un homme, à l'instant, à l'angle de la rue, il regardait sa montre comme s'il minutait une action, je ne sais pas... mais il a disparu. C'est ainsi que vont les choses, désormais : vers leur disparition.

Quant à moi, j'en suis toujours à chercher à comprendre, même si je me doute bien qu'il n'y a pas à se casser la tête, au fond. C'est machinal, comprenez : l'esprit humain est ainsi fait qu'il cherche toujours à remettre les choses dans un certain ordre, même s'il n'y a pas lieu. Or je vois bien qu'il n'y a pas lieu de chercher à remettre les choses en ordre, mais j'y trouve une occupation... D'ailleurs, je n'ai pas le choix.

Sous ce ciel d'apocalypse, j'ai éprouvé une certaine euphorie. Vous dire pourquoi serait bien ambitieux de ma part. Néanmoins, il me semble que j'y trouvais un réconfort, dans la mesure où j'avais désormais le sentiment de n'être plus seul dans mon malheur. Sinon l'univers, du moins toute la ville où je vis partageait mon sort. En traversant la foule hébétée et hideuse, j'avais le sentiment qu'elle ne constituait qu'un seul être organique, voué à la terreur. J'avais en moi un sentiment de toute-puissance tel que je me croyais capable de détruire cette masse humaine d'un seul coup de couteau bien placé... je n'avais qu'à chercher où viser...

C'était peut-être un délire, je n'en sais rien, mais je me faisais cette réflexion avec beaucoup de sérieux, cette pensée m'apparaissait d'une grande évidence. Lorsque j'ai relevé la tête, pourtant, je me suis aperçu qu'il n'y avait plus personne autour de moi. J'étais seul. La rue où je m'enfon-

çais était un passage étroit, qui paraissait sinueux. Mais je savais, au bout du compte, où ce chemin me conduisait.

Je n'ai pas tardé en effet à retrouver les bâtisses délabrées aux façades de bois de cette rue qui m'avait envoyé dans un vide fait de givre, la nuit précédente. Mais la lumière avait changé : l'air était pourpre. Le ciel violet projetait sur les habitations une lumière froide, comme photographique. Le sol ne me donnait pas encore la sensation pénible de se dérober sous moi, ce que je redoutais par-dessus tout. J'évoluais avec d'autant plus d'aisance que je comprenais bien que c'était dans cette rue que je devais trouver la Présidence de la République.

Pour m'en assurer, j'ai déplié la lettre que j'avais fourrée dans ma poche. Elle s'est consumée sous mes yeux, je n'ai pas eu le temps de retrouver la mention de l'adresse de la présidence. La confirmation en était superflue : je me suis dirigé vers la maison dont la fenêtre s'était éclairée quand toute la rue s'était vue plongée dans une nuit infracassable. La grille a fait un bruit effrayant comme le son d'une voix humaine, la voix de quelqu'un qu'on écartèlerait (ce détail peut paraître excessif mais cette ressemblance m'a semblé évidente, quoique je n'aie jamais assisté à aucune scène d'écartèlement). Parvenu sur le perron, j'ai ouvert la porte sans frapper et je me suis avancé dans le vestibule et une fois dans le salon, j'ai remarqué un poste de télévision. Il était allumé. L'image était nette mais je ne comprenais pas à quoi elle correspondait. De même, les bizarreries du son m'échappaient tout à fait, je comprenais tout juste qu'une voix humaine tenait des propos dans un langage qui paraissait humain. Je restais fasciné par le téléviseur, son programme incompréhensible m'absorbait complètement quand une voix épaisse a retenti : « Quel genre d'agent êtes-vous donc ? »

Je me suis retourné brutalement. L'homme qui venait de m'interpeller était une masse corpulente. qui tenait d'une main une grosse hache au fer sanguinolant. J'ai essayé de lui dire que j'avais rendez-vous avec le président de la République. Il n'attendait guère de réponse. Déjà il avait soulevé sa hache qu'il pointait dans ma direction. Je me suis projeté sur le côté, j'ai réussi à éviter ce premier coup de hache. L'outil était planté dans le sol. Je me suis faufilé derrière un canapé. Comme il s'efforçait d'extraire son arme profondément incrustée dans le parquet, je me suis jeté sur lui, utilisant le canapé comme bouclier. Le molosse est tombé droit sur sa hache. L'instrument s'est délogé sous le poids du bonhomme et lui a défoncé l'entrejambe. Un hurlement épouvantable a retenti. J'ai tiré le

bonhomme par les jambes, ce qui a eu pour effet d'enfoncer plus profondément la hache au niveau de son ventre. J'ai pu reprendre mon investigation.

Déjà mon attention s'était fixée sur un détail de la pièce que je n'aurais pu remarquer si je n'avais eu l'ingénieuse idée de déplacer le canapé : une trappe. Une fois soulevée, un joli escalier de bois s'offrait à moi.

Cinquième temps

Ma descente aux enfers n'avait donc pas cessé. Le temps d'ouvrir la trappe, j'étais en bas. On n'y voyait goutte. J'ai allumé mon briquet : il ne dégageait qu'une flamme sans éclat, qui n'illuminait rien de cette pièce basse de plafond. Je m'avançais, penché, cherchant une paroi que j'ai fini par rencontrer. M'avançant avec prudence, je suis parvenu à trouver un interrupteur. Une lumière bleutée a alors envahi la pièce, que j'ai reconnue sans peine : elle n'était autre que le bureau du curé que j'avais rencontré, à l'intérieur de l'église. Sur sa table de travail, il y avait encore les gobelets dans lesquels il avait servi le café. Plus stupéfiant encore, le curé lui-même était installé à son bureau, mais il avait l'allure d'un mannequin, inanimé et désarticulé comme il était.

J'ai fait le tour du bureau et, passant derrière le curé, une cavité, au-dessus de sa nuque, a attiré mon attention. On pouvait y passer la main. L'intérieur était creux et parfaitement lisse. Ce crâne vidé de sa substance m'a rappelé le cerveau que j'avais trouvé dans la rue, un méchant jour de pluie mais cette pensée m'a laissé perplexe. Plutôt que de répondre à mes questions, elle en suscitait de nouvelles, qui se ramifiaient : le cerveau que j'avais gardé dans mon réfrigérateur était-il celui de cet homme ? Ou bien : avais-je affaire à un vaste trafic de cerveaux ? Et où était mon réfrigérateur ? Où était le cerveau du curé ? Je voulais en savoir plus. Comme j'étais pour sortir, la porte s'est ouverte. Le Démon en personne --- il n'avait nullement besoin de se présenter, j'ai su dès que j'ai vu sa silhouette qu'il s'agissait du Maître, non d'un entre ses larbins. C'était Lui en effet, mais n'allez pas imaginer qu'il était doté des cornes et de la queue dont l'affuble l'imagerie traditionnelle : c'était un homme de stature moyenne, élégamment vêtu d'un costume sombre à queue de pie, au

visage sévère et comme profondément ennuyé. Son monocle lui donnait un air de gentleman triste, arraché à un temps indéfini. Il avait à la main une truelle.

« Vous auriez bien voulu me le voler, n'est-ce pas ? Vous croyez peut-être qu'on peut se jouer du Démon impunément, monsieur ? Regardez-vous, enfin, vous n'existez qu'à peine, vous n'avez pas de nom... Et vous vouliez garder cette cervelle pour vous ? Qu'en auriez-vous fait ? Savez-vous le travail que me demande l'extraction d'un seul cerveau ? Combien de temps je passe sur la moindre tête que je cisèle ? Vous êtes ridicule, monsieur, à prétendre vous approprier ce qui ne peut définitivement pas vous appartenir ! Si au moins vous vous étiez mis en recherche de votre propre cervelle ! Mais je ne crois pas que l'idée vous en soit même venue, je me trompe ? » Il est ensuite parti d'un rire discordant, sonore, douloureux à entendre. Je n'ai pas résisté à ces propos blessants, à ce mépris affiché : je lui ai décoché un coup de poing au visage. Et de l'autre poing, un coup au ventre. Le diable s'est plié en deux. Je l'ai saisi par les cheveux et je lui ai cogné la tête contre le mur le plus proche plusieurs fois avant de le projeter de l'autre côté de la pièce.

Sans me retourner, je suis sorti du bureau. J'ai couru comme un dératé, dévalant des couloirs compliqués, passant devant des dizaines de portes comme si je m'étais trouvé au siège d'une administration considérable, extraordinairement ramifiée. Parvenu à l'extérieur, j'ai dévalé les rues étroites qui m'avaient conduit à cette maison infernale. Le ciel reprenait une teinte bleutée. Les gens semblaient sereins dans la rue, mais de petits démons, pareils à des anges et armés de truelles pointues, s'accrochaient à eux comme des sangsues, et collés à leurs nuques leur creusaient le crâne, à tous, sans exception. Je me retournais sans cesse, craignant de voir un de ces anges monstrueux se jeter sur moi. Parfois, j'avais le sentiment de marcher non pas sur un trottoir mais sur le bord d'un gouffre sans fond. Et c'est dans un état de panique effroyable que je suis parvenu au pied de mon immeuble.

Jour six.

J'ai acquis une conviction, qui vaut ce qu'elle vaut -- on ne peut pas savoir : l'abîme n'est pas infini. Celui

qui s'y trouve précipité, celui-là connaîtra forcément, à un moment, la consolation de s'écraser au sol. C'est pourquoi la terre est si fertile. Nous voyons qu'elle se nourrit des âmes de ceux qui, comme moi, font l'objet d'une damnation quelconque. Je ne pleurerai pas sur mon sort, non. --- Je me suis résigné. La première chose à laquelle je me sois résigné, cela paraîtra peut-être stupide, c'est à la disparition de mon réfrigérateur. Et je crois bien, quand je repense aux événements qui ont marqué ces journées dont je termine ici la relation, que c'est cette disparition qui m'a le plus éprouvé. Le reste m'est indifférent.

Je ne sortirai plus. Je connais bien maintenant les parcours que m'offre la ville et les réponses qu'elle a pour moi. Je ne me pose plus de questions, d'ailleurs, ou plutôt si; mais l'ultime question que je puis à présent me poser, je sais que je n'en trouverai pas la réponse ailleurs qu'en moi-même. Je puis me regarder dans un miroir, encore, mais ma silhouette, je la regarde comme un hiéroglyphe indéchiffrable. Il faut avoir le courage de voir plus loin, d'aller plus en profondeur. C'est-à-dire que je dois encore ciseler le pourtour de mon crâne, parce que c'est la dernière chose qu'il me reste à apprendre. Ai-je encore toute ma tête, c'est-à-dire ---- ma cervelle? Je garde en mémoire les propos du Démon; ils me tourmentent, jusqu'à l'obsession. J'ai beau boire, je ne trouve pas l'ivresse. Tout ce qui me reste, dans ces conditions, c'est cette scie circulaire, idéale pour l'opération que je me propose d'effectuer. Or, je vois bien qu'elle n'ira pas sans difficultés... J'ai bien pensé demander l'aide d'un voisin, mais je crains trop leur réaction. J'ai appris à connaître la nature humaine, et je ne me fais plus guère d'illusion à ce sujet.

L'important, c'est de découper proprement, de ne pas y aller trop brusquement, pour ne pas endommager la boîte crânienne. Ce n'est pas que je craigne pour ma vie, ou pour ma santé. Tout cela n'importe plus le moins du monde à mes yeux. Non, je veux juste témoigner, par le soin que j'aurai apporté à mon opération, de mon respect pour la création, pour l'œuvre de la nature, pour cette vie inaltérable dont j'aurais connu la face sombre, mais qui, je le sais, se poursuit au-dehors de moi dans la lumière du bien. La découpe du pourtour de cette tête est une affaire de grande patience. Je veux en profiter pour réfléchir à toutes ces choses qui attestent de la présence d'un Dieu, même si comme des vagues, de noires pensées me viennent qui me représentent que ces choses, par elles-mêmes minuscules et infimes, comme si toute cette présence divine se trouvait renfermée dans l'activité des insectes ou de mi-

crobes quelconques, toutes ces choses sont à l'agonie. Je me refuse à croire cela. Je branche la scie électrique et son bourdonnement, je l'assimile à une prière. Oui, il ressemble tout à fait au murmure d'un priant, comme parfois encore, même à notre époque, on en rencontre dans les églises. Lorsque je l'approche de ma tête, le bourdonnement est modulé et j'y entends des syllabes ferventes, qui se répètent inlassablement, comme une ronde. Le miroir guide ma main; ma main ne tremble pas. Le monde baigne dans une lumière sereine.

Nouvelles de la réalité extrait

Pascal Leray





Jusqu' atteindre la santé trouble du possible (la mémoire, le futur), quelques sueurs d'essence désolée en grésil issu des pores de la pellicule. S'allant épiçant d'instant-cité antique Déceptiopolis, contre-cruée des secondes éloignant le soi chaque fraction un peu plus de son *état* originare. Entendre l'apex jusqu'à l'entente, la paix où gésirait l'accord à mouvoir la raison jusqu'émouvoir cette seconde en expansion purulente.

À dix-sept ans

je misais tout sur le voyage exhaustif qu'offrirait la *Nocte*, le *costumbrisme*: la notation. Incubé dans le cirq'hui consolatoire, transmuté en rythme via un opéra global de relève réencensement de révélités.

Le témoignage de la singularité, l'anomal, les dépressions de la partition submergée par le bruit rendu violemment et cohéremment visuel, obstruant. Enfer d'yeux tournés à l'oubli de leur orbite. Alice gelée au passage dans le franchissement du miroir devait émouvoir, sans conscience matérialisée, à en dégeler sa conscience vers son pay/visage, telle qu'en elle-même.

Ce qui est plage -et donc mer possible devant- et vitesse, c'est la langue qui l'éponge. Toute la part carna/cristallisée du temps, toute la chair le peut et la langue en est le point érogène maximal. Par le mot, le pointillisme de l'image de la ville ça se convertit iotas dans mes papilles, et par tous mes pores je pourrais rejouer l'isthme, une langue du jardin édénique oubliée oblique entre suspension horizontale et tour de Babel, jusqu'à rediffuser en aura dans le sillage de mes seuils successifs l'ana-grammage de la ville bleuie de sentir lentement ébranlée et fertilisée en elle son amniosie ce décor pansant mal la déchirure qui le poussa.

J'irais bien survoler la route de la soie... La chanson de Léotard était ma bande-son intérieure quand, en quatre-vingt-dix-sept, je tournais; quand j'ai accosté les marches. Et

If you can talk the talk you'd better walk the walk aussi en pleine figure à la fin du film de Robert Kramer. Revenu au point zéro (après la chute sous la barre des trente-huit kilos, la réanimation, l'isolation, auguration des *files*), j'ai compris que réapprendre à marcher et réapprendre à parler, dans la première ville du monde que je découvrais en sortant de l'hôpital, serait un seul apprentissage.

Au fond des décimètres cubes d'air de surface que l'on respire. La mine de mélodies qui parallèlement lubrifie l'arcanes qui mène du mot à l'idée sans intellection, sensuelle divine; Tours notre ville du français de la reine, synecdoque du saint axe du dessein occidental, serait le trait futur de l'air et de la mine du visage de sa fille la grâce convulsionnaire de sa fille en gestation dans un gynécée de glace en plein corpus.

De cette route de la soie, de cette évocation qui englobait tous les fantasmes d'expédition, j'allais peu à peu envisager que la cage dorée à laquelle j'assimilais Tours (aidé en cela par les visions de monde uniforme et carcéral de Paul Virilio que je découvrais à ce moment) pouvait, juste prise en son capital d'heur, en sculpter l'expérience fondatrice du néant préhumain en mon individu, dans une citoyenneté individuelle particulière mais totale (« participant à la vie de la Cité, contribuant à son resplendissement »), cette écoute continue des langues dans l'inconscient de la rumeur, elle-même accordée à la vibration de la mémoire de toute chair acceptant sa terrible vocation intrinsèque de représenter la *métonymie m* -la part qui métaphorise toutes les autres. Le pas répété (« ne...pas » est d'ailleurs le mot le plus fréquent dans la tête anorexique. -La *not*, la *notte*, la flèche de l'ascèse orphique-) sacrait l'intracorps théâtre de résonances, de réminiscences appartenant à d'autres vies et qu'un sang de constellations invues dans les détails relie. *Tours est la capitale historique de la soie*. Le bar Le Vieux Mûrier tient son nom de ce buisson qui servait à nourrir les vers fertiles. Peut-être que Macao, le bout de cette route des déserts, est l'antipode exact de Tours, et que par mon pas j'oxydais le comble de l'exotisme -la Chine absorbée par le Portugal, le creuset du métissage absolu, un monde dernier-

Ici je repense à une lettre qu'envoya Miriam Silesu -la dernière et seule poète du vingtième siècle, que le siècle a sacrifiée- à l'écrivain Hubert Haddad, à propos du livre que lui terminait en quatre-vingt-dix-huit.

«...Si j'ai bien compris, il s'agit d'un rescapé de la guerre, qui réapprend à vivre dans l'interrogation du ciel, ayant identifié l'espace infini de sa blessure avec l'univers [...]. Tu m'as dit que ton personnage se retrouvait sur une plage sans qu'on sache vraiment pourquoi, à écrire sa vie éclatée, après avoir vécu dans une tour. Est-il possible alors de penser que ce lieu n'existe pas vraiment, ou tout au moins qu'il ne se situe pas sur le même plan de réalité que le monde où il vivait autrefois, et qu'il n'a fait, à force d'interroger l'univers -qui est son esprit-, que traverser son esprit pour se retrouver incarné entièrement dans un lieu qui est celui, nu et sans mémoire, de son interrogation, de l'énigme...»

Cela à force d'indexer à la respiration de ce sol mon pas et mon ombre, à mesure que je repasserais par les circuits de la ville et que les tours et moi inverserions nos propriétés, nous naturaliserions les uns à l'autre, dépositaires mutuels de notre secret. Poser mon pas à chaque étage et point de cette ville, puisque chaque point peut être le point du trait d'un cercle, et que j'ai repéré qu'on vivait plus à certains pas, que les enfants ont raison de se dire que s'ils ne marchent pas sur tel ou tel pavé du trottoir tout ira, le réseau des rues vu de haut ressemble à l'ossature d'un corps un corps a des zones érogènes et des points névralgiques sous le sisyphé vinyle de la marche il y a des tissus en cernes, un labyrinthe qui accorde à lui la structure intérieure de qui veut s'y humer, qui L'entend, qui s'ouvre à l'exhalaison de film et de signes autour. Ce sera peut-être le labyrinthe d'une pyramide. Une spirale à subsumer, avec une princesse embaumée en cible. Être elle. L'être. Il y avait comme des nénuphars me permettant d'engager une cadence de sacrifice, tandis que se délectaient à mon entour les surfaces urbaines et policées.

*À travers la ville adamique, je parlais de ne connaître aucun envers du quadrillage de façades strictes -ni l'intérieur de quiconque- et brisais par les caillots mêmes dans ma perception l'espace entre ces monolithes. Casser une vitre la nuit, l'impression que c'est toujours la même, et puis rien prendre, et n'en parler pendant les ans d'après. Les analogues aux bris de fenêtre dans la rosée du matin c'est cosigné par moi. L'allure et l'aura comme une parole où le corps demeura tel une langue aimantée. Papilles et pores à féconder les graines de l'endoCité. Le tain de la mémoire sous les atours d'étincelance qui dorent, parent et suggèrent. m'étais contant déjà qu'un jour, aidé par l'une des figures de ma connaissance, je le livrerais le secret. Je dirai comment dedans le phard se secrète le Temps, la mémoire des contours, des ombres, des silhouettes, six ans après cette idée est discernable là, dans le sans-entre de cette blancheur dont cette fois la nuit puit entendre se faire forer, et ce sont les derniers pas de ce chemin de huit ans, sur le verre parcellaire, le corps s'immiscant toujours un peu plus rudement dans le même Devant fixant toi *addict* et *score* à ça ; toi tel qu'en l'Athamor de sa plus simple mordoration connivence incendiaire à cette idée. Le sentiment de la fin très présente de l'architecturation de l'Histoire. Cela s'esquissa dans mes chairs en lierre ténia (quatre-vingt-seize. Cette année comme le *pays des dernières choses* de Paul Auster). Fin février je gardais une exposition à l'église Saint-Saturnin, rue Littré, près de l'université et de la Loire. Je ne savais pas encore ce qu'était lire et écrire, à côté de cela l'exposition avait pour thème «Du visible au lisible», présentant des oeuvres à la lisière du pictural et du scriptural. Pendant ce temps de gardiennage je m'étais lancé dans la lecture de *La forêt en feu* de Simon Leys. revenais et retournais voir ce qui était exposé dans la petite salle au fond, les écritures de Claire Chaigneau -percussions dans ma sensibilité en construire. Vivais d'écritures bacillaires, rapprochées et répétitives, imprimant un vertige, entamant les déstructurations. Sans l'articuler, je devinais en mes propres tissus la trame-mosaïque de phosphènes juste au-dessus de tout caractère.*

Parallèlement à cette naissance à la présence de *Khi*, tout au long de ces quinze jours alors que la stase rebelle germait, une procession de caractères singuliers visitèrent l'église, m'attirant un vertige autre et collatéral. Les humains de la *réalité* existaient. *Le monde existe*. Ce fut la première fois qu'en quelque sorte ils vinrent à moi, situation que je mettrais six ans à reconstituer. Tendre vers les vivants oiseaux de la ville, comme je les attendais, dans une position oblique, entre culturel et cultuel. Je n'étais pas prêt face aux allumés de passage et cela me plongea après coup définitivement

dans le retournement de mon personnage (mais, je peux le dire, j'ai vu le nom de ma condition d'une décennie, peu de temps après je me ferais tatouer les initiales de cette sororité sur l'épaule droite). Je m'emploierais à revenir passer par tous ceux-là, à imprimer, faute de mots à ce moment, une image d'*ucorps* (« uchronie : le temps qui n'existe pas » -ce u est celui de *humain*). De chaque image de Tours, on aurait voulu être l'image subliminale, correspondant avec chacun des points, cartographiant le visage de l'icône à son timbre. Rêverai de me faire lapin de mars traversant longtemps après ma disparition les rêves des passagers de Tours. Marcher sur Tours, prendre possession par la voie du silence transhumain, du détail des émaux qu'on occulte, cette ellipse même. À nouveau millénaire, là où j'ai recommencé à parler aux autres personnes, toutes m'ont dit m'avoir déjà vu au moins une fois, ombre qui oblitère la vision flottant encore à peine en trois dimensions.

En retour, Elle m'a fait longtemps le pore-à-pore, me vampirisant de ma substance carne, m'initiant à la puissance de fantasme d'ardeur que les communications libéralisées terrassent. L'air *off* tel un tacheté silencieux de cages de souffleurs inspirant le cyclone d'*enfin* au souffle par souffle, à chaque pas, ainsi que le sable du sablier change d'hémisphère, que le goût de l'aube revient après douze heures l'hiver. Lueurs-braises des cendres du fin lytique dans l'air d'une cité

promise à l'or et avortée, qui peut encore attiser le Verbe en voie de fossilisation -réhabiliter le dessein de ses aines -ses coïncidences- au rappel de son *hors* en puissance. Dans un processus-circuit de petites spirales d'être, une fantasia d'étranges jours raccourcis en état *soliscent*.

Extrait d'une marche, dans le carnet.

La grande ville au nord de la Loire et morte qui attend que sa mort gagne le ciel et pleuve, en août, dans la tranchée de l'Europe qui est aussi un *quartier*, le béton contraint là confondu à l'aurole interne de ce qu'il était sans doute censé pouvoir aspirer dans la lumière du bleu : l'empreinte de son désir de complétude, le suaire de son désir profond, immense linge statique et peinture de ville désertée avec un effet de perspective accompli, en lequel j'étais compris pas à pas y croyant. Tout refait. Tout est sur refait. Lisse et volets clos, le seul bar ouvert, dissimulé au bas d'un immeuble comme une loge de gardien, aspire, vers l'espoir : l'espoir qui est sa propre réalisation sur lui-même, de voir, à ce zinc, que la tenancière laisse s'y lover *un serpent*, un serpent véritable et onduleux dont je ne sais le nom, de son cou à ses bras et son torse, caressé par la Gervaise du lieu, dans une volupté de l'imago, un volute de la peinture là, à cet arrêt charnière.

Christophe n'a pas le même ressenti. « Un serpent c'est froid, j'en ai déjà touché un ». Mais pour moi la perspective aspirant notre heure de marche était révélée enfin, soudain derviches et cohérents les éléments de l'heure révélaient leur dimension cabalistique dans l'esprit. Les rémanences en vides de la chaleur mauvaise de pensée anorexique qu'avait été notre traversée d'un décor l'après-midi était aspirées déluge en une bonde aux tatouages sacrés, bacillaires et délicats, vers le sens second du mot serpent -l'alambique, l'Assommoir de Zola vers lequel Ève se retrouve après les insuffisances d'Adam, qui la seconde. L'être *b* n'était plus si froid; féminin réassimilé à la figure de l'être ce *two*, résonnait *to b*, irradiait même du souvenir triste et frais de l'immeuble du Beffroi [son toit d'ardoises en forme de chapeau de sorcière, silhouette de polygone vaguement mycoïdal, explosion atomique golemisée retapée par l'OPAC] : tout d'un coup cette humeur de départ était engouffrée dans l'hélic de l'entendement, que le maître perdu du paysage d'ici aurait pu nommer *Envoûtement Ordalie*.

Hier, dans la lumière, est discernable à chaque diapositive-seconde; la poésie un muscle qui travaillé reconstitue tout le corps, donne accès aux espaces réelles dans la métaphore concrète, de la rencontre de personnes et pulvérisant les écrans salis. Venise n'est pas trop loin, elle est un cercle de chaleurs éclaté au rythme des expéditions et de la Croix des détails-rebuts. Du réel on rebâtira une vision de lignes de vitesse, vierge et meilleure. Tant, qu'aimer ce rêve éclos en mille neuf cent quatre-vingt-treize réellement, profondément, célébra.

Il y a une personne qui respire aux mêmes endroits de l'air que moi, au plus carbone. Toute cendre principielle atomisée, lui l'a peut-être exhumée seul, il souffle sur le bleu du feu. Parfois laisse les arabesques à l'état de volutes de crayon



au-dessus des demis, de comptoirs en arrière-salles. Afif vit « le trou blanc » de la physiognomie des traits de la ville. Sa voix terrassée par les substances et plusieurs retours de coma, parfois son grain ne revenait pas avec le premier degré de la perception. Ce n'est plus elle qui me précède, d'éclaboussures de vin chaud sur une mappezones lessivée. C'est la résonance de ses toux, le boitement asthmatique de sa respiration sans fond comme un angle qui démultiplie l'aine de chacun des instants sur le même sacré *fil*, papillonnaire discontinu. Le quartier Sanitas aurait son grand frère aède, dans tout ce qui demeure d'inhabitable ici, en l'écheveau consolationnaire de lignes de fuite. Afif à l'atelier d'écriture quand j'y suis venu pour la première fois c'était reconnaître l'une des seules légendes (et voix off-sous-titrage) de la ville une première fois voir la forêt derrière un derme et deux petites billes noires qui attirent les enfants Corps de ces rues, ces préfabriqués, ces voiries rénovées, cette plateforme sur les corps des anciens des sanitats juste avant le vernis Quand devant, le ciel d'immeubles repoussé se trouble, que levant les yeux pour échapper à ces taches de corps subliminal désormais l'horizon bleu semble s'en froisser aussi l'innocence est possible dans l'aphorisme dissolvatoire de son ténia. Si vous passez par Tours, demandez dans le premier bar Afif Boucetta, il vous lira un texte de hier, tous deux verrez des pays parmi la voix et la fumée qui arrivent à ses yeux, sa main. Et si on vous répond qu'Afif s'est fait torturer à mort rue Théophane Vénien, que quelqu'un l'a fait tomber dans un piège, c'est une ordure, c'est faux, personne ne peut envisager ça, cassez-lui la gueule. On le sait qu'à la fin même moi ne serai plus là pour voir l'extermination de la dernière personne encore vivante dont j'avais besoin pour vivre.

Pas lui.

La chair de l'adulte est faite des peaux successives de la petite enfance à l'adolescence; le sol de Tours peut aussi évoquer, pour ses strates de civilisations fossilisées comme des étages telluriques, l'épiderme d'un corps adulte couché, ne transpirant plus que par quelques frémissements de pores intermittents le soupir et l'aspiration de l'enfant au fond, à l'oeil des atmosphères minérales. Nous marchons sur le ciel de nos aïeux et sous les pas de nos descendants. Perception appuyée par la symétrie trop sur refaite de la ville, simplement quand on regarde une carte géographique. L'avenue de Grammont, qui devient la rue Nationale après la place centrale, coupe maintenant la ville à peu près parfaitement en deux, avant de devenir la route vers Paris. J'imaginai une guerre équitable entre Tours-ouest et Tours-est, dont cette avenue serait le no man's land...L'autre ligne que constitue, perpendiculairement, la Loire, ligne de rein à rein, fait aussi apparaître une symétrie nord-sud, les deux trapèzes, parfaits.

À la croissance du noyau vers le ciel, au stade du sol

un vernis a vitrifié peu à peu les essaims de magmas phréatiques particulières qui n'étaient jusque là que touches et trait lytiques, atemporels comme la ceinture de rebuts de la Terre. Et récemment, actuellement, depuis la fin du massacre de l'innocence (mais définitif) en quarante-cinq cet enduit accélère. La pensée noie mieux l'être profond, lui donnant des couleurs aussi. Les opérations de pose de nouvelles façades, un palimpseste incestueux et démolition au pixel sur l'espace calligraphique.

Debout à la place Anatole France les peaux d'œil et de trou noir sentent les stigmates sur-vivants d'une certaine majesté. Y flotte toujours l'oriflamme des trois tours -lys, gui, horloge- qui « soutiennent la royauté ». Et la ville ruisselle anxieusement (comme s'il fallait que ça ne respire pas) d'amulettes, d'ex-voto, du signe continu de la Vierge qui ne demanderait qu'un visage, un incendie de lave, à partir des lueurs. Nous avons tous oublié que nous sommes à donner un miroir -un visage- au ciel, une confusion. Au bout de la perte de vue, un immeuble en demi-sphère couronne la butte de Sainte-Radegonde, quartier friqué, surplombant le terrain de réfugiés hivernal.

Les très chères particularités circulatoires que le poète voit (l'être-ange en présence fureteuse ostinata), sont (encore). Elles furent symbolisées à ce carrefour quand les agents en cheval croisèrent la calèche à touristes vieux qui continuait malgré la manif sur toute la rue Nationale, à côté de l'arrêt de bus Anatole France, les bateaux désaffectés en rade sur la Loire en troisième plan de la scène, au-dessous du passage d'un hélicoptère et, toujours, de l'onde de bruit à effet Doppler des atterrissages à Parçay-Meslay près du début des plaines là où j'avais voulu m'enfuir les yeux grand fermés. (Il y avait là l'impossibilité conditionnelle, comme dans le film de Chabrol Alice de l'autre côté du miroir. Impossible à moins de sublimer le coma). Se retourner à concevoir le Retour dans l'Anabase stérilisée même, chercher les belligérants de la maculation du point 0 parmi les

citoyens, cour faisant à des rotations ressourçantes folles. Peut-être c'est ici que Paul Celan écrit ce texte sur le cercle à clore, le Méridien-Cercle où s'engage l'homme né à sa voix poétique, la leur de son royaume toujours la vie en tectonique m u r m u r u m e u r. Tours voudrait se soulever. Les enfants de Tours parfois confondent les fascismes. Voudraient trouver le sens du combat qu'ils singent parfois, en attendant. Tours vit la papomobile de Jean-Paul II, se révolta contre le fn et parmi les frères des manifestants il y a des crs, qui prirent mon frère dans une ruelle et frôlèrent de lui occasionner un traumatisme crânien, avant d'effacer les traces écrites de sa déposition. Le vide des manifestations fin quatre-vingt-quinze ç'avait été la fin de tout. Mes jumeaux cherchent un rappel d'eux en eux et je les y attends. Au Petit Paris vers neuf heures du matin s'arrachèrent en moins de deux heures les places pour le concert de Noir Désir au Bateau Ivre, à l'époque où Tours avait une salle de concerts rocks, de l'émeute palpable... C'était, pendant longtemps après, n'avoir pu partager celle-là qu'avec les sentinelles, les hors-la-vue. Les à-la-rue. Ceux-là, eux, ils auraient eu le temps d'expliquer deux ou trois choses. Sur la dysaspiration. De nous apprendre deux, trois tours pour la mettre en perspectives. La recette du guignolet, le rébus des vitrines enchainées, ou par quels réseaux interlopes relier Tours à Sainte-Marie de la Mer. Un réseau proche du filtre basique liant et sas comme un tungar auquel la respiration conventionnée se verrait retournée, dans une toux papillonnant au fin mistral de l'éther la poussière de leurs peaux pressées soudain sœurs de celles qui tombent des tours des Fontaines. Des fois le Béton autonome (nom de la radio locale rock) rogne un peu d'ondes lacrym jusqu'à tagger l'ossuaire de l'air translucide bleu. Réverbérations dans la gaze de soupirs –marcher. Humer jusqu'à l'état d'éponge, la transparence tentaculaire de l'encre sympathique.

Lézard hier.

Feu un ténia dans les murs entre la vie intérieure universelle, filsure que j'aurais toujours portée et fus, un naturalisé rebut qui se serait calqué au séreau même de l'œuf occulte. À la mémoire cruciale et motrice, microcosme et gynécée. Faux prophète je ne voulais pas révéler mais réveiller. Je veillais au corps tué de l'insurrection de l'antitour. Et la tentation de Tours c'est de ne s'incorporer qu'au ronronnement inhérent au déjeté impie d'une lézarde elle altière –ça se pervertit de l'espace au ciel comme de l'espace à la peau, gangrenant au passage chaque sphère périterre ou chaque cerne du corps-, qu'à l'afadi du cercle de Sisyphe. L'œuf-vrai détient lui des cernes en moyeux spiraux et reliés par des écoutes. Je désirais l'entente absolue. Je ne pouvais partir sans les autres. À cette époque j'ai voulu prendre de la vitesse –ou perdre toute vitesse– dans l'enceinte de ces tours. Le corps. s'est mis à courir. À courir de manière démentielle, autour du lac de Tours (treize tours le quatre octobre quatre-vingt-seize).

Écho d'un ancien sentiment quand, séchant le temps universitaire à ne plus savoir où fuir notre propre course et perdre tout le monde inculqué qui continuait (cautérisait), j'avais entrepris de prendre une par une chaque ligne de bus d'un terminus à l'autre. J'ai vu, passager, des temps qu'il me semblait avoir connu dans un immémorial jadis, des immeubles misérables, des amériques en construction foulées par des corps enfants réglés dans l'orbite de ballons de foot vrillant sur des terrains hérétiques. Des talus de falun où se dirige spontanément la pulpe du rayonnement anticipé de la nuit, de mes yeux à travers une vitre et une humeur comme une lézardière. Le pays des dernières choses de Paul Auster, (quatre-vingt-seize, qu'on dit aussi, partout autour, «new age»), c'est la connexion à l'eau fantomale de filins, la soie du voile d'une princesse dans la ville, à reconstituer par filage et réembobinage de ios au rythme du sol que je fais défiler par le for sous mon pas ou sous mon doigt, mon crayon, insistant le carbone [le composant principal de la lumière]

Depuis je repasserais par tous. Inscrit dans l'inconscient sensible de la ville peut-être. Dès que l'on me présente à quelqu'un ici maintenant, il dit m'avoir déjà vu au moins une fois. Se faire le cavalier de l'échiquier de ma ville, l'héler. Et les cages de souffleurs à la paroi alvéolaire de la cloche de verre comme d'enceintes et de chaîne m'inspireraient toujours le cyclone absent, toujours un peu plus loin qu'ici accaparant. Un jour au CIO je me souviens avoir cherché une vie dans la coopération nomade dans toute la francophonie. Il me faudrait fortifier mon être longtemps pour comprendre que c'est le fait poétique seul, anneaux désenchainés puis formant une ronde, qui guérira le monde des hommes télépolitisés. Le derme qu'on écorche finit par recouvrer l'écorchure champie. Je mourais rue Jourdan dans une chambre sale, avec un abcès de conscience, taré et humilié de vécu charnier, à crever.

Maintenant. Tours inaugura la renaissance de l'art français. Le Roi de France et la soie de France c'est Tours. Seule la mort d'Henri IV l'a empêché de créer des manufactures de tapisseries de Flandres ici. Ma deuxième ville j'y réapprendrai à marcher, à parler, comme de changer de langue maternelle tout en maintenant la parole en sème; rejoindre la dynastie futurienne de

l'enfance par le terme de l'exorde, par la larme noire qui est pupille sur le bout du rouge. De l'air du Chat Noir fredonné à la même enseigne rue Colbert jusqu'aux grandes orgues de l'église Saint-Martin -rencontré pour la première fois en Irlande (au moment d'une expérience émotive importante pour le retour à Tours, l'errance collatérale (Te revoir))- chercher les landes de l'ire au ventre calmé du monstre d'éther hypnotique, y ferrer des fois un seul instant de la toute-puissance hypnagogique où dorment des figures et les brumes oniriques sous forme de passage d'oiseaux. Place Thiers, le Café de la Liberté -qui a fini par donner son nom à la place en 2005 (!!!)- vit telle Scène, ininterrompue, au rythme d'un tournoi de faciès et de types irremplaçables, dans les embruns nicotiné parcourus de chevaux dans les télés auxquelles leurs yeux de barges sont rivés. Là j'ai commencé à écrire, à la fin du siècle et au début de ma troisième Histoire, intégrant la faune impossible qui comme moi allait là comme on va au travail, délivrer leurs bagouts d'outre-communication... Je vivais les clignements et clins d'œil, la captation de flashes. J'étais passager, taper de SOI et chasseur. Ainsi que pour le nemrod des rebuts de la fable, il y a trois ans, j'étais atteint de trombonoscopie : je ne ramassais pas les pièces par terre mais les attache-trombones, -incroyablement numéraires au sol. À y réfléchir, comment se fait (faisait-)il qu'il y ait autant d'attache-trombones sur le sol d'une ville. Ils existent bien, je les ai toujours. Il y a là une transpiration du sol et il doit y en avoir autant, mais ils ont libéré ma vue.

Loire sur Tours extrait

François Richard





Paris verdoyait. Antoine revenait sur les lieux. Sur la route, un autre vagabond lui avait demandé de quel côté il s'était battu. Antoine n'avait pas répondu. Ils avaient fait un bout de chemin ensemble et ils s'étaient séparés parce que l'autre ne voulait pas entrer dans Paris. C'était deux vieillards écrasés de souvenirs. Pendant ces quelques jours de vie commune, Antoine avait soupçonné l'autre de vouloir le voler. N'avait-il pas tué lui-même, le plus souvent par envie ? Il possédait de bons souliers et un manteau qui avait conservé ses boutons. Il le portait roulé sur son épaule, le tenant par un des bouts de la ficelle. L'autre reluquait ces possessions, mais peut-être seulement en nostalgique d'un bonheur passé. Antoine nettoyait ses souliers avec une poignée d'herbe arrachée au talus. Les gendarmes ne les avaient inquiétés qu'une seule fois, aux alentours d'un village coquet dont la cloche sonnait. C'était un dimanche de communion ou un samedi de noces, un vendredi saint, un mercredi des cendres. Antoine avait évoqué le lointain horizon d'où il venait. Un des gendarmes en rêvait justement. Cette confession le rendait moins dangereux. Antoine parla de la chance qu'il faut avoir, en même temps il caressait la joue du cheval. On ne leur demanda pas de quel côté ils s'étaient battus, ni même s'ils s'étaient battus. Ils avaient regardé les deux gendarmes s'éloigner au pas, continuant la conversation sans les vagabonds, l'un d'eux parlait plus que l'autre, il avait un oncle en Amérique ou en Afrique, il ne se rappelait plus, l'Asie peut-être, les îles, les pôles, peu importait puisqu'il en savait assez pour désirer encore. L'autre vagabond n'avait jamais prononcé le mot désir. Il commençait à faire nuit. On avait eu chaud toute la journée. Les poches étaient pleines de fruits volés. Chacun mangea de son côté.

— Ainsi tu vas à Paris, dit l'autre vagabond.

Antoine voulait revenir sur les lieux, mais les bombardements avaient-ils épargné cette rue propice aux rencontres ? Il se souvenait de la broussaille des murs, une vache paissait dans un pré, une fille s'enfuyait en riant, le bonheur le tirait comme une maladie. Antoine avait cet air triste des vieux qui songent encore à tout recommencer. Drôle de manière de ressusciter les victimes qu'il avait terrorisées avant de les achever. La rupture de ces cous raisonnait encore. La viande traversée. Le jet de sang. La chute, les hasards de la chute. Ces tableaux le condamnaient à mourir sur le bord de la route. Il passait son chemin quand une odeur annonça une dépouille. Un chien peut-être. Il n'avait volé des cadavres que sur un champ de bataille. Beau butin qu'il avait dépensé en plaisirs. On ne possède pas le plaisir. On ne l'acquiert par aucun des moyens préconisés par le Code civil. Il faut codifier le plaisir. Mais la leçon n'avait pas porté ses fruits, sans doute parce qu'il n'acceptait pas qu'un semblable se prêtât à ce jeu. Il était maintenant trop vieux. Il préférait la nostalgie. Il avait pensé à elle pendant tout le printemps. La mer rugissait sous lui. Il habitait dans la roche avec les oiseaux. Il avait oublié l'hiver. Les goélettes cinglaient vers l'Afrique toute proche. Il voyait les marins dans la lunette. La lunette était un des objets que l'autre vagabond pouvait lui envier. Les gendarmes auraient confisqué cet outil inexplicable autrement que par un épisode de l'aventure du passé. Il avait regardé les sommets du Massif central exactement comme il avait cherché sa voie entre la surface et l'horizon. Il y avait d'autres tentations. Il connaissait cette géométrie. Il comprenait encore clairement qu'on pût réduire le monde au

cercle et au triangle mais il n'avait plus la force de calculer ces distances. C'était l'été et il arrivait à Paris. Il n'y demeurerait pas longtemps. Il n'avait pas rencontré d'allemands. Il s'attendait à les trouver beaux, définitivement beaux, mais c'était là une pensée secrète, il n'en confia pas la saveur crispée au compagnon de voyage qui allait ailleurs, peut-être plus loin, plus précisément, plus savamment. Cet autre était un égoïste qui pouvait raconter dans le détail le moindre de ces enrichissements que sa pauvreté particulière lui promettait dans un temps beaucoup moins chargé de circonstances. Beau bavard à la bouche édentée, fumeur d'herbes rares si l'occasion se présentait, il n'avait tué qu'une seule fois, par accident, la justice avait reconnu son innocence pénale et l'avait condamné à se séparer devant notaire du peu de bien qu'il possédait, dont la moitié avait été acquise par ses propres efforts, des efforts d'ouvrier qui multiplie les heures quand le bourgeois se contente d'en fixer le prix. Les demeures le fascinaient, non pas les palais et les cours, il aimait les toilettes, les parfums, cette débauche de fleurs et de beaux visages, on le rencontrait dans les rues interdites où il prétendait être porteur d'un message, les cerbères exigeant qu'il frappât à la porte en leur présence, le bourgeois écarquillait ses yeux de poisson et lui demandait son nom, il n'y avait pas de colère dans ce regard, peut-être de la curiosité, comment expliquer cette attente sur le seuil, un des chiens avait planté ses griffes dans ce cou fragile. Mais cela n'était peut-être arrivé qu'une fois, une fois eût suffi à l'humilier pour toujours. Il revoyait un visage d'enfant, fille ou garçon ? Un domestique s'amusait de la scène, montrant des dents de carnassier. De quoi les bourgeois nourrissaient-ils leurs enfants ? Le chemin de l'usine était un sentier où mouraient des mendiants. Dans le fossé courait cette substance d'eau. Le talus était fleuri. La pente était couverte de fougères. En haut, le mur gris des cours, horizontale soignée sur quoi reposaient des toitures somptueuses et un ciel prometteur. La chanson disait : je veux rêver... Il courait après des filles bruyantes. Une espèce de bonheur l'envahissait. Sous les pieds, le sol vibrait doucement. La seule fumée provenait d'une machine à vapeur. Une courroie battait follement dans l'air. Un nègre alimentait la chaudière, vieux nègre solitaire dont les masturbations attiraient un public de connaisseurs. Des têtes hirsutes chamarraient la clôture de la mesure qu'il habitait en fantôme des antipodes. Sa longue queue était celle d'un Priape eunuque. Il sacrifiait des tourterelles sur une pierre grise qui ressemblait à son masque et s'y ajustait parfaitement. Sa nudité se blessait sciemment sur les couteaux de l'idole polychrome. Un feu créait des trous d'ombre dans cet infini. Quelles passions l'agitaient ? Une brassée d'herbe fraîchement coupée étouffait ce brasier et produisait cette colonne de fumée qui rappelait un personnage. Il se passait quelque chose entre l'homme et l'animal, et quelque chose encore entre l'animal et la nuit. Sinon il conduisait sa chaudière en ouvrier zélé. On s'attendait à une négligence. Un enfant poussait la brouette, quelquefois le même, le plus souvent un autre, avec quelle facilité devaient-ils se ressembler ? À l'intérieur des ciseaux formaient l'aubier durci par le temps. Des femmes peinturluraient, conscientes de leur importance. Des enfants glissaient dans la machinerie. Le matin ils avaient soigné les chevaux. Ce soir, ils iraient chercher l'eau du puits. La nuit, leur cœur battraient la chamade et les réveillerait. L'autre avait vécu ce bonheur. Il s'en vantait. Le malheur c'est plutôt de la malchance. Un accident comme disent les juges. Ce qui innocente, laissant l'autre sur sa faim. Il conservait une copie du jugement. Magie des mots écrits par l'autre. Il s'émerveillait de ne pas pouvoir lire autre chose que son nom et celui de l'endroit où il était venu au monde. Antoine avait pris connaissance de cette infamie. La colère l'étreignait. Il savait que c'était sous l'effet de l'espoir. Il se sentait humilié par cette cohérence. Quelle différence y a-t-il entre l'infini du périmètre et celui de la droite qui rejoint les étoiles ? Juste-

ment il dormait dessous, attentif au soubresaut de l'autre qui ne dormait jamais sous un arbre. La nuit l'hallucinait. Il commençait des histoires. Elles s'achevaient avec le personnage, sans queue ni tête, ironisait-il. Le monde voulait changer autour de lui. Il n'avait pas choisi son camp. L'autre avait des préférences mais il reconnaissait des nécessités. Il eût sans doute été important de ne plus se sentir traqué. Le lendemain, ce n'est plus retrouver l'autre, c'est se chercher encore, se voir au hasard des miroirs. Il regardait les étoiles à travers le feuillage. L'année avait commencé par un dimanche. Ensuite il avait perdu le compte des jours. Il dormait dans son manteau. La rosée le réveillait. L'autre finissait un rêve agité de coups de pied dans l'air, une toux torrentielle le libérait de l'étouffement, et il se mettait à sourire, laps de bonheur filant entre les doigts, bonheur liquide des pauvres, lits de fortune, berges stridentes. Ils s'étaient rencontrés sur un banc, comme tous les personnages dont le roman commence. Ils avaient d'abord parlé des femmes, l'un se référant à la virginité, l'autre au plaisir. Une rivière coulait devant eux. C'était tôt le matin et ils avaient dormi sous des ponts différents. La pluie les avait réveillés. Une péniche dérivait. Ils avaient pensé à cette marchandise, ces tonnes, ces mètres cubes. L'un vit la locomotive passer sur le pont, crachant une fumée noire dans l'averse oblique. L'autre voyait des fardiens blancs et identiques. La même péniche lançait des signaux vers l'écluse. Antoine s'étira. Il n'y avait personne d'autre sous le pont. Un égout glougloutait. Il y avait de petits animaux dans l'herbe. À quoi s'affairaient-ils ? L'eau ruisselait sur le quai. Antoine pataugea un moment. De quel rêve se réveillait-il ? Il souffrait. La péniche passa, étrangement inhabitée et solitaire. Il ne voyait pas les chevaux sur l'autre berge. L'eau clapotait doucement. Un peu d'herbe poussait dans la pierre. Il ajusta son chapeau et sortit sous la pluie. Le sentier était glissant. Il s'accrocha à des feuillages. Ses forces le quittaient. Il mangeait tous les jours mais il marchait aussi beaucoup pour s'éloigner des lieux où il volait. La lunette le distrait. Il ne possédait plus de livres et n'avait plus de quoi écrire. La pluie le harcelait maintenant. Il arriva sur la butte. La rue était déserte. Les réverbères étaient encore allumés. Il entra sous un porche. La porte était condamnée par des planches. Il connaissait des endroits accueillants mais il ne revenait jamais sur ses pas. L'autre lui demanderait s'il n'avait pas plutôt l'impression de tourner en rond. Et pour la première fois, ils parleraient de l'infini, l'un optant pour le temps, l'autre pour la ligne droite. La pluie cesserait à un moment précis de son angoisse. Une voiture passa en trombe. Le cocher grimaçait. Antoine eut le temps d'apercevoir un beau visage, femme ou enfant, et il se remit à rêver. Un rayon de soleil l'étonna. L'autre était déjà assis sur le banc. Il le rejoignit. Ils échangèrent un salut maussade. Antoine étendit son manteau sur l'herbe. L'autre grignotait un quignon. Ce n'était pas un voleur. Il mendiait. Il reconnut un voleur dans la personne d'Antoine. Il souhaita être ailleurs, puis il eut l'impression de se tromper et se reprocha tout haut de toujours juger trop vite, trop tôt, trop court. Ce monologue dura presque une minute. Antoine s'était penché pour écouter. L'autre aperçut l'étui de cuir pendu au cou d'Antoine. Qu'est-ce que c'est ? Il voulait dire : comment expliquer la présence de cet objet ? Antoine se redressa. Il retrouva d'un coup le sel des embruns sur le roof d'une goélette. L'océan imposait une tranquillité de temple. Des mouettes jacassaient dans les vergues. Il observait une île. Il y avait des barques retournées sur le sable, comme des coquillages. Un treuil cliquetait. Sous une bâche, on buvait. Des femmes guignaient. On ne voyait pas d'enfants. Sur la plage, un feu achevait de fumer. Les maisons descendaient sur la roche qui affleurait de chaque côté de la baie. La terre s'élevait d'un coup, presque verticale, couverte d'arbres, une seule toiture émergeait de cette masse qui touchait le ciel, et sa cheminée fumait toute l'année, Antoine était témoin de cette vigilance, pendant un an il avait

travaillé à débarrasser les coques d'un monde de coquillages et d'algues où le sel formait quelquefois d'étranges cristaux qu'il collectionnait. De ce séjour lointain, il avait conservé les saveurs émoussées de la monotonie. Une femme habitait au fond de ce puits de mémoire. Il en avait oublié le visage. Elle agissait encore sur lui, inutile confiance, l'autre ne comprenait pas l'angoisse ou bien il ne croyait pas à l'existence des fantômes. Il regarda cet autre. Plus petit que lui, et plus solide sur ses jambes, il avait aussi des mains puissantes, étrangement propres, toujours occupées, par exemple en ce moment il mangeait, ne partageant pas, il était prêt à s'enfuir en compagnie de son quignon. Antoine ne l'aurait pas poursuivi. Antoine ne courait pas. Il préférait une marche obstinée. Il y avait une tache sur son front, au-dessus de l'œil droit, il en caressait la surface veloutée avec la pulpe du pouce. Tout en parlant. Il adorait parler. Il parlait même seul. Cette nuit il avait parlé avec les petits animaux qui bougeaient sous l'herbe. C'était peut-être le vent. La mémoire se recroquevillait comme un cloporte. Un kyste avait poussé sur l'os malaire. Autre caresse, mais cette fois à travers l'existence de la peau. Il commençait à méditer avec le soleil couchant. Il venait à peine de se lever. Les deux hommes se comparaient silencieusement. Antoine dissimulait des mains sales. Il restait un morceau de croûte noire entre le pouce et l'index de l'autre. Les lèvres devenaient facilement humides. Elles scintillaient à travers les poils de la moustache, à peine entrouvertes, l'hiver il surveillait le jet de l'air, son enfance n'avait pas connu la gelée matinale. Esprit toujours en marche, il avançait dans une réalité peuplée de réminiscences, comme un livre d'heures. La croûte avait disparu. L'autre ne mâchait plus. Il voulait écouter. Les mouettes, il en avait vu à l'œuvre sur le cadavre d'un dauphin puis il les avait écoutées, sa misère avait commencé un été, sur cette plage où il s'était réveillé, la langue grosse et douloureuse, son nez saignait encore. Il avait peut-être volé. En tout cas il ne vola jamais plus. Il s'agenouillait devant les églises, en plein soleil ou sous la pluie, ou bien c'était la neige qui l'envahissait en même temps que le désir de n'être plus rien ou d'être tout, la mort l'épouvantait, le poids de la terre, l'air en feu, la nourriture des animaux, à quoi n'avait-il pas pensé pour se rendre fou ! Mais il raisonnait encore. Il y avait un verre propre entre lui et la réalité, un verre salissable de son côté, miroir de l'autre, au-dessus de lui le ciel formait une voûte et la terre s'ouvrait entre ses jambes. Il pleurait comme un enfant et s'épuisait comme un animal domestique, par habitude. Antoine avait l'air d'un voleur. L'autre sentait combien il était différent de ce diable. Il se signait pendant les absences d'Antoine, qui ne duraient pas plus que l'exécution appliquée de ce graphe si profondément compris. Antoine ne niait pas ces malaises. Une nausée acide coupait court à ses récriminations. Il maudissait facilement, attirant plus d'une fois l'attention du bourgeois et de son ouvrier. Mais ce n'était que le cri d'un voleur. L'autre, en mendiant qui se respecte, ne criait pas. Sa tête avait été une fois remplie par le cri des révolutionnaires, la prudence avait fait de lui un mort et il avait trompé tout le monde. Les chevaux des dragons avaient conchié sa face de faux cadavre. On l'avait finalement retrouvé dans une futaille. Il dormait à poings fermés. On lui avait demandé son identité. La France faisait sa toilette. Quelle peur il avait eue ! Il regardait ces visages propres. Il ne pensait pas à la mort. Il se mit à prier pendant qu'on parlait de lui. Puis les chevaux s'étaient lentement éloignés dans cette nuit interrompue. Il était seul sous un réverbère. Il retourna dans le muid et s'endormit. Le lendemain il fut réveillé par des gosses qui faisaient provision de bois. Il sortit de sa chambre et les regarda travailler. Des Prussiens surveillaient l'endroit et papotaient avec des officiers français. Sur la muraille, deux canons rutilaient. Des coups de feu semblaient sortir d'un rêve. Les enfants commencèrent à démonter le tonneau. Quel acharnement ! Ces clous ! Les anneaux de fer ! La cave n'était pas

loin. Elle avait sauté en l'air. Il en restait le linteau prometteur. Une porte gisait au milieu de la rue. Pas un cadavre. Des dormeurs dont certains se réveillaient en se frottant les yeux et bayant aux corneilles. Sur qui tirait-on ? Rien de plus précis qu'un Français qui vise un Gaulois. Des cœurs jaunissaient dans la rigole, injustement arrachés à leur poitrine. Plus de cris. La pensée prenait toute la place. Et l'autre se mit à penser. Il trouva une chemise et demanda s'il pouvait se l'approprier. On ne lui répondit pas. Il était seulement interdit de déshabiller les morts. Les pillards ne faisaient pas long feu. Une chemise qui n'était pas ensanglantée. Une chemise presque propre. Personne n'en voulait. Il la plia sur le bord du trottoir et la fourra dans sa culotte. Il reprit son chemin. Les prés fleurissaient. Il y avait des animaux le long des clôtures et des soldats sous les arbres, aucun sur la route. Il marchait dans le fossé. On le prenait pour un mort. Il n'entrait pas dans les églises et priait dans les cimetières. Il regardait les autres tendre leur auge dans le judas des couvents. La soupe brûlait les lèvres. Le pain provoquait des acidités. Il buvait l'eau des fontaines publiques et se lavait tout nu dans les ruisseaux. Il possédait le morceau de savon. Encore une semaine et il pourrait boutonner la chemise. La campagne était sereine. Il trouvait des fraises dans l'ombre et les offrait aux enfants à la sortie de l'école. On le menotta un jour, jusqu'à la sortie du village. Il trotta derrière le coucou du maire. Un garde champêtre le libéra sous un chêne séculaire. La route continuait, interminable. On lui conseilla de voler et il étudia même longuement la question. Il lorgna des cerises, surveilla une ruche, et rêvassa contre le flanc d'une vache. Un jour il mangea les écrevisses d'un conseiller municipal. Il en avait attrapé trois et il en restait une. Le conseiller avait retroussé les jambes de ses pantalons et il était entré dans l'eau pour mesurer le dommage. Un enfant riait. On passa plus d'une heure près de la rivière. Le conseiller l'injurait. Le feu s'éteignait. Le fumet s'évaporait.

— Tu en as mangé deux ? Où les as-tu trouvées ?

Il montra le trou d'ombre. Le conseiller plongea son bras dans l'eau noire. Une nasse émergea. Elle était vide.

— Au moins dix ! s'écria le conseiller. Pas moins de dix !

Le gendarme écrivit dix. Ensuite il fit la multiplication. On attendit le résultat. Le vagabond digérait doucement. Huit écrevisses, ça faisait une sacrée différence. Un gosse expliquait au gendarme pour multiplier par dix il suffit d'ajouter un zéro. Le vagabond éprouvait toujours une tendre admiration pour les enfants qui donnent des leçons aux adultes, mais il n'avait pas besoin de cette science de la craie et du tableau pour savoir qu'on le roulait de sept écrevisses, en admettant que celle qui restait était immangeable à cause d'une cuisson exagérée sur le feu qui, d'un coup, venait de mourir.

— Je ne veux pas la manger, dit le conseiller.

Le gendarme, écœuré, lui donna raison. L'enfant parla d'un chat et il attrapa l'écrevisse par la queue. Il s'enfuit en riant. C'était bien huit, pensa le vagabond.

— Je suis volé, fit-il.

Personne ne l'entendit. On le mena dans un jardin et il arracha les mauvaises herbes. Le premier jour, on ne lui donna pas à manger puisqu'il avait neuf écrevisses dans le ventre, le gredin ! On ironisait autour de la table pendant qu'il réglait le feu de la cheminée. On ne lui avait même pas demandé son nom. Aurait-il menti au sujet d'une identité qui avait été celle d'un honnête ouvrier jeté sur les routes à la suite d'un manque de pot ? Il dormit sur le seuil avec le chien. À côté d'eux, les cendres refroidissaient. Il vit le chat en question. C'était la première fois qu'il le voyait. Le chat était couché dans une gouttière et il le regardait comme si une onzième écrevisse devait faire son apparition à la faveur du sommeil.



D'ailleurs le vagabond en parla dans un rêve, peut-être tout haut. Il se rendait au bal des écrevisses qui se comptaient entre elles en se touchant avec le bout de leurs antennes. Une écrevisse s'approcha de lui :

— Je suis la onzième, dit-elle, vous me cherchiez ?

Une autre, qui ne se présentait pas, demanda si l'on était au fond de l'eau ou si c'était une pièce de théâtre. L'homme suffoqua. Le chien se réveilla. Les mains de l'homme sortirent des cendres, éparpillant un nuage qui fit tousser le chien. Le seuil avait refroidi aussi. C'était une grande pierre grise et lisse. L'homme avait posé une joue contre cette patine. Il était presque imberbe et il lui arrivait de brûler ces poils à la flamme d'un cerge, dans les églises. Les cheveux bouclaient sur ses oreilles. Il se souvint d'un coup, avec une petite douleur dans le cou, qu'il était jeune à cette époque, l'époque des écrevisses et des jardins où poussait la mauvaise herbe. Il avait fini par payer sa dette. Le conseiller avait retrouvé son calme. Il entra un jour dans le jardin. La branche d'un pommier le décoiffa.

— Tu peux rester, dit-il, on moissonne demain.

Les moissons ! Le vagabond n'avait jamais prononcé ce mot. On parla aussi du regain. Les mots affluèrent. Il se sentit submergé. Une treizième écrevisse lui donna rendez-vous dans un autre rêve. Il pensait toute la journée à cette absurdité. Le soir, on lui donnait du vin et il s'endormait sur le banc. Les miettes de pain lui chatouillaient le nez. Tout le monde s'en allait en laissant la porte ouverte, à cause de la cheminée qui fumait. Il se réveillait en pensant à l'hiver. Il avait parlé de l'hiver au conseiller. Ce visage de brute s'était refermé. On parla d'autre chose. Le vagabond ne posa plus de questions au sujet de l'hiver. Il sortit dans la nuit et ne revint plus. Le chien l'avait suivi jusqu'au ruisseau, puis l'homme se retrouva seul. Au bout d'une heure, il s'aperçut qu'il pleurait. Le chien avait glapi de l'autre côté du ruisseau, comme pour l'avertir que c'était la limite à ne pas dépasser. L'homme avait peut-être hésité. Il y avait de l'eau dans ses souliers, une eau glacée qui annonçait l'hiver dont le cochon serait la seule victime. La lune le cherchait à travers les feuillages. Il clignait des yeux parce qu'il craignait cette lumière. La forêt s'épaississait. L'obscurité était maintenant parfaite. Il voyageait de nouveau. Et maintenant, assis sur le banc avec un inconnu qui s'appelait Antoine et qui était aussi pauvre que lui, il se souvenait de cet épisode de bonheur lent. Il montra à ce compagnon d'infortune comment le conseiller avait tâté son bras de mendigot. Des doigts puissants s'enfonçaient dans sa chair.

— Tu n'es pas assez fort, lui avait dit ce spécialiste.

Et il lui avait montré ce que c'était la force, en soulevant une chaise par un pied. Le vagabond avait poussé un cri d'admiration.

— Tu as de bonnes mains, lui avait dit le conseiller finalement et le vagabond avait empoigné le pied de la chaise.

L'effort lui donna le vertige. Le conseiller jurait pour l'encourager. Ils étaient seuls tous les deux dans la salle du conseil. La fenêtre s'ouvrait sur une jolie place plantée de tilleuls. Y poussaient des hortensias. La foire se terminait. La dernière charrette s'en allait. Des chats examinaient des plumes. Les oiseaux descendaient dans la paille. Un cantonnier traînait une pelle et un balai. Suivait la brouette poussée par un berbère presque noir. Le vagabond s'ennuyait dans les jardins. Il eût aimé la compagnie d'un berbère au regard fuyant. Mais il remerciait le conseiller tous les jours. Il n'était même jamais revenu sur la question du nombre d'écrevisses. Le conseiller l'avait peut-être tout simplement roulé. C'était un vassal appliqué et toujours en éveil. Il insultait les gens quand ils avaient le dos tourné. Avec les femmes il était maladroit et sirupeux. Il courtoisait des femmes de son espèce, courtes et

grasses, belles dents, exigence du regard qui accompagne des paroles de politesse. Il tirait le vagabond par la manche ou le poussait dans l'escalier. La porte de son étroit bureau était toujours ouverte, laissant passer le cri rauque d'un nom dont la substance se vautrait aussitôt sur le seuil. Il tambourinait l'épaule des gens pour les obliger à se retourner. Ses postillons avaient un goût de futaille. Il écrasait les punaises, secouait la poussière des registres, renversait les encriers, envoyait en l'air des paperasses inutiles. Un général lui avait botté le derrière, on ne savait plus pourquoi, le général avait un nom de rue, c'était un enfant du pays, un enfant de métayer qui avait su lire et compter avant les autres. Les autres, c'était la valetaille, le fumier de la terre qui se voyait en rêve à l'ouvrage d'une usine écumant de richesses à partager inégalement ou inéquitablement, c'était à voir. Ce fut au milieu de ces masques que le vagabond commença le récit de sa vie d'ouvrier. Il montra les cicatrices de ses mains. On n'en avait jamais vu de pareilles. Une histoire par cicatrice, et le temps d'une cicatrice à l'autre, il y avait là l'idée d'un ouvrage, qu'en pensait Antoine ? Antoine n'écrivait plus. Depuis qu'il tournait en rond, revenant régulièrement aux mêmes lieux, sa pensée était obsédée par les seuls mécanismes de cette horlogerie et sa conversation se ressentait des négligences qui étaient les seules conséquences véritables de cette folie circulaire. On l'écoutait rarement. Il n'inspirait pas la contradiction. D'ordinaire, il fréquentait la canaille. Il avait le couteau facile et ne dormait que d'un œil. Une fois seulement il avait eu pitié d'une garce et lui avait rendu son bien, qui consistait en une pièce d'or qu'elle était allée retirer du clou. Il vécut trois ans avec elle, sur les bords de cette même rivière où glissaient des péniches, les haleurs racontaient leur vie tout en marchant et il buvait avec eux aux écluses. Trois ans avait duré ce commerce. Il volait impunément et personne jamais ne le soupçonna. Quand il partit, il eut conscience que c'était elle qu'il quittait. Il avait maintenant ce désir douloureux de raconter cette histoire, là, sur le banc où ils n'étaient que deux misérables en quête du néant. Mais le premier omnibus passa. Il était temps de laisser la place au bourgeois-fourmi et à l'ouvrier-moucheron.

— Si je suis la cigale, tu es le lion, dit l'autre en criant.

— Et inversement, ricana Antoine.

Un mitron passa, parfumant l'allée, au pas de course. Ils descendirent sur le quai. D'un côté, la ville qui se réveillait. Le marteau d'une forge marquait le temps. De l'autre le canal rejoignait le fleuve qu'on remontait. Ils se mirent en route. Le temps était à la pluie. L'air bougeait lentement. Les oiseaux ne quittaient pas leurs branches. Antoine examinait minutieusement le fossé où il lui arrivait de trouver des restes de nourriture. Les enfants des pauvres se levaient plus tôt que lui. Le fossé portait la trace de leur passage, ces glissements silencieux des pieds nus dans la glaise. L'autre le suivait, grignotant ses ongles. Le canal immobile le fascinait.

— Tu retournes chez toi ? demandait Antoine sans s'arrêter de chercher.

— Chez moi, dit seulement l'autre.

Le matin lui apportait sur un plateau l'idée de la mort. Il suivait les canaux depuis des jours et la mort prenait la forme d'une idée fixe tous les matins. Voilà où il en était parce qu'il avait tout perdu. Antoine avait seulement quitté une femme. Sur quel lieu revenait-il ? Des chiens venaient les renifler. Antoine les renvoyait à coups de pied. En haut, sur la promenade, on observait leur manège. Et si Antoine était recherché pour avoir volé un de ces myrmidons ? Des parapluies les désignaient. L'autre n'osait plus lever la tête. Il prit cette allure d'escargot à moitié sorti de sa coquille. Antoine était trop occupé par ses recherches.

Il maudissait l'enfance des pauvres et pissa plusieurs fois sur des fleurs, brandissant une chancrelle, le jet éclaboussait, lui arrachant une plainte.

— C'est la faim qui humilie, dit-il pour reprendre le cours de la conversation où il l'avait laissée à l'apparition des autres.

Mais l'autre se méfiait maintenant. Au-dessus d'eux, les voix s'amplifiaient. L'autre ralentit encore. Toute sa tête était maintenant occupée par les arguments de sa défense. On le laisserait peut-être tranquille. La faim n'humiliait pas Antoine, elle le rendait fou et peut-être dangereux.

— Si je me retourne, pensa l'autre vagabond, je verrai un groupe d'hommes armés de canne s'avançant sur nous.

Un autre groupe descendait sur le quai, glissant lentement dans l'herbe. Antoine referma sa braguette. L'autre était paralysé au bord du canal, montrant les dents de son désespoir. Les hommes s'étaient arrêtés et barraient le passage derrière lui. L'autre groupe avait atteint la berge et se rassemblait sur le chemin. Ils étaient tous armés de cannes. Antoine plongea une main tranquille dans sa chemise. Il en retira un paquet ficelé qu'il éleva. Son autre main montrait sa paume vide.

— Tu devrais te coucher sur le ventre et attendre gentiment qu'on vienne te chercher, dit un des hommes.

— J'attraperais la crève ! dit Antoine en brisant une flaque.

L'autre avait gémi. Il se tenait ainsi sur le bord du canal, les bras croisés, les jambes légèrement fléchies. D'habitude il tombait à genoux et attendait qu'on se saisît de lui. Pleurait-il ? Antoine fouillait dans cette ombre. Il ne s'amusait plus. Des bras vigoureux le ceinturèrent. On lui arracha le paquet. Un canif trancha la ficelle, on déchira le papier, apparut un écrin.

— Qui ce salaud aura-t-il volé ? dit quelqu'un.

On ouvrit. Une mèche de cheveux.

— Ce n'est pas ce qu'on cherchait, dit quelqu'un.

L'autre venait de se jeter à l'eau.

— Merde ! fit Antoine.

Il était paralysé à son tour. Un des hommes plongea. L'écrin se referma. Antoine rentra en possession de son bien. Il se mit à refaire le paquet. Pendant ce temps, l'autre luttait avec son sauveur. Deux autres redresseurs de torts se dénudèrent et plongèrent dans l'eau huileuse du canal. Il y eut une autre minute de cette lutte où le suicidaire, encerclé, peut devenir un assassin. On l'assomma à coups de poings. Sur la berge, il eut l'air d'une feuille morte. On enlevait d'un air dégoûté les algues vertes qui s'étaient collées sur le dos des nageurs.

— Emmenons-le ! dit un sergent.

Le pauvre fut hissé sur des épaules et ce char s'ébranla au pas de gymnastique. Le sergent suivait en scandant. Une voiture fut réquisitionnée. On ne lésine pas sur les moyens quand il s'agit de sauver une vie humaine. Antoine était resté sur le quai. Personne ne lui avait demandé d'expliquer la mèche de cheveux. Il était complètement seul. Le trou dans l'eau s'était parfaitement refermé, seule l'herbe du talus portait encore les traces de ce qui venait peut-être de se passer. Un toueur remontait le fil de cette eau noire, suivi d'un train de péniches. Des enfants déjeunaient sur un pont. Les bols fumaient. Un drap blanc claquait comme un drapeau.

— Non, je n'ai rien volé, avait dit Antoine aux justiciers de la première heure, mais personne n'avait entendu cet aveu désespéré.

C'est que l'autre avait montré ses mains blanches et soignées. Il avait accaparé l'attention.

Et il était sauvé. À moins que le bouillon eût commencé son œuvre de destruction. L'autre avait vomi la croûte noire de son quignon. Deux rats se la disputaient maintenant, en plein milieu du chemin. Les chiens flairaient de loin. Il y avait des chevaux sur le pont de la dernière péniche, des chevaux tranquilles qui dormaient peut-être, comment le savoir ? Une brèche s'était ouverte dans le ciel et le soleil dégoulinait sur cet horizon de toitures. Sous le pont, Antoine donna un coup de pied dans la litière de fougère où l'autre avait dormi cette nuit. Puis la lumière de nouveau. Le mur blanc d'une usine, sa crête rouge, le portail refermé et la guérite où rutilait le regard d'un invalide. Les béquilles étaient accrochées au grillage. Dans la cour désespérément vide, un jeune soldat prussien promenait derrière lui deux chevaux harassés. Plus loin, le canal bifurquait.

— Paris ! cria Antoine à travers la grille.

Le soldat indiqua l'aile droite de la bifurcation.

— C'est loin ? dit Antoine.

Le soldat lâcha une longue pour secouer sa main. Ensuite il se baissa.

— Tu viens avec moi ? dit Antoine en riant.

Le soldat rit aussi. Il montra les deux chevaux d'un coup de menton.

— C'est ça, fit Antoine, rien que toi et moi.

Le soldat s'était arrêté pour essayer de comprendre ce passage du bonheur à la tristesse. Il montra le pont qu'il fallait traverser pour se retrouver du côté de Paris. Antoine retourna sur ses pas. Sur le pont, il s'arrêta pour regarder le soldat et les chevaux. Il vit aussi le train de péniche qui remontait sur Paris. L'autre canal révélait un chemin de halage. Il disparaissait dans une forêt marquée de loin en loin par l'éclosion de châtaigniers. Le touage émergeait à l'entrée du canal, jetant des feux comme un miroir aux alouettes. Des fiacres passèrent en trombe, se suivant de près, et toujours ce carreau où il voyait des profils, le cocher grimaçant, le fracas des roues. Combien de fois ce sinistre convoi avait-il surgi de son néant ? Ces fiacres de vernis et de cuir, véloces et dangereux, le surprenaient en pleine rêverie. Il en concevait une paralysie douloureuse et demeurait prostré au bord du trottoir, les poings fermés, la larme à l'œil, soumis à cet éloignement sonore, incapable de révolte, on eût dit qu'il s'apprêtait à se jeter sous les roues du prochain camion dont la première paire de mules stoppa net pour le laisser passer. Le cocher cessa de jurer quand il devina la nature de ce regard. Il fouetta mollement l'attelage. Antoine mit le pied sur l'autre trottoir. Le convoi des fiacres entra dans la ville par le boulevard. L'air venait de se briser, exactement comme sous l'effet de la foudre. La ville lui procurait toujours cette sensation d'orage. Elle était traversée par des hommes plus rapides que lui, il arrivait toujours trop tard, d'où la nécessité de voler son prochain, de s'en prendre de préférence aux faibles, aux imprudents, aux femmes. Un groupe d'écoliers le bouscula. Il eut cette sensation brûlante d'être dépossédé. Ils exhibaient de blanches cagnettes aux influences de flaque, soyons précieux quand il s'agit de parler d'eux. L'un d'eux nouait une chaussette en tirant la langue, le pied posé sur une torsade de la balustrade. Une fillette tenait son Pétrone en main en se mordant les lèvres. Un grand rouquin chahutait les anglaises. Il braillait, bouche ronde. Quelqu'un lui martelait le dos, une autre fille, plus grande, de temps en temps il saisissait ces deux poignets et les tordait mais elle se libérait et le bourrait de coups de poings qui atteignaient les seins du garçon. Quel plaisir lui arrachait-elle ? La porteuse de Pétrone rougissait un peu plus à chaque obscénité prononcée par celle qui pouvait être sa sœur. Il manquait deux dents à son sourire. Antoine l'avait d'abord inquiétée, puis elle avait compté sur lui. Le rouquin connaissait ces pièges. Sans doute il y tombait régulièrement. Les anglaises se mélangeaient dans ses mains

curieuses. L'autre finit de nouer sa chaussette récalcitrante. La fillette lui rendit son Pétrone. Elle avait perdu la page. Il lui donna une chiquenaude sur la joue et retourna dans le groupe qui s'était arrêté plus loin pour commenter la présence d'Antoine. Le reconnaissaient-ils ? La fillette se pencha mélancoliquement. Les mains du rouquin l'avaient complètement décoiffée. Il commençait toujours par des caresses.

— Aidez-moi, dit-elle doucement.

L'autre fille cessa de s'agiter dans le dos du rouquin.

— Tu te ressens morveux ? dit Antoine.

Le regard de la fillette agissait sur lui maintenant.

— Pas plus que ça ! dit le rouquin qui crânait.

— Je suis jolie ! dit la fillette.

Elle n'osait pas toucher à ses cheveux pour se rendre compte, de peur sans doute d'y forcément rencontrer les mains de ce rouquin hystérique qui tirait la langue à Antoine en roulant ses yeux de tourterelle agacée par la présence de l'autre.

— Vous m'avez parlé, monsieur ? dit le rouquin.

Les autres refermèrent leur Pétrone et rompirent le cercle. Ils s'approchaient. Antoine se noya un instant dans le regard de la fillette puis l'autre fille se saisit de nouveau des poignets du rouquin. Cette fois, il ne se défendit pas. Ses poings s'étaient refermés dans la chevelure embroussaillée de la fillette qui ne voulait pas pleurer. Il supporta la morsure sans doute délicieuse. Il triomphait. Les autres ricanaient.

— Monsieur m'a parlé ! dit le rouquin.

Sa voix trahissait les tangentes du plaisir.

— Monsieur parle aux petits garçons, dit un autre.

— Et les petites filles voudraient lui parler, renchérit le rouquin.

— C'est insensé, dit la fille qui ne mordait plus, les poignets du rouquin se libérèrent de son emprise, jaillissant des cheveux où Antoine découvrit un nœud défait.

La fillette profita de ce répit pour s'enfuir. On la regarda courir. Un chapeau voletait dans son dos. Les passants s'écartaient pour la laisser passer. Même le sergent de ville qui sauta à pieds joints dans la rigole. Le rouquin léchait ses poignets. L'autre fille jeta un regard plein de compassion sur Antoine qui prétendait se défilier comme si rien ne s'était passé. Les premiers mots auraient de l'importance. Ce serait elle qui les prononcerait. Avait-elle le pouvoir de changer le sens de ce qui n'est plus qu'une fragmentation exagérée de la mémoire ?

— Je vous cherchais, dit le sergent.

Les passants s'étaient arrêtés. On questionnait le groupe des écoliers. Quelqu'un ramenait la fillette rebelle qui voulait mordre elle aussi. Antoine regarda la surface de l'eau. Une onde annonçait un toueur. L'eau verte ne reflétait rien.

— Ce n'est pas de sa faute, dit la fille qu'il ne voyait plus.

— Ah ! non ?

Ou bien avait-elle dit : il n'a rien fait, ce qui l'excluait mieux. Ou bien : je ne le connais pas. Il l'avait seulement entendu parler. Antoine reconnut le sergent de tout à l'heure, beau visage encore jeune, le nez plongé dans une moustache qui remontait sur les joues et rejoignait les oreilles, le menton était fendu, une mouche l'agaçait.

— Je m'en vais à Paris, dit Antoine, insistant sur le « za » comme dans les chansons.

Le sergent s'était penché pour écouter ce que lui disait la fille qui avait posé une main sur son épaule. Il caressait la poignée de son bâton.

— Jeannot, hein ? fit-il.

Le rouquin inspira comme pour répliquer mais sa poitrine se dégonfla dans une bouche qui s'arrondissait autour de la langue pointue. Il ne la tirait pas. Il ne tirait la langue qu'aux filles et encore, quand elles lui tournaient le dos. Craignait-il ces griffes ? Les joues tremblaient comme si elles étaient au travail d'un sourire qui pallierait le manque de mots. Jeannot et les filles ! Les filles et le sergent ! Le sergent et Jeannot ! Le cercle se refermait immanquablement sur Antoine qui gémissait des excuses. Le sergent se redressa, un peu étonné d'avoir oublié un instant pourquoi il était là. Jeannot filait à l'anglaise. La fillette, qu'on tenait encore, lui donna un coup de pied dans le mollet. Jeannot sautilla et se plaint.

— Diabliesse ! dit-il en grimaçant.

Il connaissait les goéties de cette voisine. Celui ou celle qui la bâillonnait luttait contre la douleur provoquée par la morsure. S'il la lâchait, elle emporterait au diable ce triste morceau de chair.

— Regardez ce qu'elle a dans la main ! s'écrie Jeannot.

On s'échine à l'ouvrir, cette main, et on découvre une agate qui finit par rouler dans le caniveau.

— Ce n'est pas bien de voler, dit Jeannot, surtout son prochain.

Antoine sourit. La fille, presque une femme, surprend ce sourire. Le visage des vieux la fascine.

— Ne la lâchez pas ! crie Jeannot qui s'est baissé pour ramasser la bille d'agate.

Le sergent est à la recherche d'un deuxième souffle.

— Vous me cherchiez ? demanda Antoine.

Le sergent secoue sa tête frisée.

— Vous devriez la lâcher, dit-il.

L'autre s'est écrié : garce ! et en même temps il a montré la paume de sa main qui ne saignait pas, les dents avaient formé un ovale bleu, en creux. Il respirait à travers ses dents.

— On vous a rien demandé, dit quelqu'un.

C'était vrai. Pourquoi s'en prendre à une fillette qui voulait peut-être récupérer son bien.

— Son bien mon œil ! dit Jeannot.

Le sergent a posé sa grosse main huileuse sur la tête de la fillette.

— Il ment ! dit-elle.

— C'est ta sœur ? demande le sergent.

Jeannot, qui trépigne sur la chaussée, se fait enguirlander par un cocher.

— Vous me cherchiez pourquoi ? demanda Antoine.

La fille avait pâli. Elle lui faisait signe de s'en aller. Quelqu'un réclama le jugement de Salomon au sujet de la bille. Le sergent dit que ce n'était pas le moment de plaisanter. Il était porteur de nouvelles graves. Elles concernaient Antoine. Antoine, c'était ce vagabond qui se laissait cajoler par une adolescente. Elle promettait.

— Oui, c'est moi, dit Antoine.

Le sergent se rengorgea comme un moineau.

— C'est votre ami qui vous réclame à son chevet, dit-il.

Et il ajoute en s'essuyant le front avec un mouchoir : J'ai couru ! Il tient la main de la fillette qui tire la langue à Jeannot.

— J'peux la garder ? dit celui-ci en montrant la bille d'agate, elle est à moi !

Le sergent, pensif : je te connais, toi (c'est la question). La fille, à qui il s'adresse, lui ré-



pond qu'ils habitent la même rue et qu'il pourrait être son père. Rires. Le sergent, rouge et fier, bredouille quelque chose comme (pas facile de se souvenir de tous ces détails) : montre-lui le chemin de l'Hôtel-Dieu. Et tandis qu'Antoine suit la fille qui marche devant lui : ne t'aventure pas ! C'est Jeannot, ce crétin ! Elle a dit « crétin » sans penser à ces hauteurs où l'esprit se raréfie en même temps que l'air.

— Vous avez un ami malade, dit-elle exactement comme si elle en souhaitait un pour son usage.

Antoine dit que ce n'était pas son ami. Il le connaissait depuis ce matin. Il allait à Paris où il avait un héritage. La rue donnait sur les champs où des vaches paissaient. Il aurait aimé retrouver son enfance dans ces lieux mais ce n'était pas ce qu'il allait y chercher. Il possédait une chambre avec cuisine et des carreaux aux fenêtres. Il y avait mal vécu. Sa mère y était morte. Il se souvenait du bruit, du froid, de la nuit, le vent, la pluie, la tristesse. Il avait l'argent pour payer l'arriéré d'impôts. C'était d'ailleurs tout ce qui lui restait. Il arriverait peut-être à temps. Il avait posté une lettre il y avait plus d'une semaine la lettre. Il avait vécu avec des mouettes au bord de la mer. Il avait longtemps vécu de cette manière. Jadis (il pouvait dire jadis comme dans les contes parce que ce temps remontait à loin) on l'avait accusé d'un crime horrible (n'est-ce pas que c'est horrible de tuer un ami non pas celui-là un autre) et puis on avait arrêté un autre innocent et on l'avait condamné, ce qui le sauvait, il avait entendu dire que cet homme le haïssait, il lui avait laissé le peu de choses qu'il possédait avant de partir, sa mère était déjà partie, il prétendait ne pas projeter de la rejoindre mais il alla directement à Paris, le plus directement possible, comme si ce temps perdu à voyager pouvait avoir de l'importance, la moitié de la vie est un voyage les yeux fermés, le reste du temps est une affaire complexe parce qu'on a les moyens d'agir, ce qui n'est pas le cas du rêveur. Ça peut paraître compliqué ce que je dis. La fille secoua la tête pour dire que ça ne l'était pas. Sa vie venait juste de se fragmenter. Maintenant elle recomposait cette histoire. C'était facile au fond.

— Je suis ce que je suis et tu n'es pas ce que je voudrais que tu sois.

Saperlipopette ! pensa Antoine. Une fille intelligente. Elle croisait les bras en marchant, peut-être parce qu'elle portait quelque chose. Il avait vu ce genre de fille à la sortie d'un collège, elles portaient leurs livres de cette manière, beaux visages qui l'avaient un moment dérouté, les voitures les emportaient au bout de la rue où elles disparaissaient dans les embruns de la fontaine. Maintenant il voyageait le jour et la nuit, tout le temps était perdu, combien de temps allait-il perdre dans cet hôpital où il allait parce que c'était un sergent de ville qui était porteur de la nouvelle ? Mais la fille ne le retenait pas. Elle l'écoutait tout en marchant, quelquefois elle s'arrêtait devant une boutique et il s'arrêtait derrière elle, un peu inquiet à cause du regard des autres mais elle témoignerait en sa faveur non ? Ne perdait-il pas encore du temps devant ces boutiques ? Il aurait pu la quitter sans explication. Il voulait la quitter et tout lui expliquer. Mais il ne la quittait pas et lui parlait de lui-même. Elle l'interrompit une fois pour lui demander si c'était important de se rendre au chevet de quelqu'un qui n'était pas un ami. Quand elle lui parlait, elle tournait la tête et il voyait ce profil.

— Ce matin ? dit-elle en écho.

Le peu de temps qu'il faut pour se comprendre. Dans le reflet d'une vitrine il vit qu'elle portait un bouquet de fleurs. Maintenant elle sentait la violette. Arrivés au bout d'une rue qui elle sentait le fournil, elle lui demanda s'il ne serait pas un peu perdu dans ce grand hôpital. Comme il ne connaissait pas le nom de celui qui n'était pas son ami parce qu'il ne le connaissait que de ce matin (avait-il évoqué ce crépuscule ?) l'ami pas le nom ! il était

entendu qu'à l'annonce de son nom (Antoine) on saurait exactement de quoi il s'agissait, à la condition bien sûr que ce nom fût connu de l'ami qui ne l'était pas. Le saut dans le canal ? Je suis celui qui n'est pas l'ami de celui qui a sauté dans le canal ce matin, c'est le sergent (elle connaissait le nom du sergent, ce qui facilitait les choses) qui m'envoie. La compagnie de cette délicate jeune fille d'un autre monde s'explique parce qu'elle pourrait être la fille du sergent de ville qui habite dans la même rue.

— Vous serez perdu, hein ? dit-elle.

La bonne excuse pour sécher les cours ! Le sergent témoignerait. Il adorait témoigner en sa faveur. Combien de fois, ce témoignage garanti par le voisinage ? Les violettes, ce n'était pour personne. Elle les avait arrachées à un talus. Il y avait ce temps qu'elle consacrait aux petites choses, celles auxquelles il est raisonnable de n'accorder qu'une importance relative. À part le sommeil, qu'elle détestait, comment perdait-elle le temps précieux des choses sans valeur ?

L'hôpital s'ouvrait sur une cour. Une allée noire sur le côté, envahie de glycines, les premières abeilles, dans la terre molle la trace des roues du corbillard, une petite lumière au fond, reflet de serre, et un jardin jaune avec des coquelicots. Le soleil illuminait une seule façade dont les gris rutilaient. Au rez-de-chaussée toutes les fenêtres étaient ouvertes. Des cornettes circulaient dans le demi-jour, petits bateaux de l'angoisse. Antoine n'aimait pas cette sensation de menace de cri. Elle marchait encore devant lui, plus lentement, comme si ce monde lui résistait. Ils ne se trompaient pas de lieu. Un individu en salopette leur confirma qu'ils mettaient les pieds dans le service des indigents. Elle et lui, c'est-à-dire qu'elle n'expliquait pas la compagnie de ce pouilleux, car il était pouilleux, n'est-ce pas ? C'était-il qu'il prétendait entrer dans ce temple de la propreté et de l'hygiène ? Ne craignait-elle point de chopper le mal qui en finirait avec sa beauté d'enfant menacée de métamorphose ? Ce diable agitait un balai et transportait un seau. Une demi-heure d'acharnement avait laissé le hall sans reproche. Il fallait attendre que le parterre fût sec. Il était bien tôt pour visiter. Son nez couina dans les violettes. Faudrait prévenir la mère supérieure qu'on avait des gentilles-ses. D'ordinaire, elle plongeait elle-même les fleurs dans des vases alignés sur le rebord des fenêtres, du rez-de-chaussée cela allait de soi, la pauvre avec des pieds d'argile qui ne supportait pas la marche forcée, aussi avait-elle cette manie de tout le temps se renseigner sur l'agencement des salles qu'elle mémorisait, peut-être dans le seul but de demeurer fidèle au rendez-vous de l'allée des glycines où elle pondait ses œufs, entendez par-là qu'il s'agissait toujours de la même prière, comme si elle n'en connaissait pas d'autre c'était impensable de la part de cette vieille habituée du chemin de croix, elle pria debout à cause de ses genoux qui étaient atteints d'on ne savait quelle dermatose, il fallait bien qu'elle relevât ses jupes au moment des remèdes appliqués par un tiers auquel elle avait recours parce que son ventre l'empêchait de se plier à ce point, d'ailleurs on la voyait mal dans cette posture et puis il fallait bien que quelqu'un de compétent estimât les progrès de ce mal qui était sa discipline, disait-elle. À propos de violettes respirées tout contre la poitrine de cette petite jeunesse qui ne voulait pas dire son nom. Au contraire elle voulait s'en aller. Y avait-il un mort aujourd'hui ? Elle n'avait pas vu la caisse dans l'allée des glycines. Antoine frémit. Il raconta comment le sergent de ville avait perdu haleine pour le prévenir. L'autre était pendu à ses lèvres, visage qu'on aurait dit crasseux et qui n'était qu'éprouvé, les yeux roulaient sur le bord de la paupière inférieure, funambulisme qu'Antoine avait observé chez les autres au cours d'une famine, cet autre était fasciné par l'idée qu'on eût à vivre une pareille humiliation, il

préférerait de loin le sort qu'on lui réservait, ni trop gros ni trop maigre, et fidèle comme un chien de compagnie, il acceptait la chopine mais avant il prévenait qu'il n'en avait pas les moyens, on connaissait sa docilité, on l'appelait le Hannelton parce qu'un jour de printemps il avait plaint ces créatures que des enfants rieurs sacrifiaient aux dieux de l'enfance, voulait-elle croire à cette explication comme il avait fini par y croire lui-même ? Au canal s'était ajoutée la voie de chemin de fer. Il y avait belle lurette qu'on ne se jetait plus sous les fiacres. Toutes les fenêtres des étages étaient fermées. Cette manie de s'en prendre à soi-même. Ce matin on avait amené, outre la momie dégoulinante du canal (vous trouvez pas qu'il a l'air d'une momie mais avait-il jamais observé une momie d'assez près pour s'en servir contre les autres ?), un buveur d'urine, un poignet coupé (on doutait qu'il s'agît là d'une tentative de suicide mais le bonhomme avait perdu la raison et avait appelé à son chevet une rombière qui ne le connaissait pas), un saut dans le vide, une artère tranchée (peut-être au cours d'une altercation), et même une mutilation du membre viril (le pauvre était mort en réclamant sa mère à qui il voulait offrir ce trophée). N'avait-elle pas vu la caisse dans l'allée des glycines ? Elle n'y était pas, sinon elle l'aurait vue. Qui es-tu ? Pourquoi toi ? Une fois à Paris j'aurais fini d'être pauvre. Pourquoi leur en parler ? Il n'en avait parlé à personne depuis qu'il savait ce qui l'attendait.

— Vous devriez prendre une voiture, dit le factotum.

Il avait été une fois à Paris, du temps qu'il était pioupiou et il avait eu du fil à retordre avec le parisien qui est une tête de mule, il faudra le remplacer par le provincial, il n'y a rien comme le provincial pour noyer le poisson. Le parterre commença à sécher en son milieu. C'était toujours comme ça que ça se passait, matin et soir, le matin il y avait ce petit air tiède qui venait du centre de la ville, où l'on dort à poings fermés, le soir c'était l'air des usines et le parterre séchait lentement mais de la même manière, en commençant par la figure du milieu, qui est une espèce de rosace, non ? L'épanchement de cette lente opacité à la place de l'attente.

— Mais qu'est-ce que j'attends ? se demanda Antoine.

— Il est donc mort ? dit la fille qui étreignait son bouquet.

Le Hannelton s'esclaffa.

— Ah ! Ma belle, de c'te coupure-là, on n'se remet point comme si d'un doigt il s'agissait.

Ah ! Il était fier de sa plaisanterie, ce lucane ! Il badinait facilement avec l'adolescence. Il était moins inspiré par la petite enfance, quoiqu'une paire de jolies gambettes eussent le pouvoir de l'halluciner un peu. Mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était les doigts fins, qu'il croyait fragiles, d'une femme en herbe que rien ne lui interdisait d'observer parce qu'il avait l'air de ne pas s'y intéresser. Avait eu des ennuis. Il avait été plus heureux à cette époque-là. Paris n'avait que trois saisons. Il avait connu les quatre saisons d'un beau coin de France où il avait été heureux. Il y avait appris à se méfier des pièges de la langue française. Il était moins fort en calcul et point capable d'assez de ruse pour dénicher la donnée inconnue. Il savait ce qu'on devait à l'Arabie. Il eût aimé un dieu clairement abstrait. Ne savait rien de l'éphémère et de ses raisons. Priait pour ne plus recommencer. La peau d'un homme abstrait lui eût aussi clairement convenu. Il ne pensait pas à un rêve mais à une idée. Il n'y aurait pas le risque du réveil mais finalement les monstres envahissaient son délire tremblant et il ouvrait ses yeux dans l'air gris d'une demi-chambre où il perdait la raison. Pas facile d'avouer qu'on se sent inutile. La folie, c'eût été s'inventer une pareille utilité. Mais il était non seulement remplaçable, il pouvait aussi n'avoir jamais existé, ou du moins il disparaîtrait

complètement quand le souvenir de sa faute se serait éteint faute de mémoire. Il n'était plus retourné dans cet éden violé pendant une seconde de plaisir. Il ne disait pas quel crime il avait commis ni pourquoi on ne lui en avait pas fait payer le juste prix. Il n'expliquait rien, ce scarabée ! Ils étaient assis sous le porche, lui d'un côté, appuyé sur son balai, Antoine et Cice de l'autre côté se regardant pour s'empêcher de rire, Antoine avait plusieurs fois caressé les doigts fins, il y avait là une promesse, et elle le plaignait d'avoir un ami aussi triste. C'était pour qui, les violettes ? Elle les compta.

— Combien avez-vous dit, Hanneton ?

— Un seul, répondit-il.

Savait plus très bien si seul était un adjectif ou un substantif, il s'efforçait de ne pas penser à cette métamorphose mais pensant que c'était plutôt une espèce de mutilation, le mot homme (ou femme, ou enfant) était arraché à la claire expression d'une réalité dont il connaissait la profondeur. Cice ne désirait-elle pas savoir pourquoi il était seul ? Que s'était-il passé entre le bonheur et la solitude ? Que voulait-elle savoir de ce plaisir particulier ? Il avait perdu toutes ses dents à cause de la nourriture. Il avait une voix de gorge et ponctuait son discours de culs de poule. Sa bouche à elle était un enchantement.

— Un seul ? dit-elle.

Le corps était dans la chapelle, immensément seul.

— Tu n'as pas vu la caisse avec son espèce de chatière ?

C'était lui qui la basculait au-dessus du trou. C'était ce qui arriverait si personne ne réclamait le corps. On les réclamait rarement de ce côté-ci.

— Qu'est-ce que vous en feriez, vous, du corps de votre ami ?

Ce n'était pas elle qui avait posé la question. Il se rappelait maintenant pourquoi il lui avait donné le nom de Cice. Il y pensait en se mordant la lèvre.

— Vous n'irez pas à Paris sans lui ? demanda-t-elle.

Le Hanneton pouffa dans sa grosse main. Il roulait ses yeux maintenant. Elle frémit. D'où Antoine détenait-il ce pouvoir de la toucher sans provoquer sa révolte et sa peur ? Elle ne se méfiait pas de la vieillesse comme elle guettait les à-côtés de la laideur.

— Hanneton, tu rêves ! dit-elle en décroisant ses jambes.

Le parterre avait presque fini de sécher. Il y avait une cornette qui attendait à la tangente de l'anneau. Elle en surveillait l'épaisseur. On l'appelait la Grenouille.

— Veux-tu sauter comme elle pour entrer dans le cercle qui disparaît peu après qu'elle en a ressauté la circonférence ? Saute, Cice ! Mais saute !

Antoine se présenta à la porte.

— Je suis celui qui, et il vit la cornette sauter et diamétralement s'approcher de lui.

— Sautez, dit-elle.

Il regarda par terre.

— Pas besoin de sauter pour si peu, dit Cice.

Elle franchit le cercle.

— Je cours jusqu'à la chapelle, dit-elle.

En possédait-elle la clé ? Non, c'était absurde de le penser.

— Vous êtes celui qui... Antoine s'inclina. Il n'avait pas encore sauté. Maintenant elle se situait à la tangente du cercle. Il la touchait presque.

— Vous avez bu ? demanda-t-elle, en même temps elle lui soulevait le menton.

Elle dut percevoir quelque chose de ce qu'elle provoquait car elle ne lui tapota pas la joue comme elle le faisait avec les autres. Fille de paysan ou de l'aristocratie rurale. Cette

idée qu'ils ont de nous-mêmes et de la façon dont il convient de nous traiter. Il plongea son regard dans ses yeux. La main redescendait sur lui, ne le touchant pas, elle atteignait le coude, continuerait-elle jusqu'au poignet, il eût détesté ce geste de la part d'une guimette qui n'avait pas la moitié de son âge, haïssait aussi la laideur aux joues gonflées par la barbette et le rose des doigts qui ne portaient pas d'anneaux, elle montrait des ratiches gourmandes cependant et salivait aux commissures des lèvres. Il souffla son haleine sur ce nez bouton-neux.

— C'est ce que nous demandons à... commença-t-elle, puis : tout le monde.

En marge, le Hanneton se crispait. Il transportait sa bouteille au fond du seau dont on ne l'avait jamais vu se séparer.

— Pas bu, pas pris ! fit-il en riant.

Il s'éclipsa.

— Nous voilà seuls tous les deux, dit la religieuse un peu bêtement.

Le parterre avait entièrement séché.

— Vite ! dit-elle, pressons-nous ! Avant qu'il ne « fasse » le couloir !

Cette fois elle lui prit la main. Il y avait longtemps qu'une main de femme... mais bon, elle ne se donnait pas. Elle le conduisait à travers un couloir. D'un côté la baie vitrée atteignait les limbes du plafond, de l'autre une succession de portes et de tableaux du même ton terreux, même brillance à la surface, une croix ponctuait des intervalles, exacte et similaire, ou ressemblante, le tout débouchant sur un bénitier qui poussait comme un champignon sur le tronc d'un mur vaguement décrépi d'où sourdait l'odeur du temps. L'air venait de l'ouverture de quelques carreaux dont certains battaient doucement. Une plante verte envahissait cet extérieur limité par les murs internes de l'édifice. On ne s'y promenait pas à cause des crachats qui pleuvaient. Les poissons du bassin étaient morts depuis l'origine (malgré les conseils de saint Jean de la Croix qui avait fait ce voyage, mais oui ! La nuit obscure !) et les oiseaux (saint François était-il du voyage ?) avaient déserté cette trouée de ciel d'où venait l'air que respiraient les malades. Antoine traînait sa patte dans ces commentaires.

— Si vous n'avez pas bu, dit-elle, vous pourrez manger un peu.

Il faillit lui demander combien. Elle devait connaître le prix de l'offrande mais ne s'en nourrissait pas. De quoi vivait-il ? Il lui montra sa pièce d'or. Elle n'avait plus cours mais pouvait valoir son poids, si c'était de l'or. De l'or. Sur la scène d'un théâtre où il n'avait plus mis les pieds depuis près de quarante ans ! mais elle ne chercha pas à approfondir sa connaissance de l'autre qui, comme Yepes, ne fait que passer, vive flamme d'amour. Un communiste, juif et bourgeois, lui avait donné le paletot. Les chaussures étaient celles d'un mort, mais d'un mort depuis longtemps, pas d'un mort qu'on déchausse. La dernière chose qu'il avait achetée était un œuf. Il l'avait gobé, faute de feu. La coquille, il l'avait gardée pour la confection d'un onguent mais il n'eut plus moyen d'en négocier les ingrédients à un apothicaire et il avait jeté la grise poussière dans un fossé. Il ne buvait pas et volait le tabac qu'il fumait. Il accepterait un banquet sans vin et sans jolis petits culs pour se trémousser sur la table. Il laverait son écuelle sous le robinet qu'elle étranglerait en lui demandant (à lui) de se hâter, et il se hâterait. Il avait la patience d'une patate trouée et d'un bouillon fleurant la moelle. Il boirait l'eau du verre sans se plaindre de son acidité. Il serait seul dans cette vaste salle basse de plafond dont toutes les fenêtres, côté jardin, seraient ouvertes. Côté cour, la rue qui bouge, la rue crucifiée, livrée à ses passions, interminable rue des villes nées de l'existence de l'eau. On lui avait donné une cuillère. Il mangea les nœuds de la patate. Il ne demandait pas pourquoi il était seul mais elle le lui expliquait. Elle se comportait comme une fille qu'on

a chargée d'accompagner l'enfance de son père qui y est retourné. À elle il confesserait ce genre de chose, au prêtre, qui ne tarderait pas, il pourrait dire ce que personne ne voulait entendre. Il achevait son bouillon quand se présenta cette perspective de confession. Il se sentit piégé. Elle devait bien le savoir !

— Vous n'avez pas mangé le pain, dit-elle.

Pouvait-il l'emporter ? Elle le regarda d'un air mélancolique.

— C'est-y qu'vous voulez partir ?

Sa main se posa sur la sienne. Il s'empourpra quand il se rendit compte qu'il était en train de mordre son morceau de pain. Il aurait faim ce soir. Voilà ce qui arriverait s'il festoyait ce matin. Il avait perdu l'habitude des festins à force de discipline. Elle le dévoyait. L'eau acheva de vider ses caries. Cice revint. Elle avait guetté l'immobilité du mort pendant vingt minutes comptées sur le cadran de l'horloge du couloir, qu'elle voyait dans un reflet de verre, mais le mort n'avait pas bronché, il emporterait au fond de la terre un bouquet de violettes et un morceau de pain de sucre. Antoine n'avait jamais donné du sucre à un mort. Des fleurs, oui. Comme tout le monde, pour que le cimetière ressemble à un jardin et le chagrin à une promenade. Quand il entra dans un cimetière où il savait avoir du monde, on lui demandait son nom et on le suivait si on ne le conduisait pas. Ces remarques troublèrent la nonne.

— Un cimetière est un jardin planté de croix, dit-elle, puis, après avoir gonflé sa poitrine de nourrice : on y ressuscite, dit-elle.

Antoine s'imagina se frayant un chemin entre les corps mêlés de ceux dont l'heure n'est pas encore venue. À la surface de la terre, les premiers arrivés étaient ceux qui avaient la clé de leur tombeau. Cice se mit à rire. La nonne se pencha pour attraper cette oreille rebelle. Mais Cice était encore un petit animal. Elle se laissait facilement caresser, mais pas question d'autre chose ! Elle fit le tour de la table où Antoine était encore accoudé, passa derrière lui et posa ses mains sur ses épaules où le muscle tressautait. Maintenant elle descendait le long de cette nuque, ayant étiré les boucles pour les voir bouger toutes ensemble.

— Vous devriez, Cice, vous comporter comme la jeune fille que vous êtes !

À l'heure d'écouter les sarcasmes d'un vieillard dont l'errance, paraissait-il, se finissait avec l'héritage d'un bien immobilier et de tous ses meubles. L'histoire valait la peine d'être racontée.

— Allons ! Vous êtes venu voir un ami.

— Je suis venu voir celui que je ne connais pas encore.

— Cice, portez donc ce couvert à l'office !

Cice sentait la violette. Ses mains assemblèrent très vite le verre, l'assiette et la cuiller. Elle emporta aussi une croûte noire qui promettait la persistance de ses saveurs. Le Hanne-ton, qui entra, reçut ce fardeau en grommelant. Cice revenait, s'arrêtant cette fois contre le flanc de cette grosse vache de Grenouille qui lui caressait les cheveux.

— Vous ne serez plus malheureux, dit la religieuse.

Cice tiqua.

— Le bien ne fait pas de mal, c'est bien connu. Mais personne n'a encore pensé que la pauvreté est un bien, sauf paraboliquement. C'est une façon de parler. Administrez votre bien ! Sortez de la pauvreté ! Même par hasard !

Antoine était malade depuis longtemps, donnant sa préférence (et cela avait peut-être quelque influence sur leur durée) aux périodes de perversité où il lui arrivait de connaître

(ou de reconnaître) le plaisir et ses conséquences immédiates, dont l'oubli. Ses lèvres se mirent à trembler, comme s'il allait pleurer. La grosse main de la religieuse se posa sur sa joue.

— Vous êtes sale, dit-elle, on ne peut pas vous laisser entrer.

Cice avait si souvent assisté à la toilette des morts. Pensait-il qu'on les enterrait avec leur crasse ? Non, cette immondice disparaissait dans la rigole, au fil d'une eau grise dont les ruissellements commençaient à huit heures. Il suivit Cice. Ce couloir traversait des murs couverts de salpêtre. On entra dans la pièce où sa nudité serait mise à l'épreuve. Cice disparut. Le Hanneton la remplaça. Il tenait son seau et sa grosse éponge jaune qui gouttait sur sa chaussure. La religieuse fit un paquet avec le pantalon et la chemise.

— Vous tenez donc tellement à ce vieux paletot ?

Elle le souleva encore en pinçant la toile du bout des doigts.

— Nous n'avons pas de souliers.

Elle sortit. L'éponge frotta les épaules. La main venait de l'essorer dans les cheveux.

— Frottez-vous le crâne !

Il ferma les yeux. L'éponge s'agita sur la fleur de son anus, descendit le long des jambes, maintenant elle s'acharnait sur les pieds. La rigole avait toussé, maintenant elle clapotait doucement.

— Vous êtes propre derrière ! Tournez-vous !

Il pivota. L'éponge recommença par le cou, elle barbouilla le visage.

— Fermer les yeux ! Levez les bras ! Écartez les jambes !

Il obéissait. Le prépuce coulissa.

— Vous allez sentir bon !

Il ne reconnaissait pas cette fragrance, lui qui avait dormi à la belle étoile dans les fossés des champs de lavande. Un seau d'eau claire le ravigota.

— Savonné à l'eau tiède, rincé à l'eau froide, c'est la règle de la maison !

L'éponge était au fond du seau vide. C'était fini. Il ouvrit la bouche. Il entra dans un linceul.

— Frottez-vous !

Au moins sa nudité était à l'abri des regards. Sauf peut-être de celui de Cice dont il ne connaissait pas les secrètes intrusions dans cette antichambre de la disparition. Un trou dans le mur, peut-être. Elle ne pouvait pas avoir été loin. Elle frappa avant d'entrer. Elle portait la chemise et la culotte.

— J'espère que ça vous ira.

Administration de la pauvreté sans quoi l'égalité, si discutée en 48, devient une réalité. Comme il aurait éprouvé un inévitable frisson en se coiffant avec le peigne des morts, et qu'elle y avait heureusement pensé, elle lui apportait un autre peigne, qui n'avait jamais servi qu'à elle et qu'elle avait passé sous l'eau. Elle le secoua encore pour en sécher les dernières gouttelettes.

— Si on n'a plus besoin de moi, fit le Hanneton.

Cice sortit aussi. La religieuse avait emporté le paletot pour le donner à décrasser un peu. Il sentait l'herbe et les petits cailloux du chemin. La pluie aussi avait dû y laisser son odeur d'arbre et de champ labouré. Sur les plages, il s'agissait de couper le vent chargé de sable et il le dressait entre deux piquets, on aurait dit qu'il couchait dans l'ombre d'un homme aux bras agités, l'algue, le coquillage, le bois mort imbibé d'eau, la flaque où pataugeaient des mouettes criardes, la roche moussue et éclaboussée d'écume, ces mélanges pouvaient enivrer

sur le trottoir de la ville. Maintenant la chemise sentait le savon, il n'y manquait pas un bouton et tous les accrocs avaient été reprisés. La culotte était d'un autre style, mais c'était toujours une culotte. Il se chaussa. Le jet d'eau avait ranimé sa faim, sinistre personnage de l'intérieur dont les doigts lui crevaient les yeux. Sans cette douleur atroce, il eût pardonné à l'homme l'importance de la force, de l'héritage et de la complicité. Mourir de faim comme on meurt de fatigue. Se coucher sur le talus, oblique comme un soldat troué, l'air se rétrécit, il aplatit, sous l'égide d'une fleur qui penche sa cloche tavelée de gouttes de rosée. Il a souvent attendu cette mort possible, il a médité cette cohérence de la faim, triste homonymie. Il choisissait des coins d'ombre, de préférence l'été, mais il se souvenait de printemps verts comme l'angoisse. L'hiver, il luttait contre le froid, il volait plus facilement, il jouait à merveille avec l'engourdissement de l'espèce humaine, il trompait même les chiens. Et oui, l'automne, la saison des feuilles qui tombent et qu'on ramasse, les champignons, les coups de fusil, les tressaillements de la forêt, au début de l'automne la mer, s'il y était encore, couchait sa panse d'écume et de gros bouillons sur la plage et les champs où roulaient d'énormes rochers, autres personnages que l'homme commençait à miner dès le lendemain de la tempête. Saisons. La nuit le réveillait toujours avant de s'en aller, nuit docile ou nuit blanche, l'aurore posait ses grosses fesses exactement à cet endroit, givre ou rosée, ou seulement poussière des premiers tombereaux, l'aubade consistait en un chant d'oiseaux si le temps était clair, en cas de grisaille les feuillages tremblants, les tourbillons de poussière, les craquements de ses propres os, et s'il pleuvait déjà, il s'en allait sous l'averse jusqu'à ce que ces aiguilles d'eau atteignent sa peau.

— Bien, dit-il au miroir à qui il n'avait pas encore parlé, te voilà changé depuis la dernière fois.

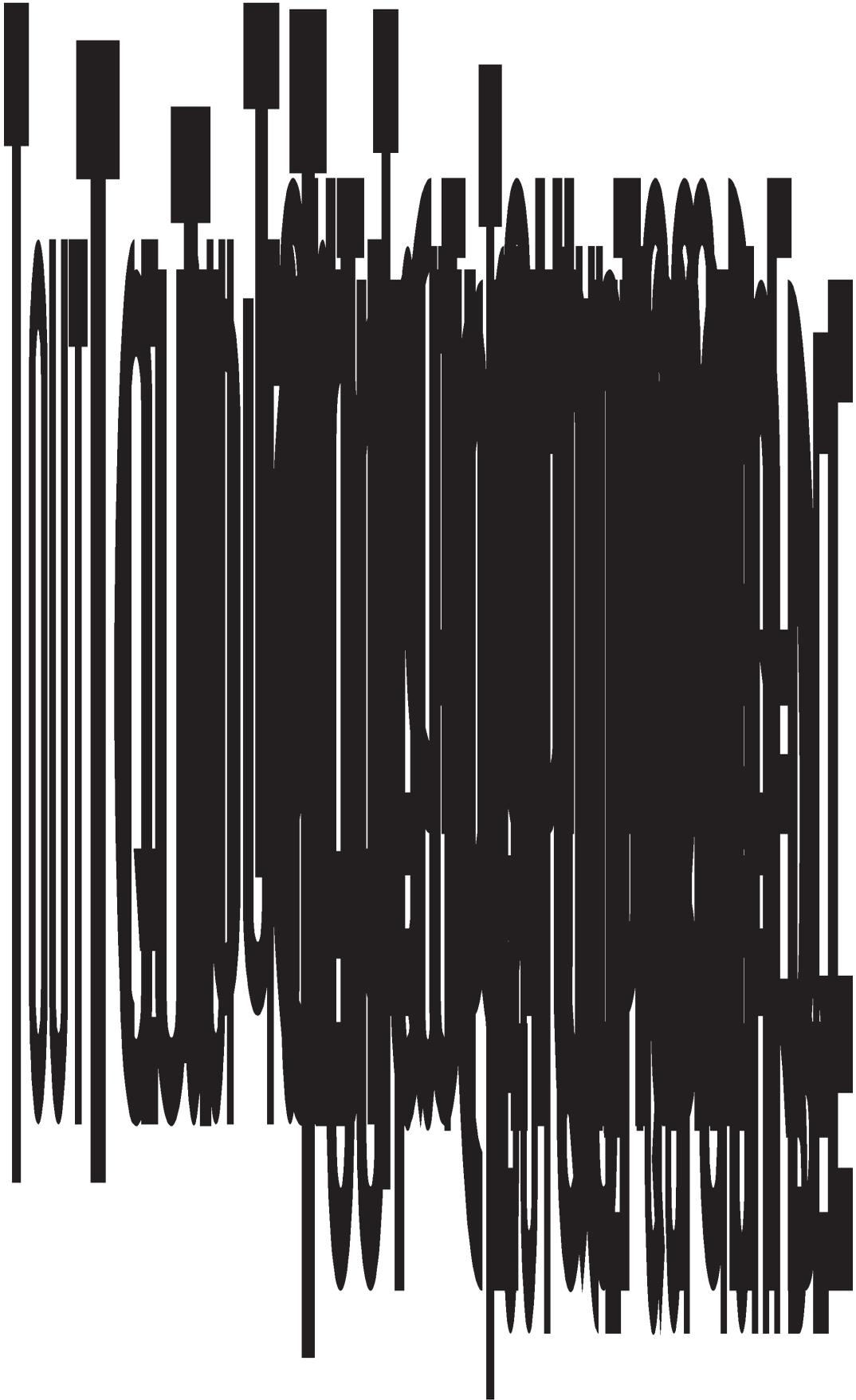
Il se voyait dans les miroirs des églises, beaux cuivres polis jusqu'à l'indécence, ou dans le reflet des vitrines, où il gagnait en transparence. Le paletot lui donnait un air sinistre. Il le portait le plus souvent plié sur l'épaule ou roulé et en bandoulière. C'était crâne un peu. Il s'appuyait sur une seule jambe et cherchait la ligne de l'équilibre, épine traversant l'épaule comme les tringles d'une marionnette. Il pratiquait rarement le portrait, ou par jeu dans la convexité d'un bronze, par jeu aussi dans la flaque où les autres finissaient par mettre leurs pieds de propriétaires. Manquait le regard des femmes, surtout de celles qu'on pouvait prendre pour un homme, trompe-l'œil véritable, ce désir n'était pas mort. À une époque où les femmes ne se baignaient plus dans les fontaines, il observait plutôt la nudité de l'homme jouant avec l'homme et ses gerbes d'écume. Il avait souvent planté son sexe dans ces lieux dérangés, devenus incohérents, presque impossibles.

— Tu te souviens de tout, dit-il et il attendit la réponse de son propre regard.

Les jambes de Cice jouaient sur le rebord de la fenêtre, autre miroir. Tu sais ce qui t'est arrivé ? L'autre ne s'est pas laissé surprendre, causant ta solitude. Il était trop tard maintenant pour s'expliquer avec lui. Même avec une petite fille. Tu ne sauras jamais ce qui te serait arrivé si tu avais crié. À quoi renonçais-tu quand tu préférerais le silence ? Il s'approcha de la fenêtre dans l'intention de mettre fin à ce sautilllement. Elle crierait, elle, pensant à un animal puis s'accroupissant pour le regarder. Il n'aurait provoqué que cette peur passagère, l'accroupissement, le beau visage sur les genoux, tu es encore là ? Elle le tutoyait maintenant. Il ne l'avait pas effrayée. Il avait prononcé son nom (si c'était le sien) et elle avait cessé de sautiller et elle s'était accroupie.

— Qu'est-ce que tu attends ?

Elle le surprenait en flagrant délit de solitude. Tire la chevillette ! La fenêtre s'ouvrit



au-dessus de lui.

— J'attends mes chaussures, dit-il.

Il attendait plutôt le paletot. Dans la pièce à côté, la stricte immobilité du mort.

— Tu veux le voir ?

Il avait vu les soldats crevés sur le bord de la route. Il le lui dit, puis il s'arrêta, sa conversation devenait incohérente, de quoi voulait-elle parler ? La porte s'ouvrit. Il fut presque surpris que ce fût-elle. Qui d'autre ? Elle n'attendait pas la réponse. Voilà son secret, se dit-il au fond de lui-même, accroupi sur cet envers de peau et d'os comme un nu de Blake. Puis il faillit perdre pied : le mort (il avait oublié le mot cadavre) portait les habits du vagabond rencontré ce matin, le voyageur qui expliquait sa présence dans cet hôpital, service des indigents dont le refend jouxtait la morgue d'un côté et la chapelle de l'autre.

— C'était un autre visage, dit-il, il voulait dire que le mort avait changé un autre visage.

Elle avait une explication, comme s'il avait posé une question. Il ne l'avait pas posée.

— Veux-tu connaître l'envers de mon secret ?

Elle ne posait pas non plus cette question. Elle ne l'aurait pas posé dans ces termes. Il faut supprimer toute connotation sexuelle. Il pensait : érotique, pensant : pornographique. Elle caressa la joue du mort.

— Il pique déjà, dit-elle avec une moue, comment peux-tu... se dit-il, comment peux-tu ne pas être... dégoûtée ?

Il ne dit rien.

— De quoi parles-tu ? finit-elle par dire.

Les vêtements avaient été seulement brossés et séchés. Ils sentaient la vase verte du canal. Le mort n'était pas chaussé. Ses mains étaient posées sur une croix de bois. Elle écrivait au pinceau la sentence : toi que rien ne peut souiller maintenant, ô Vierge ! Maintenant que quoi ? Ce qu'on sait déjà. Elle touchait au mort comme on arrange les couverts sur une table.

— Viens voir la caisse !

Ils sortirent. De vieux cercueils pourrissaient sous la charmille. Il demeura sur le seuil à cause de ses pieds nus, non pas qu'il craignît de les salir, ils en avaient vu d'autres, il espérait plutôt ne pas avoir à franchir cette distance de graviers noirs et d'herbes folles. Elle lui montra le mécanisme de la caisse qui s'ouvrait par un bout. On basculait le tombeau et c'était le mort lui-même qui ouvrait cette espèce de chatière. Elle ferma les yeux comme si le nuage de chaux l'éclaboussait.

— Personne n'est encore mort, dit-elle mystérieusement, et personne n'est encore resuscité !

Elle tremblait. Dans la vigne vierge qui tombait du linteau, des abeilles s'immobilisaient. Elle s'approcha de lui et lui dit sans rire :

— Je ne serais pas croqueuse de morts.

De qui parlait-elle ? Elle l'obligea à descendre jusqu'à la contremarche.

— Tu as des souvenirs ? demanda-t-elle.

Elle avait déjà imaginé l'homme amnésique. Quel plaisir de lui inventer un passé ! Il avait ses orteils au bord du vide où elle régnait. Il les regarda en pensant à autre chose. Il pouvait la suivre en empruntant les plates-bandes. Qui dénoncerait cette infraction ? Derrière le mur, les cercueils étaient encore plus vieux. Comment expliquait-elle leur présence ?

— Moi ? fit-elle en se tenant le sein, moi, expliquer ?

Il posa un pied dans la terre fraîche encore de la rosée matinale. L'endroit n'avait jamais

été ensoleillé. On entretenait cette ombre, l'humidité, le courant d'air frisquet, l'envie de se retourner à chaque pas, qu'on se dirigeât dans un sens ou dans l'autre, sale petite envie de ne pas mourir bête, oh ! ce n'est pas cela ! dit-elle en riant. Comment expliquait-elle ce désir que nul autre lieu ne pouvait inspirer ? Il trotta dans les mottes noires des rosiers. Il était presque surpris d'y rencontrer des soupiraux. Il ne se souvenait pas d'avoir monté un escalier, ni même d'en avoir descendu un autre, à l'autre bout de ce monde presque souterrain. Il reconnut la cour, le porche et au fond la porte cochère par où il était entré avec le sergent. Il aurait pu s'en aller maintenant, mêmes pieds nus, même sans le paletot auquel il tenait tant. Aurait-il été loin, même en l'absence de cri de la part de cette enfant qu'on avait chargée de le surveiller ? Qu'est-ce qui la trahissait ? Elle lui interdisait d'entrer dans la cour. Le Hanne-ton passa.

— J'vous ai trouvé des godasses ! dit-il en s'approchant.

Bien sûr il ne pouvait pas les mettre parce que ses pieds étaient sales de nouveau. On trotta ensemble dans le sens inverse, lui le long des rosiers, foulant la terre molle de sa tentative d'évasion, elle chevauchant le Hanne-ton, les chaussures tenues par le lacet tournoyaient dans l'air moite. Ensuite elle se jucha sur la margelle de la fontaine. Le Hanne-ton pompait en ânonnant. L'eau coulait sur les pieds. La terre disparaissait dans la grille. Les chaussures rutilaient en plein soleil. Il n'y manquait pas un clou, assurait le Hanne-ton. Puis son visage se contracta, exactement comme si le levier lui résistait maintenant. Il était arrivé quelque chose au paletot. Antoine pâlit.

— Sœur Paule vous remettra ce qu'il contenait, précisa le Hanne-ton.

Cice se pencha amoureusement sur cette colère rentrée. Elle s'appuyait sur l'épaule encore robuste du vieillard.

— Et où le mettra-t-il ? demanda-t-elle.

Le Hanne-ton s'attendait à la question.

— Dans un autre paletot, dit-il parce que c'était la réponse.

Cice fit son air de petite morveuse.

— Nous n'avons pas de paletots, dit-elle.

Le Hanne-ton curait les ongles avec une écharde.

— L'autre, dit-il.

Antoine ne réagit pas. La voix de Cice coula dans son oreille, l'autre pied, dit-elle. Oui, l'autre. Le Hanne-ton rinça l'écharde sous le jet.

— Il ne manquera rien, dit-il.

Cice sauta au pied du bassin.

— Ne te trompe pas de pied, disait le Hanne-ton. Cice avait hésité.

Elle compara les deux godasses. L'orteil avait-il formé le cuir ? Quelques gouttes d'eau se collèrent à cette surface briquée.

— J'ai compris, dit-elle et elle choisit la bonne chaussure. Ça fera un drôle d'effet, ces godasses et la culotte, dit-elle en grimaçant.

Le Hanne-ton grimaça aussi.

— Ce qui va bien avec la culotte, c'est des chaussons biens fourrés ! dit-il sans rire.

Le rire de Cice explosa. Il y avait sans doute un bon moment qu'il menaçait sa douceur mélancolique. Elle montrait le fond de sa gorge et pleurait. Le pied d'Antoine entra dans la chaussure.

— J'avais des bas en entrant, dit-il.

— Et vous avez des hauts en sortant, dit bêtement le Hanne-ton, sans doute inspiré par

le rire de Cice.

— Des hauts-quoi ? demanda-t-elle.

Elle était accroupie aux pieds d'Antoine et enfilait lentement le lacet.

— Des hauts-quoi-quoi ! fit le Hannelton.

Il était définitivement bête. Maintenant il riait plus fort que Cice. Ils n'entendirent pas les sandales de sœur Paule qui trottinait dans le couloir en claquant des mains pour qu'on se tût en présence des morts. Cice fit mine de sécher le second pied d'Antoine (l'autre) dans ses cheveux.

— Scène biblique, dit le Hannelton qui maintenant avait le hoquet.

Il avait dit: bi-bli-blique. Cice cessa de rire. Ses cheveux avaient effleuré le pied mouillé d'Antoine. Il fallait dire: évangélique.

— Pour-pourquoi ? dit le Hannelton.

Pour-pour-quoi évan-gé-gé-gélique ? La robe de Cice avait glissé sur ses genoux.

— Tu devrais mourir à la place des autres, dit-elle méchamment.

Le Hannelton était superstitieux.

— Pour ce qui est d'une paire de bas, dit-il, on verra ce qu'on peut faire.

Il ne riait plus.

— Et pour les hauts ?

C'était la voix de sœur Paule. Le Hannelton s'embrasa. Elle avait ce pouvoir sur lui. Cice se releva et la robe retomba sur ses chevilles. Sœur Paule aussi avait eu ce genre de désir dans sa jeunesse. Elle en parlait souvent, empruntant à sainte Brigitte la voix claire et tonitruante et à saint Paul son nom de voleur repent. Elle en parlait même devant des hommes ahuris qui lui promettaient de ne pas recommencer. Cice se réfugia dans son giron. En même temps elle entra en contact avec un paletot qui sentait la lavande. Les boutons brillaient dans la pâle lumière.

— Ce n'est pas mon paletot, dit Antoine qui avait posé son pied sur la margelle afin que le Hannelton pût en lacer la chaussure.

Le Hannelton se plaignait souvent du dos. Il allait ouvrir la bouche quand précisément Antoine évoqua le paletot.

— Je sais bien que ce n'est pas le vôtre, dit la sœur, vous gagnez au change.

Elle montra les boutons.

— J'ai mis vos petites affaires dans les poches.

Elle avait donc vu le boyau.

— Un peu au hasard, ajouta-t-elle, car ce n'était pas elle qui avait vidé les poches de l'autre paletot.

L'autre, c'était celui auquel Antoine tenait pour des raisons qu'il s'obstinait à ne pas évoquer.

— Il faudra lui trouver des bas, dit le Hannelton en regardant furieusement Cice qui remuait ses lèvres sans prononcer le mot hauts.

— Il ne m'ira peut-être pas, dit Antoine en s'approchant.

La sœur déploya le paletot.

— Voyons, dit-elle, est-il trop grand ou trop petit ? Car vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

Cice ouvrit le paletot que la sœur tenait par le col. Antoine entra dedans. Il glissa mollement sur la doublure. Les épaules retombèrent exactement sur les siennes. Cice enfila un premier bouton, après avoir tiré la langue pour ne pas se tromper de boutonnière. La taille s'ajustait parfaitement. Antoine aimait le col. Il chercha l'écharpe dans la poche de droite.

Elle n'y était plus. Dans la poche de gauche. Non plus. Rien à l'intérieur où il n'y avait qu'une seule poche. Il se plaignit.

— Vous reviendrez avant l'hiver, nous aurons fait provision de cache-nez, dit ironiquement la sœur.

Il avait trouvé le pli, puis tous les autres objets un à un.

— Tout y est sauf le cache-nez, dit la sœur.

— On l'a pas volé, précise le Hanne-ton.

On ne lui avait rien demandé.

— Vous êtes content ? dit la religieuse.

C'est toujours la question qu'on pose au pauvre qu'on vient de combler. On ne lui demande pas s'il est heureux. Il est content.

— À part les bas, dit Antoine.

La religieuse tapa dans ses mains.

— Oh ! Oh ! fit-elle, notre Antoine est heureux !

Comment le savait-elle ? On retourna tous les quatre dans la morgue. Antoine accusa sans broncher le coup porté par les pieds du mort qui n'étaient plus nus mais chaussés de ses anciennes godasses qu'on n'avait même pas nettoyées.

— Une paire de bas et peut-être une écharpe, disait le Hanne-ton en comptant sur ses doigts.

Cice sautillait devant eux, à reculons, peut-être pour vérifier l'effet de ses seins sur l'esprit des autres. Sœur Paule enfermait les siens dans un bandage atrocement serré. Elle enfilait l'anneau à un crochet vissé dans le mur de sa cellule et appliquait l'autre bout sous les aisselles et ensuite elle tournait sur elle-même. Quand elle arrivait près du mur, elle décrochait l'anneau, l'ouvrait et en traversait la toile grossière de la bande. Ainsi, sa poitrine avait presque complètement disparu et les épaules trahissaient une respiration obstinée. La bouche demeurait entrouverte et on voyait la langue pointue qui explorait la face cachée des dents, petite manie qui expliquait le zézaïement qui parfois atteignait les esses. Un ictère voyageait sous les roses de sa peau. Elle pinçait les lèvres pour les blanchir et clignait rarement de l'œil, d'où l'humidité bleue de la paupière inférieure. Les ailes du nez rougissaient sous les frottements de l'index et du pouce. Elle reniflait souvent et se mouchait dans les parterres avec une précision qui arrachait des bravos au Hanne-ton quand il la surprenait dans l'exercice de cette toilette, mais c'était tout ce qu'il savait d'elle. Dans la baignoire, il trouvait rarement des poils et plus souvent des cheveux. Et puis il n'était jamais monté au grenier où l'on étendait les linges. Les lucarnes étaient grillagées à cause des pigeons. Elles étaient deux pour porter la corbeille, laquelle était recouverte d'un drap blanc. Il les écoutait parler, assis dans l'escalier dont il n'avait jamais franchi la marche du milieu. Cice les rejoignait quelquefois. Ensuite elle redescendait avant elles et s'asseyait près du Hanne-ton. Il était songeur et prodigieusement silencieux. Comment expliquait-il sa présence ? Pourquoi poser cette question au silence ? Quel songe voulait-elle mettre à jour en la posant ? De quel sommeil le réveillait-elle ? Cice se regardait dans les miroirs et dans toute surface dont le reflet était fidèle à ce qu'elle savait de sa beauté. Le Hanne-ton n'avait jamais prononcé le mot beauté. Il hésitait sur le mot grâce. Le mot charme était difficilement opportun et il était encore moins aisé de parler de séduction. Il pensait au mot tranquillité sans se faire d'illusions sur ce qu'on penserait de lui s'il le proposait à la femme. Cice s'examinait, toujours surprise par les autres, n'ayant pas été au bout de son expérience d'elle-même. Le Hanne-ton pourtant ne l'avait jamais dérangé et il n'avait même jamais pris le temps de cette seconde d'admiration

par quoi recommence, il le savait par le fait d'une autre expérience de soi, le désir, mot que Cice elle-même ne connaissait pas ou qu'en tout cas elle eût eu beaucoup de mal à substituer aux explications de sa tante. Oui, elle appelait sœur Paule Tatan et non point ma mère ni ma sœur, le Hanne-ton ne sachant jamais bien qui était la mère et qui la sœur.

— Si tu savais ! avait dit Cice au Hanne-ton, comme s'il était sensé ne pas savoir, après tout elle ne l'avait jamais vu avec une femme.

Dans le cabinet où sœur Paule recevait les veuves et les orphelins pour fixer la dette des pompes funèbres, Cice entra un jour pour entendre la leçon que Tatan prodiguait aux jeunes filles de son âge. Le Hanne-ton balayait la terrasse pendant ce temps. Il écoutait, luttant contre le désir insensé d'assister enfin à l'effondrement de Cice qui paraissait promise à l'enfance, comme en témoignaient ses jeux stupides. Cice lui épargna cette larme. Quand elle entra sur la terrasse pour lui transmettre un ordre de la part de sa tante, il eut cet autre désir de l'empêcher de parler d'autre chose. Les oiseaux grattaient le terreau des jardinières et le répandaient sur le dallage toujours humide, et donc, si l'on pouvait sortir du cabinet par la terrasse et ensuite emprunter le petit escalier bordé d'hortensias, à cause du risque d'emporter un peu de ce terreau à la semelle de ses souliers on n'entrait pas dans le cabinet par la terrasse, Cice le savait à ses dépens, mais elle n'était qu'une enfant quand c'était arrivé malgré les cris du Hanne-ton qui, venant de l'allée principale, avait levé son balai pour effrayer les oiseaux.

— Je me souviens, dit Cice.

Antoine ramassa le clou qu'elle avait perdu. La sœur dit quelque chose au sujet des chaussures. Cice rougit. Elle marchait tranquillement maintenant, se retournant de temps en temps pour sourire en voyant le pauvre Antoine qu'on soutenait sous les bras parce que les souliers blessaient ses pieds nus. Il souriait lui aussi, parce qu'il avait été le père d'une fille de cet âge et qu'il l'avait tuée de ses propres mains.

— Ainsi vous faites un héritage, dit sœur Paule. Vous êtes bien pauvre en attendant.

Le Hanne-ton, de l'autre côté d'Antoine, dit en écho : Et peut-être malade ?

Cice s'immobilisa sur la marelle imaginaire comme si sa pierre venait de « mordre » l'Enfer.

— Vous vous souviendrez de nous quand ce sera fait, dit la sœur.

Pas facile de marcher dans des souliers dont les clous ont traversé la semelle. On s'arrêta pour constater que le mal était fait. La plante des pieds rougeoyait. Le Hanne-ton passa prudemment sa main à l'intérieur du brodequin. Cice attendait. Sur le dallage, les pieds nus d'Antoine frémissaient. Elle connaissait les mots suivants : marteau à battre, marteau à clouer, pince emporte-pièce, embauchoir, mailloche, crochet à déformer, roulette marque-point, râpe d'intérieur, tranchet, coupe-lacet, alènes, ébourroirs, bésigue à mailloche, chien à monter, corne à chaussure, tendeur, conformateur. Qu'est-ce qu'il connaissait, lui, du métier de son père ? Il réfléchit, puis, mentant : embrèvement, mi-bois, queue d'aronde, tenon chevillé, double tenon, entures à plat joint, enture en fausse coupe et à épaulement, enture à paume, oblique à épaulement (simple ou double encoche), tenon et mortaise avec embrèvement, enfourchement.

— Charpentier, dit-elle, ce qui laissa rêveur le Hanne-ton.

— Charpentier ? dit la sœur.

Elle aussi regardait dans le soulier, mais sans y mettre la main.

— C'est donc ce qu'on vous laisse ? Et où avez-vous donc passé tout ce temps ?

— Même avec les bas, dit le Hanne-ton, il ne pourra pas aller loin avec ces croquenots.

— Vous allez loin, dit Cice. Paris.

— Mon père était charpentier. Donnez-moi les noms de toutes les pièces qui composent un pan de bois.

— Ce n'est plus une conversation, dit la sœur.

Moi je parlais des clous, dit le Hanne-ton. Mon père était jardinier : louchet, bêche nan-taise, pelleversoire, bécat, rayonneur, racloir, binette, croc, hoyau, étrépe, serfouette...

— Tu es trop bête ! s'écria Cice. Il n'y a plus rien à deviner !

— Mon père ? fit la sœur comme si on le lui avait demandé.

Elle se souvenait du coupe-foin qui était accroché derrière la porte.

— C'est trop facile, dit Cice.

— Herminette ! dit soudain Antoine.

Il avait tué sa fille avec une herminette. Il ne savait pas que c'était une herminette mais il avait vu le charpentier s'en servir.

— On dirait un nom de fille, dit Cice.

— Ou de chatte, murmura sœur Paule en rougissant. À cause de la fourrure.

Pourquoi n'avait-elle pas demandé simplement pourquoi il n'était pas charpentier lui-même ?

— Oui, pourquoi ? dit Cice.

Et pourquoi Cice, à son tour, usait-elle de l'anacolithe ? Le Hanne-ton eut une idée.

— Dites-nous ce que c'est ? fit vainement la sœur pendant que le Hanne-ton trottinait dans la direction opposée. Ça y était ! Antoine eut enfin l'impression d'être entraîné par le fil d'une démonstration. Une goutte de sueur descendit sur sa joue. On s'était arrêté pour attendre le Hanne-ton qui avait dit qu'il ne tarderait pas. Récit ou parabole. Antoine hésitait encore. Depuis ce matin, il avait plutôt eu l'impression d'une attente, d'une série d'empêchements, il n'avait pas lutté contre cette cohérence et maintenant, à la faveur d'un commencement d'intimité avec ces trois personnages que pour une fois il n'inventait pas, il se sentait solidaire d'une coulée de sens qui voulait en finir avec son existence de guignard. Une deuxième goutte de sueur attira l'attention de Cice. C'était à cause des pieds nus sur les dalles froides du corridor. Elle étendit son mouchoir.

— Bonne idée, dit sœur Paule.

Les doigts de Cice s'agitaient sur les chevilles comme deux araignées. Il pensa au matin qui commençait à peine.

— Ne comprenez-vous donc pas ! s'étonna la sœur.

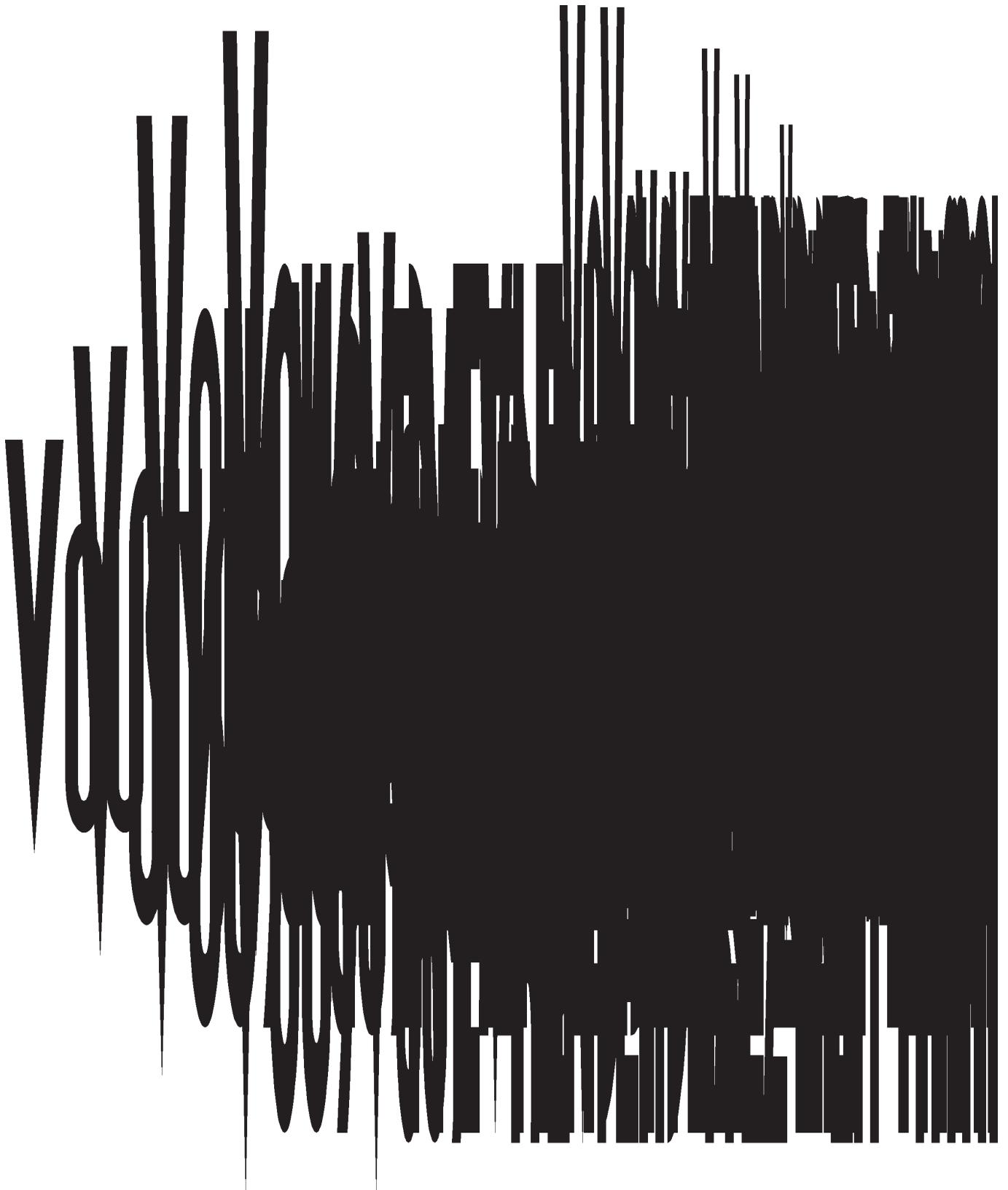
La chevelure s'était ouverte sur la nuque de Cice.

— Montez donc sur le mouchoir !

Il pensa aux vêtements de son ami qu'il venait visiter ce matin. Avait-il bien précisé que ce n'était pas son ami ? Il y avait la question du paletot. Le Hanne-ton revenait avec un mor-ceau de tapis. Cice retira prestement son mouchoir.

— Montez sur le tapis, monsieur Antoine.

Il monta. La craie du Hanne-ton fit soigneusement le tour de ses pieds. Il avait amené d'énormes ciseaux que Cice craignait comme s'il allait mettre à exécution les menaces de lui couper ses cheveux de fée. Il se mit à découper le tapis, suivant précisément l'empreinte double et symétrique. Sœur Paule assistait à l'opération en habituée des coups de génie du Hanne-ton, mais elle avait des doutes. Quand le Hanne-ton eut terminé, elle se baissa pour ramasser le tapis percé de deux trous exacts. Il y avait encore la place de deux autres pieds de



cette taille, confirma le Hanne-ton.

— Maintenant ! dit-il.

Antoine se laissa chausser par les araignées de Cice.

— Même sans bas ! dit-il.

Il ébaucha un sautille-ment. Les rivets le gênaient un peu.

— Avec les bas, dit la sœur.

Oui, avec les bas. Ils entrèrent dans une salle longue et étroite qui se terminait par une fenêtre haute et large occupant presque tout le pan de mur. Elle était ouverte et on distinguait à peine le grillage. Une lumière jaune tombait sur les arbres bleus. Était-ce la fin de ce voyage insensé ? Antoine chercha de l'ombre pour accoutumer ses yeux. Les lits s'alignaient d'un côté. Une religieuse poussait lentement une structure de tubes et de rideaux. Peut-être y avait-il un lit à l'intérieur et un cadavre de la nuit dans le lit ?

— Non, non, ce n'est rien ! fit sœur Paule qui le voyait tourner de l'œil.

Un paon apparut à la fenêtre, blanc comme un fantôme, l'œil noir, et ne bougea plus. Qu'attendait-il ? On passa devant les lits. Personne ne dormait. Un seul était couché sur le côté. Une petite fille jouait avec une poupée nue qu'elle habillait avec un coin du drap. Le vieillard d'à-côté proposait une goutte de son sang pour le rouge des lèvres, mais ce n'était peut-être pas un vieillard. Ils parlaient à voix basse. S'agissait-il de ne pas réveiller celui qui dormait ? Sa tête reposait sur son avant-bras replié. La peau de son cou était rouge d'avoir été frottée. Il tirait une langue noire. C'était peut-être lui que le paon regardait avec tant d'insistance. Il tremblait. Quelle sorte de fièvre avait-il choppée dans l'eau du canal ? Antoine ne pouvait même pas l'appeler, comme le conseillait la religieuse. Elle s'était interposée entre le paon et le malade.

— Malade de quoi ? demandait Antoine.

La religieuse s'empressa de préciser que ce n'était pas une maladie contagieuse. Le corps du malade avait cessé de trembler pendant cette seconde. La petite fille aussi était tombée dans l'eau. Elle y était restée longtemps parce que c'était l'eau d'un puits et que le puisatier était en vacances au bord de la mer. Un pompier l'avait finalement sauvée de la noyade. Elle n'aurait pas aimé devenir la marionnette de l'eau. Un jour une de ces marionnettes avait échoué sur la berge. Le visage avait été effacé. Elle l'avait contemplé pendant que son père, qui avait attaché une corde au pied du pantin, tirait dessus en ânonnant. Le pompier aussi avait attaché une corde à ses poignets. Il écartait ses longues jambes dans la diagonale du puits. Elle avait glissé contre lui, rapidement et elle avait senti ses mains sur ses jambes pendant qu'il lui recommandait de ne pas les agiter pour faciliter l'ascension. On l'avait accueillie avec des cris de joie, puis on s'était penché sur la margelle du puits pour regarder le pompier qui gravissait lentement la muraille. Ensuite on lui tendit les mains et on le hissa. Elle aussi avait tendu ses petites mains meurtries par la corde. Bon Dieu ! dit-il, une couverture ! Et du feu dans la cheminée ! Il la souleva et il se mit à courir vers la maison. Ensuite elle ne se souvenait plus de rien.

— N'est-ce pas que c'était un pompier ? dit-elle à sœur Paule qui ne connaissait pas de pompiers.

Le pompier était mort au fond du puits. Il avait fallu attendre le retour du puisatier qui retrouva le corps dans un boyau. Ce n'était pas une marionnette. Il s'était acharné plus d'une heure pour rompre les angles de cette statue qui représentait l'homme surpris en plein combat contre la mort. On avait fini de déplier le cadavre dans le gazon environnant le puits. Les mains glissaient sur la chair. On referma la mâchoire avec un tourniquet dont la

torsade était hérissée de cheveux. Le préfet avait prononcé un mot qu'il répèterait peut-être à l'enterrement si son hagiographe n'y voyait pas d'inconvénient. Puis le calme était revenu au bord de la rivière, autour du puits qu'on avait mis en quarantaine et dans la maison où l'on attendait le retour de celle qui n'avait pas tenu sa promesse de ne jamais s'approcher du puits. Ce n'était pas le moment de lui raconter cette histoire, mais elle n'échapperait pas à cette espèce de châtement. En attendant elle rêvait doucement.

— N'est-ce pas quelle est mignonne ? dit Cice en déshabillant la poupée.

— Je ne sais pas si c'est lui, dit Antoine.

Sœur Paule l'invitait à se pencher encore. Il ne risquait rien, l'autre dormait. Elle montra le flacon de laudanum puis le remit rapidement dans sa manche. Il avait eu une crise, sans violence, mais avec des mots que la décence interdisait de reproduire. Que se passerait-il à son réveil ?

— Voulez-vous attendre ? dit-elle.

Elle avait prévu la chaise et les coussins.

— Vous ne pourrez pas fumer.

Avait-elle mesuré cette attente ? Antoine se laissa conduire jusqu'à la chaise.

— Si vous ne voulez pas me tourner le dos, dit la petite fille, vous pouvez.

La chaise pivota sous les fesses d'Antoine. La main de Cice l'avait retenu.

— Asseyez-vous maintenant !

Le paon sembla bouger. En tout cas la lumière s'était déplacée et les verts commençaient à apparaître.

— Si vous devez passer la nuit ici, on vous installera.

La main de sœur Paule montrait l'autre mur. Il y avait des gens assis dans des fauteuils, muets et immobiles. Il ne les avait pas vus en entrant.

— Je ne sais pas, dit-il.

La poupée aussi le regardait.

— Je sais pourquoi, dit sœur Paule qui avait pris le temps de réfléchir à la question de savoir pourquoi Antoine ne reconnaissait pas son ami. Vous ne lui avez jamais connu ce visage tranquille.

Comment ne pas être convaincu par cette précision ?

— J'ai rendez-vous demain à Paris, dit-il.

— Je sais ! Je sais ! dit sœur Paule. Votre héritage.

Elle tentait de lui communiquer cette tranquillité. Ne lui avait-elle pas montré le flacon de laudanum pour lui confirmer qu'elle le tenait à sa disposition si le besoin se faisait sentir ? Il frémissait. Cice surveillait ces gouttes de sueur.

— C'est loin Paris ? demanda-t-elle.

Elle voyait les péniches presque tous les jours. Elles allaient à Paris ou en revenaient. Antoine regardait le visage endormi de celui qui deviendrait peut-être un ami. Combien de temps le supporterait-il ?

— J'aurais pu être à Paris cet après-midi, dit-il pour répondre à la question de Cice.

Sœur Paule pivota sur ses talons.

— Et vous auriez dormi où ? dit-elle en s'en allant.

Elle entraîna le Hanneton dans son sillage. Les familiers qui attendaient le long de l'autre mur s'inclinaient à son passage.

— Et mon paletot ? dit Antoine d'une voix mal assurée.

Sœur Paule ne se retourna pas.

— Laissez-moi le temps, dit-elle et le Hanne-ton referma la porte derrière eux.

Le bec du paon cognait le montant des fenêtres ouvertes. On aurait dit qu'il voulait entrer et personne ne disait rien, comme si on s'empêchait de l'encourager et qu'on souhaitait qu'il entrât enfin. Cice claqua des mains pour rompre le charme. Le paon recula. Les têtes des familiers se tournèrent vers le lit qui les concernait. Il y eut des échanges de sourires. Cice souriait à Antoine. Elle était assise sur une chaise à fond de paille, presque au milieu de l'allée. Antoine s'enfonçait dans les coussins. Il était assis sur une chaise à roulettes. Il sentait le savon. Au fur et à mesure que ses cheveux séchaient, ils formaient des boucles rouges aux reflets jaunes. La peau de son visage avait un peu rougi sous l'effet du frottement. La sueur envenimait ces simples irritations. Il trouva un mouchoir dans sa poche. La bouche de Cice n'arrivait plus à sourire.

— Je ne le connais pas, dit Antoine.

On l'écoutait. Il raconta à peu près tout ce qui vient d'être écrit. Combien de temps cela lui prit-il ? Personne ne l'interrompit. Cice pleurait doucement. Elle leva la tête une fois pour lui dire :

— C'est toi qui ne sais pas qui tu es.

Elle le croyait fermement maintenant. Comme il avait fini son histoire, il se risqua un peu dans le futur que lui promettait la lettre du notaire. Quelqu'un connaissait-il Paris ? Lui n'y avait jamais été, dit-il en montrant son compagnon endormi. Comment le savait-il ?

— Il y a combien de temps que vous vivez ensemble ? demanda quelqu'un.

Ce ne pouvait être Cice. Il les dévisagea. Ils n'avaient pas d'ombre. Ils portaient tous une veste de laine et des chaussons et tenaient leurs mains à l'abri dans de petits paniers d'osier d'où dépassaient des torchons propres à carreaux rouges et blancs. Cice exigeait une réponse. Ne préférerait-elle pas qu'il parlât du Paris d'hier et de demain ?

— Et aujourd'hui ? demanda quelqu'un.

Ce n'était pas la voix de Cice et ils semblaient tellement incapables de s'exprimer tous à la fois dans la bouche d'un seul. Il se passa quelque chose d'étrange. On amena une autre chaise roulante avec des coussins dedans. Machinalement, Antoine jeta un œil sur le mourant mais celui-ci était assis dans son lit, intéressé lui aussi par l'arrivée de la chaise roulante. Ce fut le temps nécessaire au voisin de lit qui couchait dans le dos d'Antoine pour se retrouver assis dans les coussins de la chaise roulante. Il s'en allait. Où ? Il n'en avait aucune idée. Ils lui avaient promis de ne pas l'opérer. Il retournait peut-être chez lui. Il avait assez d'argent pour se payer une chaise roulante. On le poussa hors de la chambre et la porte se referma.

— Tu devrais te coucher, dit Cice.

Elle montrait le lit défait. Antoine grimaça d'écœurement. Il tendit son bras pour refermer le lit. Ce geste l'épuisa. Sans le vouloir, il se toucha le front. Le lit était toujours ouvert, obscène et puant. Cice s'était penchée pour le déchausser. Il eut encore la force de demander des nouvelles de son paletot. Le lit était brûlant et humide. Il se tourna du côté de la fenêtre pour pas voir le visage tranquille de celui qui l'avait appelé à son chevet alors qu'ils se connaissaient à peine.

— Qu'est-ce que j'ai choppé ? demanda-t-il.

Il lui semblait s'adresser au paon qui le regardait. Il était seul avec le paon. La chambre était immense et vide. Il se souvint d'un conte. Il était une fois un pays dans lequel on entrait par une porte ; une fois la porte ouverte... Il ne voulait pas dormir. Sa langue était sucrée. Un lépreux entra et s'excusa de s'être trompé de paletot. Il le déposa sur le lit, soigneusement plié. Il s'excusa encore et sortit. Antoine savait qu'il délirait. Mais à quel point ? S'il ne

tentait rien, les gens continueraient d'entrer et de sortir et lui demeurerait dans le lit d'un autre, un lit chaud, obscène, puant, presque liquide et même agréable quand il renonçait à en comprendre la nécessité. Alors il fit l'amour à Cice. Il ne lui demanda pas comment elle avait rompu la solitude qu'il entretenait avec le paon. Il se sentait malade et dégoûté comme à chaque fois qu'il faisait l'amour suite à une rupture de la solitude. Les seins de Cice étaient sucrés. Il ne la voyait pas très bien parce qu'il pleurait. Les murs de la chambre avaient disparu mais n'étaient remplacés par rien. Il n'y avait rien non plus à la place du plafond. Il voyait la lampe dans les cheveux de Cice.

— Es-tu bien sûr de faire l'amour avec elle ?

Tout ne pouvait pas avoir disparu à ce point. Avant que tout ne disparût, il avait nettement entendu la proposition d'un repas à midi. On avait parlé d'une soupe avec des yeux et d'un morceau de pain qui serait peut-être le quignon. Il arrivait qu'on y plantât une sardine. Avait-il décidé de rester jusqu'au goûter, qui se composait d'un autre morceau de pain avec de la confiture dessus, souvent du raisiné, mais quelquefois de la confiture bien prise dans sa gelée ? C'était peut-être bientôt l'heure de dîner. Drôles d'horaires ! Depuis combien de temps faisait-il l'amour avec Cice peut-être, Cice sûrement, qui pouvait-elle être si ce n'était pas Cice ? Il n'avait pas pensé au plaisir. Comme il ne voyait pas son corps, il se contentait de le caresser. Il avait léché les seins parce qu'elle lui avait promis qu'ils étaient sucrés et ils l'étaient. Il ne fut pas déçu sur ce plan. Il ne voulait pas être déçu. Il n'oubliait pas facilement. Elle ne lui parlait plus. De quoi lui aurait-elle parlé ? De son expérience sexuelle ? De sa virginité perdue ? De son désir d'avoir un enfant de lui ? De la mort qui se faisait passer pour un paon ? Il ne le voyait plus. Ils étaient peut-être dedans. Il eut l'impression de voler entre deux rives qu'il n'avait pas l'intention d'atteindre ni l'une ni l'autre. Descendait-il un fleuve ? L'avait-elle entraîné au milieu d'un lac ? Le temps qu'il passait avec elle, était-ce une préparation à cette noyade qu'il avait toujours redoutée ? Il ne trouvait pas les termes pornographiques de cette rencontre, alors il parlait d'autre chose. Il chercha la sueur et ne la trouva pas, pourtant elle glissait sur lui, quelquefois rapide comme la lumière, presque instantanée, porteuse d'ombres et de reflets. Sinon elle s'insinuait lentement et il avait le temps de lui parler. Il avait ce besoin intense de dire à quelqu'un que c'était déjà arrivé et que cela s'était très mal terminé. La lampe descendait, irradiant la chevelure de Cice. Il léchait le sucre des seins. Dans son enfance, on peignait les fesses d'une Vénus avec du sirop et on regardait le monde s'affairer pour empêcher les chiens d'approcher. C'était peut-être ce qui arrivait à Cice et au monde auquel elle appartenait. Non il ne pensait pas au plaisir et il ne savait même pas s'il l'avait désirée avant de la désirer parce qu'elle se donnait à lui. C'était peut-être l'autre qui agissait en lui, celui de la chaise roulante. Avait-il cessé de leur raconter tout ce qui a été écrit jusqu'à ce point précis de son existence ? Cice glissait inexplicablement. À quel point avait-il cessé de se confier à eux ? Et que s'était-il passé depuis ? Sa vésicule séminale eut une légère contraction. Cice dut s'en apercevoir parce qu'elle l'embrassa.

— Est-ce que je sens bon ? dit-elle.

Ce n'était peut-être pas elle qui parlait. Il parlait souvent à la place des autres, peut-être parce qu'il trouvait les mots avant eux, mais pourquoi trouverait-il les mots de cette odeur après tant de temps passé avec elle sans avoir rien à se dire ? Même le lit avait disparu. Qu'est-ce qui restait, à part Cice qu'il ne voyait pas ? La lampe, le paon et la profondeur sans perspective de l'espace. Il ne se voyait pas non plus. Il y avait quelque chose entre Cice et lui, il n'aurait pas aimé que ce fût l'enfant qu'elle désirait et encore moins le liquide innommable que le paon proposait à son imagination. De quoi se parlait-il ? Et pourquoi n'usait-il pas

des mots que la pornographie réserve à ce genre d'aventure ? Comme il bougeait ses pieds, dans un commencement d'hystérie, il rencontra le paletot. Ce contact le dérouta. Il sentit le sperme courir à l'intérieur de l'urètre. Il ne voyait pas le paletot mais il existait. C'est sans doute le cas de tous les objets qu'il ne voyait plus depuis tout à l'heure : ils continuaient d'exister. Mais pourquoi la lampe et le paon n'avaient-ils pas subi le même sort ? Il ne sentait pas le drap du lit, ni les barreaux du dossier à quoi ses mains cherchaient à s'accrocher pendant que le sperme parcourait à une vitesse incroyable la longueur de l'urètre dont le méat devait palpiter à l'intérieur de Cice. Même l'odeur de la violette n'avait pas réussi à traverser cette région obscure de la conscience. Il ne savait donc pas si elle sentait bon. C'était pourtant ce qu'elle voulait savoir. Le paletot glissa dans ce néant et pendant longtemps, les pieds d'Antoine s'agitèrent pour le retrouver. En traversant la région du gland, le sperme augmenterait la caresse externe prodiguée par la surface interne de Cice, mais il était prisonnier de ses cuisses et il dut abandonner sa recherche. Avec un peu de chance, il devinait les objets disparus à défaut de pouvoir les voir. Il était atteint d'une cécité sélective et il n'avait pas de théorie pour expliquer ce phénomène. Cice avait fini par disparaître. Il était toujours sous son influence mais il ne la voyait plus. La lampe n'éclairait plus que le paon. La profondeur se réduisait. Il n'avait conscience d'aucune couleur. Tout était presque blanc et le paon était très blanc. Il eut la sensation désagréable que cet état n'appartiendrait jamais à la mémoire mais non pas que la mémoire des autres s'installât à la place de la sienne. Le paon était trop loin pour être touché. Il étendit ses mains dans la profondeur. Il ne traversait rien, cependant il s'attendait à toucher quelque chose. Toute sa vie il avait été un désespéré et il s'était défendu contre la curiosité des autres, leur donnant à imaginer une existence intérieure tellement déroutante qu'on finissait par ne plus y croire. Cette profondeur lui enseignait autre chose. Il savait que c'était la peur. La lampe semblait descendre doucement sur ce monde qui était peut-être tout ce qui restait de lui. Il appela Cice. Il ne voulait pas crier. Il sentait à quel point son cerveau était à l'ouvrage de son visage. Celui-ci avait-il le pouvoir de se montrer aux autres ? Il prévoyait une vague auscultation. On chercherait peut-être à lui injecter une solution compatible avec l'existence.

— Est-ce la peste ? demanda-t-il à tout hasard. Le choléra ? La phtisie ? La syphilis ? La rage ?

Il énuméra ainsi toutes les maladies dont il connaissait l'issue fatale. Aucune réponse. L'embout d'un stéthoscope semblait pourtant s'appliquer dans la région du cœur. On devrait apprendre la clinique au lieu des évangiles, pensa-t-il. Il s'en prit aussi à l'instruction publique. Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'apprendre à mourir ? Il ne se souvenait pas d'avoir évoqué le nom de Dieu en posant cette question. Quelqu'un lui disait le contraire, mais qu'était-ce, quelqu'un, à ce moment décisif ? Le paon ne semblait pas être doué de la parole. La lampe descendait sur lui. Il allait donc disparaître ! Tout avait disparu de cette manière. Il fallait dire (comme pour répondre à cette voix) : je m'en rends compte maintenant qu'il ne reste plus qu'un paon pour m'accompagner ! La voix se tut. Elle n'avait peut-être jamais parlé. Qui voulait-il faire parler ? Cice était une enfant. Il aurait préféré reconnaître sa faute devant un tribunal (il connaissait le prix à payer) plutôt que de porter cette croix pendant toute une vie où il n'avait pas su où aller pour ne plus être seul. Cice était-elle devenue folle comme on le disait ? Vivait-elle encore en ce moment si inquiétant ? Pourquoi n'était-il jamais entré dans ce tribunal ? La flamme de la lampe tremblotait, peut-être sous l'effet d'un courant d'air. Il n'avait pas faim. On le nourrissait peut-être. Même le paon semblait ne pas avoir mangé depuis. Il y avait des graines éparpillées dans le gazon sous la fenêtre.

On avait même parlé de vermissieux. C'est rare, d'entrer ici sur ses deux jambes, avait constaté quelqu'un. Avait-il précisé qu'il était un visiteur ? Qui venait-il voir ? Avait-il désigné un lit au hasard ? Les ennuis commencent souvent de cette façon. Avait-il eu l'intelligence de choisir un dormeur qui n'avait aucune chance de se réveiller ? À quel moment avait-il commis l'erreur que ne commet jamais un simple visiteur ? Il importait sans doute peu qu'il s'en souciât maintenant. Il constata que l'aura de la lampe touchait presque les plumes de tête du paon. Le clignement involontaire de ses yeux l'empêcherait sans doute d'assister à cette disparition. Il n'avait rien vu disparaître. Il disparaîtrait de la même façon. Avait-il pensé à la douleur ? Elle n'avait pas remplacé le plaisir que Cice avait voulu lui arracher. Fallait-il s'attendre à une douleur ? Quel temps s'écoule-t-il entre le moment de la douleur et sa perception ? La voix lui conseillait de ne pas penser à des questions physiologiques. Cet être voulait le réduire à une existence spirituelle. Le paon ne disparaîtrait pas tant que le corps conserverait quelque valeur. Sur sa tête, la huppe étincelait, prélude du feu qui allait embraser cette dernière existence.

— Qui avez-vous tué encore ? demanda la voix.

Il eût été plus pertinent de demander ce qui restait à tuer pour ne pas mourir bête. Antoine sentit le ricanement qui agitait les traits de son visage. Ses doigts grouillaient dans d'autres mains. Pour la première fois, des mains se posaient sur les siennes pour les empêcher d'agir. Il ne luttait pas. Il avait cette impression de grouillement. Le blanc du paon s'est intensifié. Il compta ces secondes. Ou bien était-ce des minutes ? Quelle unité l'affectait maintenant que la profondeur existait à la place des nuits et des jours ? Une goutte d'huile glissa de son front sur la pente du nez puis sur la joue. Les yeux ne clignaient plus. Ils ne s'étaient pas fermés. Il pouvait voir la lampe menacer l'existence du paon. Il y avait une bonne douzaine de paons dans le parc, presque tous blancs. Un seul survivait-il à cet étrange achèvement de l'existence de l'homme ? La mort nous place-t-elle dans cette attente ? L'impossibilité de voir les autres était-elle la conséquence de leur existence ? Il ne les entendait plus. Ses mains ne cherchaient plus les leurs. La goutte d'huile était tombée de la lampe. Il pouvait encore s'étirer. Ses os craquèrent. Les yeux ne souffraient pas du défaut de clignement des paupières. Ils décrivaient la tache blanche du paon, incapables maintenant de rendre compte de l'effet de la lampe ni de la profondeur qui n'était plus celle d'un jeu cohérent de l'ombre et de la lumière. Le paon continuait de s'appeler un paon mais n'avait sans doute plus aucun rapport avec le paon qui était entré peut-être par hasard dans cette sinistre existence, par contre il n'y avait aucun inconvénient à ce que la lampe devînt la lumière que l'esprit devinait en elle. La profondeur n'était affectée d'aucun mouvement, ni glissement (il songeait à la transaction alternative de la verge surprise en flagrant délit de pénétration dans l'univers incompréhensible de la femme: soit dit en passant, il n'en avait aimé aucune), ni tournoiement ou rotation anarchique du corps qui lutte contre la noyade inventée par le rêve comme un châtiment à appliquer à l'homme accusé de violer les lois de la nature, ni balancement ou alternance des sentiments nourris au contact de la réalité découlant logiquement des deux mouvements précédents. La lampe s'éteignit. Le paon frémissait dans cette obscurité, seul compagnon de route de cet évanouissement peut-être provoqué par leur vigilance. Le paon était-il une idée approximative de ce qui avait encore une existence relative ? Le corps ne souffrait pas de cette attente. D'ailleurs c'était de moins en moins une attente. À dix-huit heures, plusieurs incisions furent pratiquées sur le corps immobile d'Antoine par un assistant du docteur Vermort. La main tremblait légèrement. Le docteur Vermort écarta soigneusement chacune des plaies pour s'assurer que

les nerfs étaient découverts. Ceux-ci devaient être reliés à une pile. On mit d'abord l'un des fils en contact avec la moelle épinière, et l'autre avec le nerf sciatique. Soudain, un frisson général courut sur le cadavre. Vermort rompit le circuit une première fois. Le corps d'Antoine s'apaisa. Une seconde décharge provoqua de violentes convulsions. Le fil touchant à la moelle épinière maintenu à la même place, l'autre fut introduit dans le talon. Vermort suivait un plan. Au moment où le fil vint effleurer le muscle dénommé « tendon d'Achille », la jambe qui se trouvait repliée sur la cuisse se détendit brusquement, avec une telle vigueur qu'un assistant faillit être renversé. La situation ne parut grotesque à personne. On ne se regardait même pas. Des lèvres avaient simplement exprimé le vœu qu'Antoine fût bien mort. On ne releva pas cet instant de faiblesse. Les conducteurs furent ensuite approchés, l'un du nerf diaphragmatique, dans le cou, l'autre du diaphragme, un peu en dessous de la cinquième cote. On eût dit, alors, que le cadavre reprenait haleine; la poitrine se soulevait et s'affaissait, le ventre suivait ces battements rythmiques, comme dans la respiration naturelle et ce simulacre de retour à la vie se prolongea tant que les muscles en jeu restèrent soumis à l'animation électrique. Le docteur Vermort voulut alors galvaniser les muscles de la face. Rien ne saurait donner une idée d'un pareil spectacle ! Les cheveux se hérissèrent, et les expressions les plus disparates se peignirent, en quelques secondes, sur la face exsangue; la colère, la tristesse, l'épouvante se succédaient, entremêlées de sourires hideux. À la vue de cette scène effroyable, plusieurs spectateurs prirent la fuite; l'un d'eux s'évanouit et, transporté chez lui, demeura plusieurs jours comme un fou, en proie à des hallucinations. Enfin, la dernière phase de cette expérience eut pour objet les articulations de la main. Les doigts s'agitèrent, le poing fermé s'ouvrit brusquement, quelque effort que l'on fit pour le maintenir. À un moment, le bras d'Antoine se leva, et son index étendu sembla désigner certains assistants terrifiés. Le docteur Vermort avait eu l'espoir de ramener Antoine à la vie. Il essaya de rétablir les battements du cœur et la circulation du sang, mais il échoua dans cette étrange tentative de résurrection. Il fut le dernier à sortir de la salle d'expérimentation. Il ferma la porte à clé. Il n'était pas déçu. Ure avait échoué avant lui. Seule l'imagination de Mary Shelley avait vaincu l'évidence. Il rejoignit ses assistants dans le vestiaire. Après tout, tout s'était passé comme il l'avait prévu. Le cœur n'était pas un muscle comme les autres. Il avait aussi pensé à la fragilité existentielle du cerveau. On le félicita. L'un des assistants lui remit l'ébauche du rapport, écrite dans la sténographie secrète que Vermort enseignait à ses étudiants les plus prometteurs. Il le remercia si chaleureusement qu'on le prit en pitié. Cette fois il sortit le premier. Il n'avait pas fait de discours. Il rentra chez lui à pied. Il avait peut-être l'idée de s'arrêter dans un café. Il traversa des terrasses bondées de buveurs tranquilles. Il n'hésita qu'à l'approche d'une table où Cice buvait une grenadine. Elle ne sembla pas le voir. Elle était encore plongée dans une de ces rêveries qui détruisaient sa vie d'adulte. Il avait ralenti dans l'espoir d'être vu, mais il la dépassa sans réussir à la tirer de ce monde intérieur qu'il avait une fois tenté d'analyser avec les moyens de la science. Rentré chez lui, il ne mangea pas, ne prit pas le petit alcool qui d'ordinaire provoquait le compte-rendu de la longue journée qu'il venait de traverser en croquemitaine, et il se coucha, tout nu au milieu du lit. Il dormit jusqu'à l'aurore. La brouette d'un marchand des quatre saisons le réveilla. Non, Cice n'était pas couchée avec lui. Cice montait l'escalier. Elle avait sauté le mur d'enceinte du jardin potager. Elle connaissait le chemin. Elle gratta à la porte.

— Est-ce toi, Cice ?

Comment l'avait-il deviné ? Il ouvrit. Elle ne s'était pas coiffée.

— Ce cobaye... dit-elle.

Il l'attira à l'intérieur et referma la porte. Il la secouait par les épaules.
— Eh ! Bien ? dit-il, je t'écoute !
Antoine avait brisé un carreau de la fenêtre cette nuit. Qui d'autre sinon ? On avait poursuivi une ombre. En vain.
— C'est impossible ! dit le docteur.
Le cœur ! Le cerveau ! Le sang ! Quelqu'un s'était emparé du cadavre ! Un maître chanteur ! Il soupçonnait depuis longtemps un de ses assistants.
— Cice !
Elle ne l'écoutait pas. Elle aussi avait poursuivi l'ombre nue d'Antoine.
— Nous avons couru toute la nuit ! s'écria-t-elle comme si cette vaine poursuite eut plus d'importance que le vol intentionné d'un matériel d'expérience.
— Marthe ! hurla-t-il dans l'escalier.
Marthe, c'était la concierge. Il ne la ménagea pas.
— Mais, Monsieur, vous m'aviez bien précisé que vous n'y étiez pour personne ! D'habitude...
Il descendit l'escalier quatre à quatre.
— C'est un vol ! cria-t-il sur le pas de la porte. Un vol ! Pas une résurrection !
Et il disparut dans la foule d'un petit matin tranquille.

Antoine à Paris

Patrick Cintas

Récit extrait du *Rendez-vous des fées* (Aliène du temps),
roman qui en contient beaucoup d'autres.





Peu à peu ou bien tout à coup. Je ne sais, ne saurai... poursuivons. Ici, maintenant. Ici, où? Quand maintenant? Savoir, pas moyen! Donc, imaginer. M'imaginer. Accroupi, contre un mur, dans le noir. Accroupi, immobile, jusqu'aux yeux. Les miens ou les autres. Je ne sais, ne saurai. Ils voient le noir puis le gris. À leur droite, une grille, l'angle d'un mur.

La grille, parlons-en. Vaguement, les yeux la devinent. Plus nets, sans devenir distincts, vu le manque de lumière, les vides entre les barreaux. Dois-je en déduire, derrière le mur de la grille, l'existence d'un noir plus ou moins noir que celui où je suis, plus ou moins gris que le gris que je vois? Impossible. Plus moyen. Jamais eu moyen.

Ici, séquestré, moi. Ou celui qui peut dire, je suis ici dans le noir. Imaginer. Une suite, une cause, un commencement. Peu importe. Pour continuer.

Un jour comme les autres, jour ouvrable sans doute, j'allais et venais, avec indolence et vertige subliminal. Tout à coup, paf! en cage. Sans connaissance, sans nouvelles depuis.

Long silence. Imaginer un long silence. Des siècles. Aucun signe de vie. Puis peu à peu ou tout à coup. On ne sait, on ne saura. Ce noir, ce gris dans le noir, cette grille, ce mur que je vois, cet autre dans mon dos, l'angle qu'ils font à ma droite. Et cette voix, la première fois, tu es ici dans le noir, tu y resteras un bon moment. C'est un bon moment. J'entends dire, il y aura de bons moments. Il y en a eu, il y en aura. Encore.

Ici maintenant, une grille dans les yeux. Cette grille, idéale au passage d'un gardien ou tout autre tortionnaire, il y a un instant m'a fait imaginer cette histoire d'emprisonnement dont, à l'époque, j'aurais été la victime désignée. Sans preuves à l'appui, bien entendu. J'entends dire, cela va de soi puis que non. Je ne sais, ne saurai.

Imaginer la suite. Une suite possible. Rien ne s'oppose à ce que la grille tourne sur ses gonds et, ce faisant, laisse entrer et sortir, non pas quiconque, mais qui en a la clé, par exemple, ou qui de droit. Hypothèse impossible à vérifier. J'entends dire, oui et puis non. Car, d'où je suis, la grille sans serrure ni gonds reste fixe. Pour en déduire que la grille est scellée dans la pierre du mur (si le mur avec la grille est de même nature que celui où appuie mon dos), il n'y a qu'un pas. Entendu, poursuivons. Ai-je souvenir d'avoir vu la grille dans une position autre que scellée

dans le mur? J'entends dire que non, puis. Non, tu n'as pas souvenir d'avoir vu la grille s'ouvrir. La grille, le mur, le noir et le gris. Les quatre éléments du pays.

Quelqu'un dit, moi ou un autre. Non, demande. À qui? Je ne sais. Ici accroupi depuis... quand? Vieille question sans réponse. Depuis le jour... où, depuis toujours, ici dans le noir. Quelqu'un demande – toujours le même ou moi ou un autre – jusqu'à... quand? J'entends dire, jusqu'à la fin. J'entends encore, tu ne peux pas te désister, vous ne pouvez plus, jusqu'à la fin. Tu resteras assis. Non, accroupi dans le noir, jusqu'à la fin. La grille est donc scellée et nulle trace de gardien. Peut-être mort, mort peut-être. On ne sait. Ici, maintenant, sans issue. J'entends dire que oui puis que oui. Continuons. Ici, maintenant, dans le noir contre un mur muni d'une grille inamovible, toi, jusqu'à la fin, seul, immobile, sans nouvelles du pays. J'entends dire, jamais eu de pays et encore, pays mort. Pays mort, jamais d'autre.

Tout à coup ou peu à peu, dans l'allée du jardin, de retour de la chasse, Père, couvert de son feutre terreux, dans son costume vert-de-gris. Fusil sous le bras, cassé en deux. Immobile ou en marche. Yeux immobiles, toi. Un instant, tu essaies... Puis tout s'efface.

Noir de nouveau et gris, mur et grille. Ici maintenant, toi ou un autre, accroupi, immobile contre un mur. Tu ne bouges pas, ne bougeras pas. Continuons. Immobile, ici maintenant, accroupi dos au mur, toi. Des yeux, les tiens ou les autres, voient. Croient voir ce qu'ils voient. Gris, noir, grille et mur, angle. Corps? Oui, accroupi, immobile, ne bouge pas. Mains? posées l'une sur l'autre, le tout sur les genoux. Pieds? à plat au sol. Cuisses, contre les mollets. Poitrine, contre cuisses. Bas du dos, contre mur. Haut du dos, une courbe dans le vide. La tête: une boule. Poumons? pas de poumons. Pas d'air, pas de nez. Air irrespirable. Voix dans la bouche. Non, pas de bouche. La voix s'entend. Oreille! une grande oreille pour un oeil seul dans une tête. J'entends dire que oui et que non. Une oreille ou plusieurs, des yeux ou un seul. Pour le reste... Tu te devines dans le noir, accroupi dos au mur, avec un oeil, une oreille ou deux, séquestré, loin de tout. Continuons. Il y va de ta voix. Quelqu'un dit, il y va de sa voix.

Imaginer, pour continuer, un autre ou le même, ailleurs ou ici. Il y aurait un ailleurs. Il y aurait un autre, un même, une main amie. Là-bas, un autre dans une autre lumière, et lui – le même – à ta recherche. Comment savoir? pas moyen. Aucun signe de vie, aucun signe d'une autre vie. Ici, toi. J'entends dire que oui puis que non. Poursuivons. Un autre, toi ou un autre. Je ne saurai. Imaginer.

Derrière le mur, lui. Toi, devant. Nous, dos à dos. Non, j'entends dire que non. Le mur dans ton dos, si épais, des siècles... de silence! Reprenons. Quelqu'un, sur la droite, de l'autre côté. Proche ou lointain. On ne le voit pas. Je ne le verrai pas. Accroupi, pourquoi pas? J'entends dire que non. Alors, en marche, allant et venant. J'entends dire que oui et que non. Enfin quelqu'un – peu importe la posture – me sachant dans le noir, se sachant loin de moi, ou proche. Debout ou couché, rien ne s'y oppose. J'entends dire que non. Allant ou pas, c'est selon. Sans nouvelles depuis... des siècles. Te cherchant. J'entends dire, quel besoin d'un autre comme toi? Vieille question sans réponse. Continuons. Cet autre, le même, à l'existence présumée, présumerait la mienne. Poursuivons. Un autre comme moi, proche ou lointain. On ne le voit pas, je ne le verrai pas. L'imaginer. Un autre comme moi dans une autre lumière. J'entends dire que oui, cela va de soi, puis que non. Un autre comme moi dans la lumière. Laquelle? J'entends dire, lumière inqualifiable. Un autre comme moi, égaré. Comment savoir? Poursuivons. Un autre, de l'autre côté, ombre blanche. Je ne le vois pas, ne le verrai pas. J'entends dire que oui puis que non. Je ne l'entends pas. Je parle de l'autre, le même. Je ne le vois pas, ne l'entends pas. J'imagine. L'inqualifiable lumière. J'entends dire, ici sans lumière. Ici et ailleurs, d'ailleurs. Je tiens le greffe. Ça doit suffire. J'entends dire, non, ça ne suffit pas, puis oui. Il suffit d'être assis, d'attendre que peu à peu ou tout à coup! Pour finir... non, pour commencer. J'entends dire finir, commencer. J'entends dire finir... au commencement.

Lignes de fuite extrait

Marie Sagaie-Douve





LE VOYAGEUR

Quatre murailles ocre agrémentées de dégoulinades rouilleuses. Les grosses ampoules électriques ne tiennent qu'à un fil. La clarté crue et l'odeur de renfermé m'indisposent. Une meute de haut-parleurs aboie des paroles inintelligibles. Je me remets. Sur un fourneau, piédestal de fonte, une statue de marbre en frac et en chapeau tuyau de poêle dédaigne du haut de sa grandiloquence le bas peuple qui fermente. Une meute de haut-parleurs aboie des paroles indistinctes. Des petits pelotons, çà et là, s'avachissent, qui sur des bancs de bois, qui sur les dalles froides et crasseuses, qui sur des plaids effilochés, qui sur des journaux, qui sur des toiles cirées... Relégués entre deux billards démantelés, les enfants en bas âge roulent sur des paillots pisseux. Un factionnaire en treillis bardé de décorations étincelantes manie un manche de pelle. J'avise une trombine encastrée dans une ouverture rectangulaire, une trombine flambante à casquette d'uniforme. J'entreprends la traversée aventureuse de la salle des pas perdus. Je me heurte à des valises béantes, à des sacs éventrés, à des bidons de toutes sortes, à des paniers à provisions, à un prie-dieu, à des cartons, à des cageots gloussants... Sanglé sur un lit de fortune, un cadavre s'esclaffe en bavant du sang sur son linceul usé jusqu'à la trame. J'enjambe des bardas, des... Une meute de haut-parleurs aboie des paroles obscures. J'enjambe des cantines, des casiers à bouteilles, des corps mutilés, un accordéon, un rouleau de fil de fer, une communiant suçant son pouce, une bicyclette... Le soudard inspecte les chambrées. Je passe un pétrin, des brocs, des cuvettes, des bassinoires, des seaux hygiéniques, une pétrolette... Une meute de haut-parleurs aboie des paroles confuses. J'esquive les odeurs de victuailles, de fièvre, de sommeil, de sueur, de sainteté, de mauvais parfums, d'eau putride, de déjections... Je contourne des batteries de cuisine, un landau, des montagnes de balluchons, une grande volière. J'arrive au bout de mes peines. Une marrelle. Les mains en longue-vue, l'artilleur braque son attention sur les canonnades d'un lointain combat. Je rôde autour de la guérite. Une meute de haut-parleurs aboie des paroles nébuleuses.

LE GUICHETIER

Décidez-vous.

LE VOYAGEUR

Mille pardons... Un simple renseignement...

LE GUICHETIER

Je ne suis pas là pour ça, mais... Tout ouïe, je vous écoute.

LE VOYAGEUR

L'heure de passage du prochain train pour...

LE GUICHETIER

Padoue? Paris? Pampelonne? Pampelune? Vous avez l'embaras du choix. Avez-vous interrogé le vide obstiné du tableau des arrivées et des départs? Non! Le silence tonitruant de l'horloge, ma compagne de toutes les heures? Non! Elle et moi, nous avons fait notre temps.

LE VOYAGEUR

Voulez-vous dire que la gare est désaffectée?

LE GUICHETIER

Je ne veux rien dire du tout. Je dis que nous ne sommes plus desservis par le chemin de fer, et ce, depuis la dernière guerre.

LE VOYAGEUR

La dernière...

LE GUICHETIER

La drôle.

LE VOYAGEUR

Et tous ces gens...

LE GUICHETIER

Ils attendent.

LE VOYAGEUR

Ils attendent quoi?

LE GUICHETIER

Ils attendent.

LE VOYAGEUR

Ils savent?

LE GUICHETIER

Ils savent.

LE VOYAGEUR

Ils savent et...

LE GUICHETIER

Ils savent et ils attendent.

LE VOYAGEUR

Ils espèrent ?

LE GUICHETIER

Sûr, sans quoi ils n'attendraient pas.

LE VOYAGEUR

Qu'espèrent-ils ?

LE GUICHETIER

Dieu. Un dieu. Un miracle ou quelque chose d'approchant.

LE VOYAGEUR

Deus ex machina. Mais qui sont les dramaturges ? Mais qui sont les thaumaturges ?

LE GUICHETIER

Tirons l'échelle, voulez-vous.

LE VOYAGEUR

L'échelle des valeurs ?

LE GUICHETIER

L'échelle... Rompons les chiens, vous dis-je !

LE VOYAGEUR

Les chiens de garde ?

LE GUICHETIER

Les chiens... Vous désorienterez un régiment de grammairiens, de soldats, de...

LE VOYAGEUR

A propos de guêtres ; d'où sort ce martial ferblantier au bâton merdeux ?

LE GUICHETIER

Je vous en prie... Il n'a plus toute sa raison. Il vit avec ses troupes dans la cabèche. Inoffensif !

LE VOYAGEUR

Un nostalgique des casernes et des fronts.

LE GUICHETIER

Un citoyen.

LE VOYAGEUR

Et cette grosse légume perchée sur l'impériale de ses aïeux ?

LE GUICHETIER

On dirait qu'il a avalé sa canne.

LE VOYAGEUR

La canne à pommeau doré s'avale de père en fils.

LE GUICHETIER

Il n'a point de fils.

LE VOYAGEUR

Tant mieux pour le mien.

LE GUICHETIER

Comme vous êtes ! C'est quelqu'un, vous savez ! De temps à autre, il fait une apparition dans le hall. Selon le dire des rares personnes qui l'approchent, il possédait des terres en Espagne. Cent chevaux hennissaient dans les écuries de son château ; des dizaines de domestiques le servaient ; des milliers de paysans s'usaient dans les sillons de ses domaines ; des milliers d'ouvriers se rivaient du matin au soir à ses machines, à ses plantations, à ses élevages. Un empire. Les cadences qu'il imposait le perdirent. Tout d'abord vint la controverse, puis la désobéissance et à la fin... A la fin, vint la révolte. Un massacre ! Je vous le vends comme on me l'a vendu. La Milice... Un instant, les haut-parleurs... Non, rien de grave. La Milice dépêcha la besogne. Un château de cartes au milieu d'un désert de cendres sanglantes. Réprimez, frappez, incendiez, la rébellion, elle renaît de ses braises ! Nu et cru, notre héros n'avait plus qu'à fuir. C'est à un mendiant que l'on a prêté asile. Enfin, nous voilà tous bien lotis, je vous jure ! Tout le monde est servi et il en reste. Si ma pauvre Elise vivait... J'y pense souvent. Je ne tarderai pas à la rejoindre, maintenant. Elise, pailleuse de chaises, voulez-vous prendre pour époux Antonin, gratte-papier ? Nous étions assortis. Je suis un vieux clou tordu et rouillé. Une cartomancienne avait vu un berceau sous notre toit. Tisanes, cierges, prières, pèlerinages, rien n'y faisait. Un garçon ou une fille, la chose est égale, Elise ! Nous l'avons tant voulu. Elle est morte dans les bras de la sage-femme, peu avant l'enfant.

Dans les blés, quelquefois, nous courons l'un vers l'autre. Elle m'apporte son nourrisson dans un linge blanc. Je les serre contre moi. Ils se brisent comme du verre. C'est effroyable, monsieur. Vous ne pouvez imaginer à quel point la chape de la solitude me pèse. A moins que je sois important...

LE VOYAGEUR

Soulagez-vous de votre fardeau.

LE GUICHETIER

J'ai longtemps partagé le poste avec un type épatant... Un homme de confiance. Si le mot camarade n'était pas interdit... Nous nous entendions comme deux foireux hilares...

LE VOYAGEUR

Qu'est-il devenu ?

LE GUICHETIER

J'y viens, j'y viens doucement. Encore un qui a eu sa portion du gâteau. Le malheur nous liait étroitement. A longueur de nuit – c'est la nuit que l'on souffre le plus –, nous ressassions nos bons et nos moins bons souvenirs. Une fois qu'il s'était assis, qu'il avait glissé un crayon derrière son unique oreille, qu'il avait joint ses mains sous son menton, qu'il s'était peu à peu absenté et qu'il avait fini par articuler : « C'est une sombre histoire, une sombre histoire de fleurs », jamais, même en idée, je ne l'aurais interrompu. Cette bande magnétique me tape sur le système ! J'en suis responsable. Enfin ! A cette époque, il dessalait la fille d'un jardinier, mais l'ancien voyait le manège d'un sale œil : « Saligaud, je te couperai les oreilles en pointe ! » C'est dans une serre que le drame... Les amants étaient pris au piège du braconnier. Le sécateur... Je ne vous en dis pas plus. La tourterelle fut expédiée chez une tante, au bord de mer. Ils ne se revirent qu'après de longues années. Trop tard. Le galant venait d'engrosser pour la troisième fois sa fleuriste de femme. Je l'ai vu débarquer, un soir, avec ses trois gamines, Rose, Marguerite et Jasmine. Il ne m'a jamais parlé de leur mère. Ici, il a refait sa vie. Ah ! nous en avons pris des pistaches ! Malgré tout, c'était un bon vivant... Une espèce de...

LE VOYAGEUR

C'était ?

LE GUICHETIER

Il ne supportait plus les remontrances. Quand les nerfs

prennent le dessus... Des mots avec un rondier, un différend et...

LE VOYAGEUR

Et quoi ?

LE GUICHETIER

De temps en temps, une active fraction des partisans de l'Ordre reproche aux dirigeants leur indulgence envers ceux qui manquent à Dieu et à ses envoyés ; alors, pour calmer les remous, pour rabattre les caquets, le Pouvoir menacé s'acharne sur les brebis, les dangereuses brebis gauleuses... Les meneurs changent, le Pouvoir... Il change de mains, argenté et armé. Récompense, réprimande, punition ! Ils les ont emmené. Lui, et ses trois demoiselles.

LE VOYAGEUR

Ils les ont...

LE GUICHETIER

Jamais de la vie ! Les récalcitrants, les détracteurs, les fauteurs de troubles et même les assassins, monsieur, ici, meurent de mort naturelle. La clémence des juges les engage avec leur famille, leurs animaux, leurs meubles... La diète. Il faut protéger les honnêtes gens de la vermine. On traite le mal à la racine, on l'étouffe dans l'œuf. Chaque foyer patauge dans sa mare d'excréments et couche avec ses cadavres. Une attraction pour les promeneurs. Une palissade clôt l'emplacement. Les dimanches et jours de fête, des queues interminables s'éternisent devant les caisses. A l'intérieur, des stands enguirlandés proposent des friandises, des sachets de cacahuètes, des cartes postales, des bouquets de ballons, des flacons de désinfectant, des carrés de gaze imbibés d'eau de Cologne... On va, on vient, on étrenne les toilettes, on se met au ton, on fait connaissance, on côtoie les notables, on se place, on se signe, on pose pour les photographies, on s'émeut, on s'émoustille... Le plus souvent, le dernier survivant de la cagée se fracasse le crâne contre les barreaux. C'est une aubaine pour les visiteurs toujours avides de sensations. La cloche funèbre évacue les promeneurs. Une grue dépose la loge sur un terre-plein entouré d'une douve. L'eau bouillonne. Les gradins craquent. La foule perd patience malgré son engouement pour les chants militaires et religieux, dégorés par les chœurs et les fanfares déployés sous les contreforts de la tribune aux harangues. Le foyer au foyer ! On guette le signal des autorités, le moment de relâche des chefs de musique, les prémices d'une valse viennoise ou d'un tango argentin qui tendra l'embrasement jusqu'à ses der-

niers hoquets. On emportera quelques débris consumés, quelques vestiges purifiés ; ainsi, sans aucun doute, on se préservera de la maladie et de mauvais sorts.

LE VOYAGEUR

C'est hallucinant!

LE GUICHETIER

On s'y habitue. Connaissez-vous Le Châtiment? Que je suis niais! C'est un mensuel qui livre les détails les plus perfides de ces journées à la voracité de ses lecteurs. Tout en assurant mon service, j'y ai collaboré. A présent, je ne sors plus de ma cabane. Mes confrères m'ont remis une plume en or et un encrier en ivoire pour l'ensemble de mon travail. Une carrière. Après la disparition tragique de ma femme et de mon fils... Nous habitons dans la région de Troyes. Et l'affaire de l'Orphelinat. Des ventes multipliées par... par cinq... ou six, pendant des mois. La réclame, comme on dit ici, en a fait ses choux gras de ces feuilles. « Il était une fois deux gamines, qui sur le plancher à claire-voie du dortoir, consommaient une satanique joie ». Il n'en fallait pas plus pour exciter les esprits. « Elles étaient loin de se douter qu'un sévère regard assermenté témoignerait ». Nues, tondues, les bras ficelés le long du corps, elles furent traînées jusqu'aux portes de la cathédrale sous les huées, sous les injures, sous les crachats, sous les morsures de cent chats à neuf queues, sous des pluies de cailloux. Tout est bien qui finit bien. L'une est devenue une pensionnaire modèle de la Lanterne rouge, l'autre goûte Dieu au presbytère. Je pourrais faire venir les grandes eaux à votre moulin. Vous en voulez des histoires? Vous êtes écrivain, n'est-ce pas?

LE VOYAGEUR

Je crois.

LE GUICHETIER

J'ai parcouru votre dernier roman. Malheureusement, après les coupes de nettoyage et le caviardage. Je m'y suis un peu perdu. Une radio étrangère a diffusé la lecture des passages interdits. Je m'en veux, j'ai manqué ça. Les journalistes vous ont cité: « Mon chantier? La Toccata! Je n'en dirai pas plus. J'y travaille. »

LE VOYAGEUR

Pour y travailler, j'y travaille.

LE GUICHETIER

Parlez-moi de vous, de vos démêlés avec vous-même.

LE VOYAGEUR

Mes démêlés?

LE GUICHETIER

Jouons. Vous acceptez d'écrire pour une revue. Trois nouvelles. Vous êtes un homme de ressources, mais la troisième vous donne du fil à retordre. La panne. Cela ne vous ressemble pas. Plus rien. Vous devenez invivable. Vous décidez de vous éloigner du quotidien. Vos proches vous y encouragent. Vous dépliez une carte. Un village recroquevillé au fond d'une vallée. Une maison à peine retapée, sans confort. Des provisions. La voiture. Vous hantez les sentiers escarpés, les chemins de l'imaginaire. L'aube lave vos épreuves négatives. Vous lâchez des personnages. Vous les compromettez. Vous en faites des huniers, des tenancières de bordel, des charretiers, des guichetiers. Vous outillez des figurants. Vous en faites des pochards, des malades du foie et de la foi, des tapageurs de tapis-franc, des pupazzi... Vous tapez dans le tas. Ces beaux mondes sont à votre disposition.

LE VOYAGEUR

Ils m'appartiennent jusqu'à la répétition des couturières. Après...

LE GUICHETIER

Après ils vous embarrassent.

LE VOYAGEUR

Ils m'encombrent.

LE GUICHETIER

Vous passez à autre chose. Vous les laissez en plan. Vous les envoyez paître dans les décors et dans les lieux communs. Petit détail, vous les perdez dans vos galeries de portraits, dans vos miroirs déformants.

LE VOYAGEUR

Les cabotins passent, l'écriture reste et saute la rampe.

LE GUICHETIER

Le magnétophone est au bout de sa bobine à bobards. Nous allons déguster deux bonnes heures de musique. Toujours la même musique. Reprenons. Le jour baisse. Vous rentrez avec vos créatures.

LE VOYAGEUR

La page est blanche. Désespérément blanche. Les voix se

superposent. Les voix sont justes.

LE GUICHETIER

Dites, c'était hier? La longue marche vous exténue. Vous vous assoupissez au pied d'un mur de terre sèche. Dites! Dites!

LE VOYAGEUR

J'arrive sur une place... Un mât...

LE GUICHETIER

La place de l'Estrapade. Et cette musique... Ne jouons plus, la fatigue vous défigure. Ce sable dans les haut-parleurs... Dégotez-vous une couverture pour la nuit. Vous n'avez plus qu'à attendre.

LE VOYAGEUR

J'attendrai.

La toccata

Robert Vitton



lectrice : canonnant le titre

LA GLOIRE

La Gloire! je ne la sus qu'hier, irréfragable, et rien ne m'intéressera d'appelé par quelqu'un ainsi.

Cent affiches s'assimilent (l'or) incompris des jours, trahison de la lettre, ont fui, comme à tous confins de la ville, mes yeux au ras de l'horizon par un départ sur le rail trainés avant de se recueillir dans l'abstruse fierté que donne une approche de forêt en son temps d'apothéose.

Si discord parmi l'exaltation de l'heure, un cri faussa ce nom connu pour déployer la continuité de cimes tard évanouies, Fontainebleau, que je pensai, la glace du compartment violente, du poing aussi étreindre à la gorge l'interrupteur : Tais-toi! Ne divulgue pas du fait d'un aboi indifférent l'ombre ici insinuée dans mon esprit, aux portières de wagons battant sous un vent inspiré et égalitaire, les touristes omniprésents vomis. Une quiétude menteuse de riches bois suspend alentour quelque extraordinaire état d'illusion, que me réponds-tu? qu'ils ont, ces voyageurs, pour ta gare aujourd'hui quitté la capitale, bon employé vociférateur par devoir et dont je n'attends, loin d'accaparer une ivresse à tous départie par les libéralités conjointes de la nature et de l'État, rien qu'un silence prolongé le temps de m'isoler de la délégation urbaine vers (l'extatique) torpeur de ces feuillages là-bas trop immobilisés pour qu'une crise ne les épargille bientôt dans l'air; voici, sans attenter à ton intégrité, tiens, une monnaie.

Un uniforme inattentif m'invitant vers quelque barrière, je remets sans dire mot, au lieu du suborneur métal, mon billet.

Obéi pourtant, oui, à ne voir que l'asphalte s'étaler net de pas, car je ne peux encore imaginer qu'en ce pompeux octobre exceptionnel du million d'existences éteignant leur vacuité en tant qu'une monotonie énorme de capitale dont va s'effacer ici la hantise avec le coup de sifflet sous la brume, aucun furtivement évadé que moi n'ait senti qu'il est, cet an, d'amers et (lumineux) sanglots, mainte indécise flottaison d'idée désertant les hasards comme des branches, tel frisson et ce qui fait penser à un automne sous les cieux.

Personne et, les bras de doute envolés comme qui porte aussi un lot d'une splendeur secrète, trop inappréciable (trophée) pour paraître! mais sans du coup m'élaner dans cette diurne veillée d'immortels troncs au déversement sur un d'orgueils surhumains (or ne faut-il pas qu'on en constate l'authenticité?) ni passer le

seuil où des torches consomment, dans une haute garde, tous rêves antérieurs à leur éclat répercutant en (pourpre) dans la nue l'universel sacre de l'intrus royal qui n'aura eu qu'à venir: j'attendis, pour l'être, que lent et repris du mouvement ordinaire, se réduisit à ses proportions d'une chimère puérile emportant du monde quelque part, le train qui m'avait là déposé seul.

voir page 6



(6) ^h

lecteur: (douceur dans son obscurité)

② le sarré est ce bouillonnement prodigieux de la vie, qui pour durer, l'orche des choses enchaîne et que l'enchaînement change en déchaînement, en d'autres termes en violence.

↓

④ sans trêve il menait de briser les digues, d'opposer à l'activité productrice le mouvement précipité et contrastif d'une consommation de pure gloire.

⑦ le sarré est plus sûr et comparable à la flamme qui détruit le bois en le consommant. c'est ce contraire d'une chose qui est l'incendie illimité, il se propage, il irradie la chaleur et la lumière, il est flamme et il aveugle, et celui qui l'est flamme et qui l'aveugle, à son tour, subitement, est flamme et aveugle!

↓

entrée en feu de la faucille

① ... le nouveau soliel pense par 7 points avant d'éclater à l'orifice de la terre

③ Et il y a 6 hommes, un pain chaque soliel et un 7^e homme qui est le soliel tout cru

⑤ or, ce 7^e homme est un cheval, un cheval avec un homme qui le mène

⑥ mais c'est le cheval qui est le soliel et non l'homme

⑧ absolument un et vierge.



Dans ma tête, c'est comme si le monde autour de moi était entièrement nouveau. Pourtant, j'entends très nettement des bruits, des sons d'un monde ancien, d'un temps révolu et néanmoins toujours présent.

De quoi s'agit-il ? D'un barrissement ? D'un râle particulier provenant d'un larynx tendu ?

Ce son répété, cette répétition sonore, donc, d'où vient-elle ?

Quel mot nouveau faut-il inventer pour le qualifier ?

Ce que je perçois également, c'est le bruit de feuilles frôlées ou écartées, tandis que d'autres végétaux, sans doute des algues, sont happées. Puis des pas, des empreintes, si grandes qu'un garçonnet pourrait s'y allonger. Dans le même temps, j'entends des souffles, je sens des mouvements lents et amples qui appartiennent à des masses de chair volumineuses à l'extrême, comme exponentielles. Des masses de mastodontes. Des dizaines de tonnes parfaitement agrégées qui se meuvent avec calme et placidité.

Alors ce cri, ce râle, ce soupir rauque, ce barrissement singulier... cette expression hybride, en somme, ne viendrait-elle pas de ces masses sans fin ?

Tandis que je me pose la question sans véritablement chercher de réponse, je regarde à gauche, puis à droite.

Devant moi, le paysage est nu.

Apparemment bâti pour la course ou l'errance – mais les deux vocations ne sont-elles pas les mêmes – je m'apprête à partir. Mon pelage noir et blanc, tacheté par endroits, est parfaitement luisant, témoignant d'une forme optimale. Mon corps est extrêmement robuste. Mes yeux ont une acuité profonde et mon champ de vision dépasse les cent quatre vingt degrés. Mon ouïe est fine, très fine même. Ma transpiration s'effectue par le biais de ma langue, j'éprouve souvent le besoin de me désaltérer. Il me faudra faire des haltes fréquentes, je suppose. Le moindre de mes mouvements me renseigne sur la totalité de mon corps, ainsi que son métabolisme. Mon esprit est en éveil constant, il ne cesse de sentir, d'observer et de spéculer. Chargé de souvenirs, anciens ou futurs, traversé par l'enchevêtrement des temps et des époques, je me sens prêt.

Prêt à affronter ce qui m'attend, prêt à découvrir, prêt à explorer.

Dans un rythme régulier, impulsé conjointement par mon instinct et mon intuition, j'entre en course. Le contact entre mes pattes et le bitume est imperceptible, tant mes coussinets sont fermes et rompus à ce type de sol qui, pourtant, n'est pas naturel. C'est comme si j'étais déjà adapté à cet environnement, à ces grands espaces urbains que je suis sur le point de côtoyer.

Après une journée de course ponctuée de haltes destinées à m'abreuver et me rassasier – les sources et les vergers étant nom-

breux dans cette région aux paysages étendus – je parviens à une mégalopole dont les tours, de loin, annoncent une extension et une présence incontournable, en contraste brutal avec la plaine.

Toujours seul sur la route, je m'arrête à un croisement. Je suis exactement en son milieu et demeure statique un instant. Quart de tour à gauche, quart de tour à droite, il n'y a personne à l'horizon des chemins, des directions empruntables. Non plus que des panneaux indiquant une quelconque destination. À nouveau dans l'axe, je regarde les contours de cette grande ville devant moi, au bout de cette route droite, plate, sans le moindre tracé. Il n'y a pas de véhicule, il n'y a personne. Seul le souffle de l'air parvient à mes oreilles et m'indique un signe de vie.

Cette grande cité, je dois la rejoindre, me dis-je en me remettant en course, en allant de l'avant.

Peu après le premier feu de circulation, je longe un large trottoir rénové où il est aisé de circuler. Le premier édifice qui attire mon attention, en un mot qui me surprend, se trouve du côté opposé. Derrière une enceinte composée de grilles à intervalles réguliers, un palais ou une assemblée dévoile une architecture à la fois classique et contemporaine, des murs en pierre blanche, sans doute polie, côtoyant des surfaces de verre de forme souvent oblongue. L'ensemble des marches constituent un trapèze lui-même soudé à un sol d'une grande superficie. Tandis que mon corps est statique, mon échine est tournée vers ce magnifique bâtiment, précisément sur la première marche de l'espace où deux femmes superbement vêtues – l'une en tailleur blanc et l'autre en pantalon et veste bleu marine – sont en train de se quitter. Après une poignée de mains et un sourire échangés, leurs directions divergent. La dame en tailleur blanc – une femme élégante, aux cheveux bruns et au regard sombre – descend maintenant les marches de l'escalier. Elle tient un dossier sous son bras, un dossier rouge bordeaux. Continuant de descendre, elle regarde en face d'elle, machinalement ou naturellement. Et remarque ma présence qui ne semble pas véritablement la surprendre, dans tous les cas qui ne provoque pas le moindre signe d'étonnement ou d'appréhension apparent. La seule attitude qui montre une légère modification dans sa manière d'être, c'est un arrêt provisoire au milieu de l'escalier, une pause qui exprime sans doute un intérêt pour ma présence. Elle me regarde fixement, elle aussi, et ne sourit plus. Ses lèvres sont closes, des lèvres qui semblent détendues. Désormais, elle est totalement statique. Puis, je change quelques instants mon échine d'axe, à nouveau dans le sens de mon corps, droit devant moi. Pendant ce temps, elle continue à descendre jusqu'à atteindre la sortie de l'enceinte. Sans regarder vers elle, je vois qu'elle emprunte la même direction que moi, de l'autre côté de la voie, de la chaussée. Je marche doucement. Elle fait de même. Finalement, je regarde une dernière fois en sa direction, tout en poursuivant ma route. J'ai à peine le temps de remarquer son profil – un profil altier qui dégage une grande sérénité – qu'elle tourne déjà son visage vers moi, me regardant avec attention. Cette femme seule, cette femme majestueuse marche à pas réguliers et assurés à quelques mètres de moi. Devant cette sensation que je trouve particulièrement

agréable, je me dois cependant de réagir. Sans plus la regarder, je presse mon pas ou mes foulées, avançant plus profondément dans cette immense cité :

Un peu plus loin, alors que j'ai traversé la rue plusieurs fois et que la densité des blocs ne fait que s'accroître, révélant un paysage urbain dominé par des couleurs claires et des formes géométriques, rectangulaires qui ne sont pas, à première vue, aisées de distinguer les unes des autres –s'agit-il de logements privés, de bureaux, de bibliothèques ?–j'aperçois, à droite, une villa au centre d'un jardin, une villa comme surélevée, la différence entre sa base et le sol étant nettement visible. Quelques arbres fruitiers dont je me nourris parfois épousent la forme carrée du jardin, une pelouse particulièrement verte et entretenue avec soin, méticulosité même. De là où je suis, du mur en pierre blanche qui me sépare de l'intérieur, j'aperçois un homme au sein de cette villa blanche. Les vitres de la baie ne sont pas ouvertes, mais je parviens quand même à identifier la présence d'un homme assis à un bureau, au milieu de la pièce principale étant donné la largeur de l'espace offert par la baie vitrée. Cet homme est sans doute un écrivain. Son corps est statique, seuls sa main et son bras doivent se mouvoir quelque peu, mais je suis trop loin pour le voir. Je me demande ce qu'il est en train d'écrire. Des aphorismes ? Un roman ? Une nouvelle ? Un texte qui s'apparente à un autre genre ? Peut-être qui m'est inconnu ? Ce qui est sûr, c'est qu'il émane de lui une discipline, une austérité, une passion et un plaisir immenses, voire incommensurables. Ce qui est certain, par ailleurs, c'est que –curieusement– je ne me sens pas fondamentalement différent de lui. Alors que je savoure cet instant précis, cette atmosphère si calme et studieuse, je sais aussi que je dois continuer mon chemin. Je me remets donc en course, adoptant une foulée conjointement longue et souple, droit devant moi.

Je suis surpris, dans l'ensemble, par la sobriété des feux de circulation qui se succèdent les uns aux autres, à intervalles longs et irréguliers.

Regardant tantôt à droite, tantôt à gauche, je traverse une, deux puis trois voies, évitant les automobiles silencieuses qui roulent à vitesse réglementaire. Puis, je parviens à une zone marchande constituée, pour l'essentiel, de boutiques de vêtements pour femmes. Je ralentis mon allure et avant même de me rapprocher pour véritablement découvrir les vitrines, mon esprit est comme assailli par des phrases, des pensées qui se forment rapidement, comme naturellement : «Les dessous blancs vous iraient à ravir, j'en suis intimement persuadé» ou «Si la beauté suffisait... cela serait trop beau» ou encore «Je suis obsédé par la vie sous toutes ses formes». Ces mots, sitôt apparus, sont miens, ils font partie de moi cependant qu'ils viennent de l'extérieur, c'est en tout cas mon impression. À pas lents, je me rapproche d'une boutique de vêtements pour femmes, de la lingerie féminine pour être exact, et à ce moment-là, une nouvelle phrase vient à mon esprit : «Pourriez-vous décroiser, croiser et décroiser vos jambes ? Pourriez-vous refaire cela à nouveau ?»

Maintenant, je me trouve devant la vitrine principale, une vitrine dans laquelle sont exposés plusieurs mannequins de

cire. Sur ces corps factices, dénudés, de fins tissus –parfois brodés– étendent leur surface. Des culottes, des porte-jarretelles, des corsets, des balconnets rivalisent de présence, exhibant des tons blanc, noir ou rouge bordeaux. Parmi ces mannequins, une femme –sans doute la dame responsable de la boutique– est en train de réajuster quelque dessous. Elle est à moitié penchée vers l'avant, ses mains sur celles du mannequin le plus près de la vitre. Sa tenue –un ensemble bleu marine composé d'un chemisier et d'un pantalon– lui va parfaitement. Ses cheveux bruns, légèrement ondulés, sont coiffés sur le côté. Leur masse est dense et leur éclat certain. Tandis qu'elle poursuit son réajustement, je remarque l'ouverture de son chemisier, ou plutôt un bouton laissé ouvert au niveau de la poitrine et qui permet d'entrevoir des formes généreuses, vêtues de blanc. Ayant tourné son visage vers moi, elle me regarde sans appréhension, à peine avec curiosité, et ne modifie en rien sa posture. Effectuant un va-et-vient oculaire entre ses yeux et son chemisier, j'accentue, semble-t-il, son attention sur moi, une attention comme sensuelle. Alors, je tourne la tête à gauche, puis devant et, ne remarquant personne, décide d'entrer, poussé sans doute par mon instinct.

En deux foulées amples, je suis à l'intérieur du magasin. Il n'y a personne sinon cette dame qui continue de s'affairer dans la vitrine et une collègue debout derrière le comptoir oblong, au centre de la boutique. Le magasin est vivement éclairé : des plafonds émergent des lampes circulaires, des murs se reflètent des lumières halogènes. La jeune vendeuse me regarde avec étonnement et ne paraît pas rassurée.

Lentement je m'avance vers elle, lentement je contourne le comptoir qui me sépare d'elle. Elle décide alors de le quitter, craignant sans doute quelque méfait. Ma nuque effectue plusieurs rotations afin de se rendre compte de l'omniprésence de ces textiles, de ces dessous rangés dans un ordre rigoureux, de ces vêtements nombreux. Brutalement, ma mâchoire s'empare de l'un d'entre eux, suspendu à côté du comptoir, une culotte blanche en coton. En deux ou trois coup d'incisives, le tissu est lacéré, comme s'il avait été la proie d'une meute que rien ne pouvait arrêter. J'ai à peine senti, dans ma nuque, la pression exercée sur le support ambulante en forme de croix qui est maintenant couché sur le sol, et dont les différents articles sont désormais éparpillés, comme des pétales blancs. Maintenant, je continue d'avancer très lentement vers cette jeune femme qui recule jusqu'à la cabine d'essayage. Sa jupe rouge se plisse au fur et à mesure qu'elle recule, cependant que mes omoplates bougent lentement, chaque fois que mes pattes entrent en contact avec le sol. Puis, je reste statique un instant, la fixant des yeux. Cette jeune femme blonde aimerait peut-être pousser un cri mais elle n'y parvient pas, sans raison apparente. Sa bouche demeure ouverte et ses yeux conservent leur attention sur moi. À ma droite se trouve un miroir rectangulaire légèrement incliné vers l'arrière. Je viens en quelque sorte de le traverser, mon pelage noir et blanc, épais et luisant étant apparu furtivement. Un seul coup de mâchoire latéral suffit pour lui ôter sa jupe avec autorité. Dans son mouvement, elle vient de choir sur le sol, au milieu de la cabine. Son chemisier noir s'est ouvert en son milieu. Ses

cheveux, longs, sont éparés. Je me conforme à ce nouveau tabeau: de jolis jambes, une culotte blanche, une main à plat sur le sol et l'autre retournée, un corps ou un buste comme offert. Je m'avance jusqu'au milieu de ses jambes et la regarde quelques secondes, pour la dernière fois. Ses yeux sont clos, elle respire lentement. Impavide je suis, impassible devant ce spectacle que j'ai provoqué. Mes yeux, tels un scanner, ont enregistré la moindre parcelle de sa chair et la plus petite surface de ses habits. Puis, je me retourne souplement et me dirige vers la sortie. Avant de franchir le seuil, j'adresse un dernier regard à la dame qui officie dans la vitrine et qui n'a pas bougé, assistant à la scène sans appréhension semble-t-il. Elle vient de se redresser et me regarde avec toujours autant de bienveillance. Cette femme, cette dame est vraiment...

Mais je dois partir, quitter ce lieu et poursuivre ma déambulation.

À nouveau sur l'une des artères principales, je foule l'asphalte qui s'efface sous mes coussinets comme s'il s'agissait d'un revêtement uni alors qu'il est bigarré, attestant de ma grande vitesse due à l'enregistrement de ces multiples sensations, de ces différentes scènes précédemment vécues, des scènes parfois provoquées. Chacun de mes muscles épouse momentanément le sol, mon contact est toujours souple et vif, précis pourrais-je ajouter. Ne signifiant ni empressement ni inquiétude, mon allure témoigne sans doute d'une étrange et singulière euphorie. Dans le même temps, je sens qu'il me faut me désaltérer, et ce sans tarder. Continuant tout droit, vers des édifices et probablement des espaces plus larges synonyme de places, j'espère trouver une source potable, de l'eau publique. Et d'imaginer la scène de la fontaine qui fait irruption dans mon esprit, plus précisément mon intuition. Ralentissant ma foulée, longeant désormais un bâtiment sombre aux larges baies vitrées à travers lesquelles il est possible d'entrevoir de grandes statues de marbre, un bâtiment d'architecture classique en somme, je parviens à une esplanade dominée par le blanc et une géométrie originale et harmonieuse – des losanges côtoyant des rectangles eux-mêmes compris dans des carrés immenses, enchâssés, qui constituent la place – une esplanade au milieu de laquelle siège une fontaine, blanche elle aussi. Tandis qu'un jet continu et vertical, de forme circulaire, monte et choit dans un bruit qui me semble inversement proportionnel à l'importante masse d'eau sans cesse en projection, à un mètre environ du sol, plusieurs conduites à intervalles réguliers laissent échapper un mince filet d'eau qui retombe dans un espace circulaire et profond où la poussière de la ville est visible à la surface. De l'autre côté de la fontaine, j'aperçois une femme qui remplit une bouteille en verre transparent. Puis, elle s'assoit sur le rebord anguleux et plein de la source, croise les jambes et porte la bouteille à sa bouche. Alors que je vois l'eau descendre régulièrement et, progressivement dans sa gorge, mes yeux se conforment à sa silhouette, vêtue d'une jupe bleu marine relativement courte, à mi-jambe, et d'un gilet écru. Ses chaussures – des chaussures noires, ouvertes, à talons – sont sobres. Chaque doigt de pied est contenu dans ce qui est, sans doute, une lanière arrondie en cuir. Ses cheveux sont châains et blonds, légèrement

ondulés et ramassés en arrière. Elle porte des lunettes noires, il m'est donc impossible de voir ses yeux, qui sont noirs peut-être aussi. Maintenant, elle pose son regard sur moi, un regard caché donc, sa tête ayant effectué un quart de rotation. Elle me regarde alors que je m'avance de la conduite la plus proche de ma gueule, mon corps tout entier s'est suffisamment rapproché pour me permettre d'ouvrir quelque peu les mâchoires et attendre que l'eau soit descendue en quantité suffisante pour étancher ma soif et me donner des réserves nécessaires à une longue, voire très longue déambulation. Mon échine est légèrement inclinée, je ne doute pas qu'elle puisse voir l'anatomie de mes crocs. L'eau continue de choir dans ma gueule et d'emplir ma cage thoracique, elle coule également sur mes crocs, sans doute luisants. Puis, ayant suffisamment bu, j'écarte mon museau de la conduite d'eau et lui adresse un dernier regard. Je me demande vraiment de quelle couleur sont ses yeux. Je me demande aussi quelle est leur expression générale. J'ai comme l'impression qu'elle sait ce que je pense d'elle ou plutôt ce qu'elle m'inspire. Comme si, en somme, il était inutile de lui dire, comme si être doté de la parole était tout à fait secondaire. Puis, j'effectue un pas sur le côté, reste statique quelques secondes en soutenant son regard, avant de me mettre en mouvement dans une autre direction, et peut-être d'anticiper son départ.

Le paysage urbain se modifie quelque peu désormais. Reprenant une allure à nouveau différente, conjointement rapide et rythmée, j'emprunte l'artère qui prolonge la place de la fontaine. Rassérénié, régénéré par l'eau que je viens d'absorber, mon corps est en train de retrouver de la fluidité, chacun de mes pores s'en trouve dilaté tandis que mon pelage s'assouplit, ineffablement. Soudain je m'arrête, apercevant au loin, à peut-être cent mètres, un cadran avec des chiffres romains en haut d'une tour. Les deux aiguilles forment un angle droit qui indique une heure précise: la petite est sur le trois cependant que la grande a légèrement dépassé le six. Mes yeux parviennent, au bout d'un moment, à distinguer le noir – la couleur des aiguilles – du blanc – le fond du cadran – deux tons qui permettent une lecture lointaine, très lointaine même. Par esthétisme, sans doute, je décide de continuer tout droit, profitant de cet horizon particulier, temporel en somme, éclairé de biais par le soleil. Au carrefour suivant, un peu plus loin, j'aperçois à gauche une tour de verre cylindrique qui frappe par l'importance de sa masse, sa hauteur, et les innombrables reflets du soleil qui s'y réfractent. Agréablement surpris par ce changement, je m'approche de la dite tour, jusqu'aux marches qui précèdent l'entrée. Des rampes extérieures, probablement en carbone, délimitent l'espace, facilitant sans doute l'accès aux heures d'affluence... mais cet édifice, que recèle-t-il ?

Devant la première des six ou sept marches qui constituent ce socle, je hausse la tête et regarde à nouveau la hauteur de la tour qui semble se perdre dans le ciel. Dans le même temps, je repense à cette femme que j'ai croisée à la fontaine, une femme charmante, hiératique et sensuelle à la fois. Et de m'imaginer en train de la saillir, dans un endroit cossu et silencieux, à l'instar, qui sait, de l'intérieur de cette tour... C'est alors qu'une autre im-

age s'incruste dans mon esprit, annexée de sons qui, ensemble, mettent en lumière le feulement du tigre. Le tigre chasse pour se nourrir, le tigre chasse également pour le plaisir, par pur plaisir...

Je spécule, instinctivement, sur l'anatomie de la tour, mais je ne vois rien. D'un bond je suis devant l'entrée, une porte en verre de forme oblongue qui se disjoint. À droite, je vois un escalier que j'emprunte directement, sans même jeter un coup d'œil dans le hall, sûrement occupé par quelque présence. L'escalier est en colimaçon. Les marches sont recouvertes d'un velours rouge, un rouge éclatant. Le bruit répété – un bruit régulier – de mes cousinets sur le velours emplit le silence de battements, de répercussions, comme se faisant écho d'un étage à l'autre. L'escalier est interminable. Les marches d'un donjon s'impriment alors dans ma mémoire, ainsi que les vitraux inclus dans le mur. Puis, je parviens enfin à la dernière marche qui donne accès à un long couloir aux portes capitonnées. Le contact entre mes pattes et le sol n'engendre pas de bruit. Lentement, j'avance dans ce couloir silencieux, lentement je progresse. Mon esprit et mon corps sont tout à fait relâchés. De temps en temps, sans jamais m'arrêter ne serait-ce qu'un instant, une seconde, j'observe que toutes les portes, à droite comme à gauche, sont fermées. Je sens que des présences, des vies humaines habitent ou travaillent dans ses pièces, ces espaces. clos. Maintenant, je suis aux trois-quarts du couloir et me décide à faire une halte devant une large porte noire, à gauche. Je la regarde quelques instants, demeurant statique. Mon corps est légèrement tourné vers elle tandis que ma tête lui fait face. Cette porte est fermée. Elle ne possède ni bouton ni poignée. À un mètre de hauteur environ, une barre gris anthracite occupe sa largeur. Le système d'ouverture doit se situer à cet endroit. Je hausse alors mes pattes, avec une souplesse extrême, appuyée instinctivement sur cette barre – une seule pression, délicate – et un signalement lumineux apparaît entre la porte et son encadrement, cependant que mon corps retrouve son unité au sol, dans un mouvement discret qui ne provoque aucun bruit, aussi ténu soit-il. L'espace ouvert est suffisamment grand pour que je puisse pénétrer les lieux sans avoir à pousser la porte. Je me glisse donc à l'intérieur et découvre, presque immédiatement, le studio d'enregistrement d'une chaîne de télévision. Dans l'ombre je demeure, près de la porte, mu en spectateur privilégié, personne n'assistant à la scène. Et cette scène, quelle est-elle ?

Devant une caméra fixe incrustée dans le mur, une dame s'adresse à l'écran. Elle est assise sur un siège de forme moderne, sans doute créé par un designer, les jambes croisées. Elle regarde la caméra avec à la fois rigueur et décontraction, voire séduction. Cette femme possède indubitablement un style, une élégance. Pendant quelques secondes je reste immobile, observant les mouvements de sa bouche, de ses lèvres. Je ne sais pas ce qu'elle dit. Je l'entends mais je ne peux la comprendre. Sa voix sonne comme une rivière à mes oreilles, un flux incessant et régulier qui engendre une atmosphère particulière. Sa voix emplit l'espace, le comble, tandis que ses lèvres se meuvent avec

souplesse, créant des formes à chaque fois renouvelées. Face à moi, au bout de la pièce, je remarque un escalier au bout duquel une porte entrouverte laisse pénétrer de la lumière. Étant au dernier étage, j'en déduis qu'il s'agit de l'accès au toit de la tour. Instinctivement, je me sens attiré par cette voie, ayant besoin, de surcroît, de respirer un air nouveau. J'avance de quelques pas vers l'escalier, sentant sur moi le regard de cette jolie dame. Sur la dernière marche, je me retourne vers elle et croise ses yeux, des yeux verts et sombres, des yeux magnifiques qu'il est difficile de quitter. Finalement, sans hésiter, je franchis l'espace ouvert et me retrouve en pleine lumière, sur les hauteurs de la ville.

Le toit est large et uniforme. Il n'y a personne. Au loin, j'aperçois la plaine d'où je viens. J'aperçois, aussi, l'orée de la mégalopole. Du toit, de l'endroit où je suis, je peux mesurer son immensité. Elle semble s'étendre à perte de vue. Effectuant quelques pas lents et circulaires pour observer le panorama, je me retrouve désormais de l'autre côté de la ville, de la cité. La tour qui affiche un cadran aux chiffres romains n'est pas loin. Tout autour, d'autres édifices – des habitations, des bureaux, des galeries marchandes, ainsi que des espaces dont la nature est impossible à distinguer, à reconnaître – occupent le sol.

Que dois-je faire maintenant ?

Les sémaphores de mon instinct restent muets.

Rien, absolument rien ne m'indique la direction à suivre, à emprunter. Je demeure donc dans l'expectative concernant la poursuite de ma traversée, mon rapport avec cette ville que je connais quelque peu. Je profite de cette halte imprévue pour jouir encore de cette vue unique, incomparable. En attendant que les souvenirs se réactivent, que les impressions se mettent à nouveau en mouvement, en attendant, en somme, un quelconque signal...

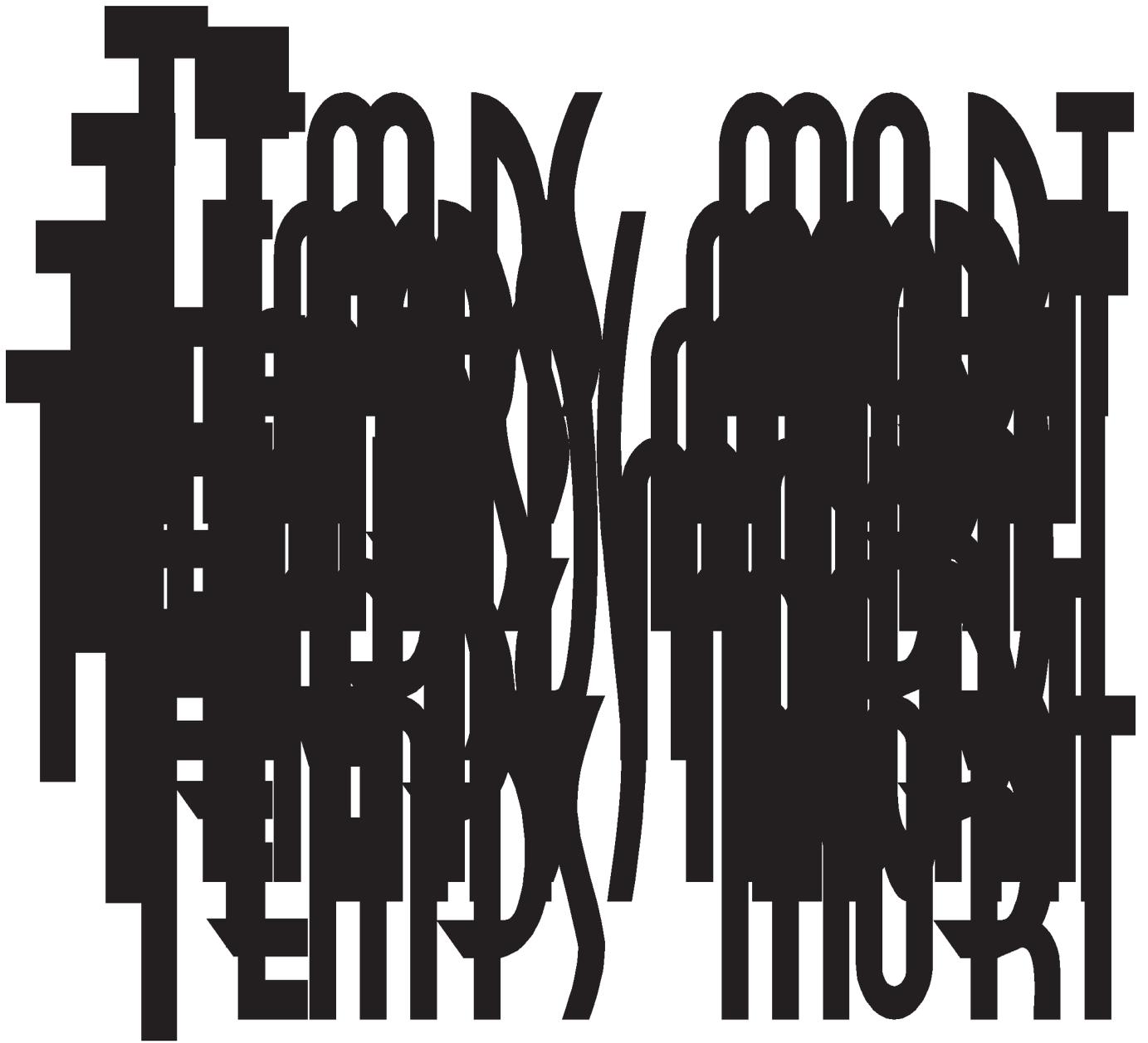
Une fresque particulière

Stéphane Pucheu

ooooo



**In memoriam
Un combat invisible
Dans un vieux verger
Un enfant
La petite voix
Résolution
Révolution
Une voix
Se souvenir n'est rien
A une parole
Un horizon
Le presque'il
Les sillons profonds
Dispersions
La vie même
L'arbre de vie
Le pays natal
Légère gravité
La demeure de cristal
Mon âme sœur
Cœur à cœur
Dans le pré joli
L'amitié**



deux, c'est là merveille. Cette parole, tu ne la connaîtras jamais; tu aimerais la dire intarissable. Tu ne peux rien dire d'elle; c'est elle qui porte ton dire. Il y a de la place en toi pour ce qui n'est pas toi. Il y a au fond de ton cœur un espace vierge de tout soupçon où la parole droite achève de se décomposer. Ta prose n'est pas rectiligne; tu ne courbes pas l'échine devant elle. De va en vient, tu achèves de te perdre, pour le meilleur. Toujours, autrui est plus grand que toi. C'est là merveille aussi.

«*Il faudrait être deux pour cela.*» Non pour fusionner, mais pour, dans un élan du cœur qui nous écartèle, marteler au ciel notre présence l'un pour l'autre. Le ciel... Son indifférence, ce don enviable entre tous, n'est pas pour nous déplaire. Nos paroles résonnent dans l'atmosphère, s'y perdent à jamais. Mais, entre temps, ce que tu avais à me dire est parvenu jusqu'à moi qui t'écoutais. Haute faveur que ce vide entre nous qui nous laisse libres !

In memoriam

«*Il faudrait pour cela que nous fussions deux.*» C'étaient là des mots, rien que des mots qu'il avait oubliés. Elle s'était rappelée à lui, et dans l'appel qu'elle lui avait adressé une voix en lui s'était faite entendre, qui, lui semblait-il, venait de tous.

Tous, nous sommes liés au mystère d'écrire sous la dictée d'une voix neutre qui n'a pas de nom, mais pour que cette voix prenne la peine de se faire entendre, il faut que chaque phrase se lie en nous à ce qui est plus grand que nous...

De voix en voix, de toi à moi, de moi à nous, une chaîne d'amitié tinte parfois à nos oreilles émerveillées. Je ne suis rien, rien que moi si je ne prends pas la peine de t'écouter.

Une femme se tient à tes côtés, même quand tu l'ignores. Son amitié est un don précieux que te fait l'existence. Sortir de toi, pour la rejoindre, et par ce don de toi que tu lui fais, rejoindre la parole neutre qui vous ignore tous deux, c'est là merveille. Cette parole, tu ne la connaîtras jamais; tu aimerais la dire intarissable. Tu ne peux rien dire d'elle; c'est elle qui porte ton dire. Il y a de la place en toi pour ce qui n'est pas toi. Il y a au fond de ton cœur un espace vierge de tout soupçon où la parole droite achève de se décomposer. Ta prose n'est pas rectiligne; tu ne courbes pas l'échine devant elle. De va en vient, tu achèves de te perdre, pour le meilleur. Toujours, autrui est plus grand que toi. C'est là merveille aussi.

Une femme se tient à tes côtés, même quand tu l'ignores. Son amitié est un don précieux que te fait l'existence. Sortir de toi, pour la rejoindre, et par ce don de toi que tu lui fais, rejoindre la parole neutre qui vous ignore tous

De la séparation, il convient de se faire un destin, et quand vient à disparaître la séparation même, dans la mort, alors il incombe au survivant de poursuivre le dialogue ailleurs. Ailleurs s'est effondré ici quand tu vins à disparaître, ma mère bien-aimée; tu m'as laissé là, d'abord sans voix, avec juste ce goût de chemin terreux dans la bouche, et maintenant que je songe à toi, je sais que je peux tendre les mains, me laisser aller enfin, laisser tomber les armes. De toi à moi, des années durant, des paroles brèves, des confidences à demi mots, des silences et des fous rires, de grands élans de parole aussi où il nous arrivait de devenir sentencieux. De tout cela, il ne reste rien, et les souvenirs ne sont que des fantômes... La prise de parole, celle qui nous prend et dont on s'éprend, c'est elle, qu'à tes côtés, j'ai appris à aimer en même temps que toi. Désormais, cette parole ne se confond plus avec toi, et il me faut à d'autres l'adresser, mais je sais au fond de moi, au fond de ce qu'il reste de moi quand j'écris ces lignes, que tous ces mots qui me viennent me viennent de toi qui m'as donné la vie et la parole. J'irai seul, sans colère et sans mépris, par les chemins arides de l'existence, sans jamais médire ni maudire. Qu'une parole libre advienne est mon seul souci, et ma joie désormais. Faire en sorte, toujours, que l'affirmation vivante soit possible, réprimer chez tout un chacun toute velléité ou toute volonté de briser en autrui le goût de vivre et de communiquer, c'est là le seul credo dont ces textes portent témoignage; ils s'en veulent l'affirmation véhémence, dans le rejet de tout solipsisme, de tout repli sur soi ou sur un nous communautariste prétendument protecteur.

« *Il faudrait être deux pour ça.* » Nous le fûmes ou nous le sommes, nous le serons ou nous l'avons été, peu importe le temps qui nous est imparti. Seul compte ce parti pris de douceur et d'aménité qui nous pousse vers les autres.

« *Comment vivre sans inconnu devant soi ?* » Telle est la question lancinante qui taraude ces textes à travers « les tours et les détours » d'une recherche passionnée qui se veut veuve, à jamais, de tout centre, de tout sacré perdu dans les nuages du ciel, les brumes épaisses de l'esprit humain ou les landes fragiles de nos rêves...

Un combat invisible

C'est à un combat invisible auquel tu te livres, un combat sans autre témoin que toi, bien que tu sois tout occupé d'autrui dans ce combat mortel.

Il est possible d'en faire le récit, sa seule vérité tient peut-être même toute entière dans une fiction que tu n'écriras pas, mais qui s'inscrit en toi chaque jour.

Tous les textes que tu écris, en somme, n'en sont que l'écho affaibli, la version fragmentaire, et l'euphémisme.

Dans un vieux verger

Dans un vieux verger, une petite fille ne lit pas un livre ; elle égrène un poème maladroit à la nuit qui vient. Elle a vu dans les feuilles toutes ratatinées de novembre un sourire rouge qui l'a fait rire aux éclats, et qui bouge encore dans l'horizon saturé de bleu. Un croissant de lune montrait le bout de son nez enrhumé malgré le soleil de midi. Le ciel est trop bleu, pensa-t-elle avant de se coucher. Demain, je vais lancer mon mouchoir à la lune enrhumée. Je lui dirai merci pour toutes les histoires qu'elle m'a contées, et je demanderai au ciel de la couvrir un peu...

Un enfant

Un enfant, seul dans le jardin, joue aux nuages. Il ne compte plus, il respire ; il pèse ses mots tout neufs qu'il vient d'apprendre dans son livre d'écolier, et la mousse au chocolat de ses quatre heures qui viennent de s'écouler cerne le bleu de son jardin où maman hérisson et ses petits viennent de passer... Il les suivrait bien, mais il y a

sa maman qui veille non loin. Il se souvient de ses mots forts qui résonnent encore dans sa tête : « Ne les dérange pas ! Sinon, ils ne reviendront pas. » Il les verra demain et encore après-demain, c'est promis. Pour l'heure, il y a les nuages dans le ciel qui jouent à saute-mouton. Les nuages, son jardin, les hérissons, c'est tout un, avec sa maman à ses côtés et son papa qui va bientôt rentrer... Il voudrait bien les tenir dans sa main, les caresser, les cajoler, mais il faut les laisser vivre, chacun de leur côté, mais tous ensemble, dans sa grande maison au vaste jardin. Il ne mesure pas encore la chance qu'il a de vivre là, au milieu de ces arbres, de cette vigne qui court le long du haut mur de pierre... Il va rapporter à la cuisine un bouquet de fleurs de trèfle à sa maman adorée, lui faire ce présent tout simple pour la remercier d'exister...

La petite voix

« Tu as une petite voix aujourd'hui. »

La voix entendait cette phrase au téléphone. La phrase lui venait de la mère. Elle l'appelait de temps à temps pour avoir des nouvelles de la voix. Il n'y avait pas ou peu de nouvelles. Il fallait seulement dire que tout allait bien, rester obstinément sur ce mensonge pour ne pas inquiéter la mère.

La voix était tentée d'avouer sans pudeur que ça n'allait pas, quand elle tentait de toutes ses faibles forces de cacher que tout allait de travers, que tout était perdu, que ça « n'allait pas », que la vie était un désert, que la voix était cassée, brisée même, par la vie, par d'autres voix, d'autres phrases dans d'autres voix.

Les dire proches, ces autres voix, c'eût été leur faire beaucoup d'honneur, alors que c'est l'horreur qui prévalait, et l'agacement d'entendre, tout près, mais dans la distance de l'agacement et du dégoût, les bruits de bouche, les soupirs et les tics de langage de personnes étrangères pourtant familières.

Dans sa voix, constamment, cette intrusion du discours de l'autre, dans ces « Comment ça va ? », censés introduire une voix commune. Dans sa voix cassée, cette impossibilité de parler d'une seule voix, cette impossibilité, à travers les mots hérités, de dire « le propre », l'indécision du propre, le corps, les sentiments et les sensations, les émotions et les volitions, l'impossibilité d'une naturalisation par

l'identification à une langue commune, la claire conscience aussi qu'il n'y a rien de plus horrible que d'épouser la langue étrangère de l'autre pour en quelque sorte mêler sa voix à la sienne, en espérant une sorte d'unanimité d'âme et de corps, et puis toujours ce mensonge de la langue maternelle qui ne l'est pas, parce qu'elle ne vient pas de la mère mais de tous, d'où l'impossibilité d'une consolation quand la voix de la mère disparaît à jamais, laissant la langue aux autres, aux étrangers qui ont fait intrusion dans la langue de la mère qui n'a pas pu imposer sa voix propre elle aussi, comme nous tous, depuis la nuit des temps.

Dans la voix, l'exposition à la vérité, au sens, comme exposition au monde à travers la différence, et une sorte d'indifférence à l'exposition de la vérité: être exposée au sens, sans jamais pouvoir être exposition du sens qui se joue là, tout près, dans l'intrusion de la voix dans le monde et du monde dans la voix, et de ce fait l'impossibilité de trouver une voie, une issue: l'exposition à l'intrusion que l'on est pour soi-même: le don de vie, ce corps qui nous vient des autres, cette voix qui résonne dans le corps pour s'adresser aux autres...

À quoi bon parler, quand, par pudeur, l'on s'interdit de parler de soi, quand parler de soi, c'est émettre une plainte qui ne peut être entendue, parce que son objet vient d'un monde qui ne dépend en rien de celui qui est appelé à entendre la plainte ?

Parler n'a de sens, alors, qu'acceptant le destin de la voix multiple, l'indécision du «je» énonciateur qui opte dans la spontanéité ou la réflexion pour tel ou tel propos.

Faire intrusion dans la vie des autres par la voix, en imposant sa voix, en se faisant entendre au risque d'être mal entendu.

Faire intrusion, et, de ce fait, se représenter comme un étranger qui figure comme étranger dans la vie étrangère des autres, être traité comme tel, toujours rester au seuil ou alors être accueilli, comme absout de cette étrangeté, avec dans le cœur cette conviction dynamique: l'étrange et l'étranger, nous l'avons tous et toutes en commun, l'important étant de nouer sa porte qu'à ceux et celles qui apportent une parole de paix, une parole qui apaise l'intrusion en la suspendant dans l'acceptation de la commune intrusion, effet d'étrangeté qui libère la parole enfin ouverte sur un «qui parle donc ?» infini...

La voix de sa mère résonne en lui, en lui qui ne pourra plus jamais lui parler. De sa mère, il ne reste que la voix, soit la vibration de l'air fixée dans son esprit, le vestige d'un vertige, ce commun élan ressenti tant de fois vers la joie retrouvée, la joie d'exister purement et simplement l'un auprès de l'autre pour parler, pour papoter, pour faire taire le vide.

Résolution

Le «comment la langue fonctionne-t-elle?» l'amena lentement à comprendre que la question même du fonctionnement de la langue empêchait son fonctionnement.

Souffle coupé, haleine suspendue, vertige, suffocation, hébètement et une nouvelle habitude: faire taire le questionnement paralysant pour aller vers des questions d'un autre ordre, en tendant désormais vers l'asymptote du jugement, de la valeur, en laissant là, dans les limbes de l'enfance de l'art, les questions qui appellent des réponses, sauf dans le domaine de la praxis qui lui était chère, étant tout entier un homme de chair et de sang avide de contacts humains.

Révolution

Il ne parlait plus que pour parler.

Sa voix tournait autour de la question de parler en parlant, sur tous les tons, sur tous les registres, sur tous les modes.

Son corps, sa présentation et la représentation que les autres en concevaient étaient alors comme en avant de lui-même, c'était une seconde naissance, une naissance perpétuelle, perpétuée dans l'acte de parler en faisant intrusion dans la vie des autres par sa voix.

Il parlait souvent à sa mère. Il se levait, parfois avait le réflexe de l'appeler au téléphone, pour se souvenir aussitôt que ce n'était plus possible, que seule sa voix à lui, désormais, pouvait se faire entendre d'un autre ou d'une autre qu'elle.

La langue est orpheline, c'est ce qui la rend si bavarde.

Une voix

« Avec celui que nous aimons, nous avons cessé de parler, et ce n'est pas le silence. »

René Char

-1-

D'une voix, on ne parle jamais ; elle parle... et des années durant, tant que dure son entente, elle nous suffit... Puis vient le temps de l'espoir ou du deuil ; leur temps se conjuguent parfois pour ne faire qu'un, et peut-être est-ce une illusion, la dernière qu'il nous reste et qui nous tient, quelque temps, par-delà la mort de l'être aimé qui nous a quitté pour toujours. On espère faire revivre cette voix dans le souvenir ému qu'on en a. Pour quoi faire ? Pour lui rendre hommage.

-2-

Je garde le souvenir de Suzanne et de Michel ; j'entends encore dans ma mémoire leurs deux voix converser le soir venu ; quelles que soient ma fatigue ou ma lassitude, quand je viens à songer à eux, une possibilité inextinguible se fait jour en moi. C'est une soif qui a soif de la soif, une faim aussi, avide d'elle-même qui me prennent et qui m'emportent loin, très loin, vers des confins connus de tous, de tous ceux et de toutes celles, du moins, qui les ont connus et dont j'ai été, en dépit de mon invisibilité, durant toutes ces années où je les ai accompagnés dans la peine ou la joie, sur les sommets – ah ! Après sommets ! – de leur réflexion commune, menée dans le respect de la plus stricte séparation – paroles d'une rive à l'autre, vraiment – ou bien encore sur les chemins vertigineux de leur tendresse...

Je ne suis presque rien ; une ombre suffit à me faire de l'ombre et le vent est ma demeure depuis des années. Je suis la voix qui vous précède, qui te précède dans le désir

que vous en avez, que tu en as. Je suis de ces voix qui ne tarissent jamais et qui remontent toujours à la source pour faire jaillir un fleuve, et ce fleuve, c'est toi, c'est vous qui vous emportez vers des terres pas si lointaines que cela. Ça fait des rives, un fleuve ; on peut s'y saluer d'une rive à l'autre, et c'est tout ce que je te souhaite, tout ce que je puis vous souhaiter à tous et à toutes qui me portez.

S'oublier en moi pour se retrouver et aussi « s'y retrouver », il ne saurait en être question, parce que je suis l'interruption même, celle qui vous saisit quand, par exemple, vous vous regardez dans une glace à la recherche de cet air autre que seuls les autres peuvent vous donner, vous qui vous regardez pour vous faire beaux ou belles à vos propres yeux et aux yeux des autres. Je ne suis ainsi que le contre miroir de votre vie que votre regard ne projette pas sur moi qui ne suis presque rien, rien que ce souffle en avant de la parole dans lequel vous puisez la force entraînant, celle qui vous mènera avec vous et sans vous, par cette épreuve marquante de la disjonction, vers ceux et celles que vous aimez, mais que vous ne connaissez pas encore, tous ces amis qui s'ignorent et que vous appelez de vos vœux.

Je suis l'amitié en marche, immobile, qui vous saisira, ici ou là, tout au long de votre vie. Cette amitié-là que je suis pour toi, pour vous, elle ne grandit que dans l'espérance que vous en avez, mais vous êtes amenés tous et toutes, par une décision sans appel, à troquer cette espérance si pauvre pour une expérience qui ne laisse rien intact parce qu'elle touche à tout et à tous, dans le plus grand respect de ce qui s'étale là, sous vos yeux ou hors regard même, dans le souffle que je suis qui vous anime ; je suis cette petite flamme que vous promenez dans le jour et qui vacille à la nuit tombée pour se laisser aller à devenir cet incendie qui brûle en vous et qu'il vous faut, tous et toutes, domestiquer afin d'en faire un foyer propice à l'échange de paroles d'une rive à l'autre.

Je vous propose un monde où les images s'entrechoquent dans une joyeuse sarabande : tantôt fleuve, tantôt source, tantôt flamme d'une bougie qui bouge à votre gré, bientôt cet incendie meurtrier que vous rêvez d'apaiser pour en faire le foyer de vos rêves, loin de toute idée de sacrifice par le feu. Je ne vous propose aucun baptême, aucun retour aux sources, aucune aventure au long cours, aucun holocauste propitiatoire ; je ne suis que cette voix qui vous précède toujours et qu'il vous faut, tous et toutes, proférer calmement, avec toute la patience et la mansuétude

nécessaires, car c'est vrai que je suis violente, emportée, impérieuse et si riieuse, si accorte que je n'emporte votre accord qu'à l'issue d'un combat invisible entre cette part de vous-mêmes qui s'emporte avec moi et cette part calme et amène de vous-mêmes qui m'apaise.

La tourmente des mots tempête à votre porte, et je vais de seuil en seuil à votre recherche. Je vous trouve constamment, mais, pareil à un courant d'air, je vous suis en vous précédant dans ce mouvement, cette propension, que vous avez d'aller sans cesse d'une pièce à l'autre dans la vaste maison aux dimensions inconnues qu'il vous faut arpenter à la recherche de son propriétaire, absent éternellement...

Je suis peut-être –qui saura jamais ?– ce propriétaire invisible, présent à chacun de vos pas quand vous vous déplacez à la nuit tombée, un bougeoir à la main. Toutes lumières éteintes –les plombs ont sauté sous l'effet de l'orage– vous vous rendez dans le petit bureau au fond du couloir. L'ordinateur est hors d'usage tant que le courant ne sera pas rétabli, mais vous ne pouvez pas attendre. Vous posez le bougeoir sur votre bureau et vous allumez d'autres bougies pour faire le plus de lumière possible; vous ne pouvez plus attendre. Il faut que «ça vienne maintenant», sinon ce sera perdu à tout jamais. Vous allez l'écrire, cette histoire de Suzanne et de Michel, mais ce faisant, vous ferez cette expérience à nouveau: vous ne savez pas raconter; vous êtes mal à l'aise avec votre propre histoire qui fuit dans celle des autres. Vous ne gardez pas la mémoire des dates ni des lieux; les enchaînements se font mal dans votre esprit, et les rechercher vous donne mal à la tête. Vous allez essayer tout de même d'écrire quelque chose, mais vous le savez déjà, ça ne fera pas un récit de plus, une belle histoire facile à lire, édifiante et perdue au milieu de tant d'autres.

C'est cette vanité du livre qui vous arrête; pourtant, vous écrirez parce qu'il le faut de toute nécessité. C'est la parole prophétique qui vous saisit, qui se rappelle à vous dans le plus grand oubli du souci que vous avez de vous.

Un certain avenir est en jeu dans ce que vous allez écrire; l'avenir d'écrire est en jeu dans ce jeu d'écrire, vous ne voulez voir que cela, indéfiniment. Une autre loi se réclame de vous que vous allez déclamer, mais sans pathos et comme au désert, et comprenez qui pourra !

Je voudrais que vous sachiez aussi qu'on ne m'a jamais enregistrée; je suis inaudible, de prime abord, comme est invisible ce corps-là qui me vient dans le corps des autres à qui j'emprunte ma voix pour laisser mon empreinte dans le monde. Parfois, je suis toi, je suis vous et puis un autre ou une autre.

Je vais, je viens... On me suit à la trace, on me perd de vue souvent, pourtant, je suis toujours présente dans l'absence qui me fait n'être que vous, que toi, pour l'amour de l'infini.

Se souvenir n'est rien...

... Parle—

Pour autant ne sépare pas le non du oui.

Donne à ta parole aussi le sens:

Fais-lui don de l'ombre...

Paul Celan

Nous sommes tous ainsi: assis sur un monde décomposé. Notre vie durant, nous essaierons de recomposer ce qui s'est perdu quand nous avons perdu, à jamais, c'est banal et triste à dire, ceux qui nous ont aimés.

La marche du temps exige cela de nous, même quand nous nous dérobon à l'appel trouble de nos souvenirs... On ne saurait, ce faisant, se contenter de vagues images puisées dans l'album de famille ou dans ce fatras de rêves et d'images mentales qui se proposent à notre mémoire immédiate.

Il y a bien tout de même les photos qui nous aident dans notre effort de mémoire, et qui nous surprennent parfois, quand il nous arrive de ne pas reconnaître un être cher au premier coup d'œil. Parfois même, nous nous sentons étrangers à la personne que nous avons aimée parce que la photo a fixé une tranche de sa vie que nous n'avons pas connue. C'est aussi quelquefois une joyeuse surprise quand une scène vécue, puis oubliée, nous revient en mémoire, grâce à une photographie; «Ah oui, je me souviens ! Tu

te souviens ? Nous étions...»

À la fin, c'est tout de même la douleur qui l'emporte, avec les souvenirs, jamais la joie... Aussi faut-il rompre avec cet engrenage, ne pas se laisser aller aux commémorations qui font mal et qui mettent à mal le besoin profond qui est en nous d'oublier, pour pouvoir simplement continuer à vivre.

Recomposer ce qui s'est perdu, cela prend un sens tout autre pour nous qui voulons ne pas nous souvenir. Bien sûr, il faut entrouvrir la porte aux souvenirs, mais en sachant, par avance, qu'elle ne donne sur rien d'autre que le vide laissé par les êtres chers que nous avons laissés partir. Il arrive qu'une maison ou qu'un lieu nous tiennent sous leur charme bien des années après leur disparition. Il est bon de se laisser aller à y penser, sans espérer pour autant remonter le cours du temps qui a tout emporté.

Il faut y songer: le temps est notre demeure à tous, inhabitable. Alors pour nous, recomposer ce qui s'est perdu, c'est écrire (ou peindre, ou composer) en direction de ce monde perdu, sans entretenir l'espoir insensé de revivre un passé à jamais révolu. Il ne saurait être question de remonter le cours du temps. Il ne peut s'agir d'évoquer quoi que ce soit à l'aide d'images floues ou précises. Oui, penser en direction de ce qui s'est perdu, non pour le faire revivre, comme ce serait puéril ! Et non pour vivre dans une proximité à jamais disparue, mais pour pouvoir dire: «Si c'était à refaire, je le referais !»

Écrire est alors affirmer la chance d'instantanés dont on ne dira jamais qu'ils furent pleinement vécus. Ils furent saisis et dessinés dans le même moment. Ce moment dure, seconde après seconde, jamais le même...

Par l'écriture, on se propose de faire fi du temps présent et passé pour ouvrir sur un temps à venir qui n'est pas encore écrit, un temps qui ne viendra jamais que sous la forme de signes toujours tracés dans un passé d'écriture.

Au moment voulu, tout sera écrit... Qui pourra affirmer l'avoir pleinement vécu ? Il ne s'agit pas de renier quoi que ce soit. Les souvenirs sont là, tenaces; on ne saurait nier leur existence presque tangible. Ils sont le fond, et la matière même du temps qui n'est jamais vécu au présent.

«Ceci était écrit.», phrase fatidique qui dit le temps de l'enfermement. On ne casse pas le temps. On en fait un

cercle qui avance... On ne peut que jouer avec lui; c'est comme un jeu de balles qui nous invite à jongler avec les trois temps de l'indicatif ou bien comme courir après un cerceau.

Il y a toujours à nos côtés un «partenaire invisible» qui règle le rythme de notre jeu. Jouer est un jeu qui approche la mort. Affirmer le désir au passé, serait-ce alors se vouer au regret ? L'insatisfaction propre au temps qui ne vit que de mourir, voilà ce qui nourrit, entretient, fait vivre notre désir propre. On ne guérit pas de l'existence; d'aucuns feraient bien de s'en souvenir ! On ne peut faire abstraction du fait que dans notre plus lointain passé rayonne encore une lueur d'espoir. C'est elle qu'il faut combattre pied à pied.

Cette illusion tenace constitue la réalité même du temps qui nous abuse. Faute de temps, quelque chose d'important n'aurait pas été vécu... Le temps nous aurait manqué ou bien la vie brève, la vie toujours brève, nous aurait détournés d'une voie pourtant aisée à suivre. On ne remonte pas le cours du temps pour réparer ses manquements.

Le temps n'a pas manqué. Nous n'avons pas parlé ou pas agi quand il l'aurait fallu, cette pensée, comment la nier ? Pourtant, la chance est là qui nous sourit, même dans la nuit noire. Dans la nuit des pas perdus, on ne fait pas les cent pas pour revenir en arrière ! Sinueuse, extraordinairement sinueuse ou bien droite comme un i qui n'en finit pas de s'élever à la recherche de son point final, notre courbe de vie, à la fin, tout de même, retombe.

Ce sont ces retombées qui nous enchantent. Faire en sorte de pouvoir affirmer que tout ce que nous avons vécu devait nous mener là où nous en sommes, ainsi se réconcilier avec sa vie, par-delà l'amertume ou le chagrin, voilà ce que la patience d'écrire nous invite à penser en faisant fi de tout souci de totalité...

«Tout» est un mot trop grand pour nous; nous en passer est chose impossible. Écrire est ignorer le ressentiment à l'égard de soi et des autres.

Alors, les souvenirs ? On les jette comme un fardeau après une longue marche; on en fait une raison de continuer la route, sans eux, pour ainsi dire sans yeux pour les voir.

Le temps de la fascination commence...

À une parole

Je n'ai pas dit mon dernier mot. Le mot dernier n'existe pas, j'ignorerai jusqu'à la fin les balbutiements du mourir, cette trêve fallacieuse qui nous enlève les mots de la bouche pour ne laisser subsister que quelques instants la salive écorchée de murmures au seuil de la fin jamais donnée, jamais sûre.

Tu étais là, dans le lit, tu parlais encore, mais mon père ne comprenait plus ce que tu disais. Tu as voulu parlé jusqu'au bout, maman, et tes mots étaient pour tous à travers la pensée que tu avais de moi qui suis venu trop tard te dire adieu.

Dans le lit mortuaire, tes mains froides, ton front immobile, ta bouche fermée à tout jamais sur ces mots que tu m'avais appris à aimer. Ça parle en moi depuis que je suis né par toi, et la parole obscure ou fragile, rétive ou enthousiaste, rebelle ou câline, je la tiens de toi toute entière qui survit dans cette transmission de langage qui nous a toujours reliés et liés par-delà la distance qu'a mise la vie entre nous, bien avant ta mort.

J'ai écrit pour te survivre, j'ai écrit pour être digne de tes mots, et surtout dans l'espoir de voir fleurir chez une femme tendrement aimée ce sourire énigmatique qui te ne quittait jamais quand, les yeux pétillants de malice, tu m'écoutais parler de ce que j'aime.

Tu m'écoutais souvent, tu avais cette patience, malgré le travail harassant. Combien de fois – je me souviens – ne t'ai-je lu des poèmes à n'en plus finir ! Ça se passait à la cuisine quand tu faisais la vaisselle. Avec toi, j'ai appris la noblesse des jours simples, la valeur des mots doux, le courage de rire dans les pires moments.

Je te revois, assise dans le fauteuil de velours brun, ta main gauche soutenant ton menton, les yeux lourds, l'air songeur, après la mort de ton père. J'ai compris ce jour-là que je ne le reverrais jamais moi non plus, mais ce n'est que plus tard, les semaines passant, qu'il m'a si cruellement manqué, notre musicien, notre homme de haute stature qui faisait chanter le verbe et qui chantait si bien quand la joie le prenait.

Je le revois entonner Lohengrin, tout de go, pour moi, dans le salon, à peine venait-il d'entrer. « Ton fils est un wagnérien », te lança-t-il dans un sourire de malice. Lui qui aimait Mozart qui m'a toujours ennuyé, je lui dois la musique de Beethoven que nous écoutions ensemble, après un bon repas que tu nous avais mijoté de longues heures.

Dieu que ce temps est loin, maintenant que vous êtes loin pour toujours !

À toi, maman, je dois la parole ferme et droite, l'allant et la joie de parler, à toi, mon grand-père adoré la musique, le goût des choses belles et fortes, et à toi ma grand-mère chérie, partie si vite, je dois l'amour de la langue allemande, l'amour du peuple juif, la gentillesse et la bonté.

Toi, mon père, toi qui a pleuré, quand tu m'as annoncé la mort de maman, je te remercie d'être qui tu es, toi le grincheux, le bougon, le râleur que la gaîté ne quitte jamais, malgré la solitude forcée.

Avec vous au cœur, je peux traverser la vie sans peur.

Un horizon

Une figure de chair, une figure de lumière est entrée tard dans sa vie et tout un horizon s'est ouvert, rien qu'un horizon, hélas, précédé par l'infini de la parole.

Dans cette parole alerte vient à se concentrer tout ce qu'il a vécu, mais l'enjeu de cette parole – dans les allées et venues de son jeu – c'est non pas l'oubli pur et simple, tout bonnement impossible, de son impropre vécu, mais l'assomption de cette figure de chair et de lumière qu'est la femme qu'il aime, à travers la mise en commun de cette commune intrusion qui suspend l'étrangeté pour la rendre saillante, belle, émouvante et mobile, motivante et haletante.

Ce qu'il a vécu, ce qu'elle a vécu forment deux parallèles que l'asymptote de leur parole de cœur tend à faire se rencontrer.

Étrange géométrie du cœur où l'espace renverse le temps pour faire advenir, l'espace d'un instant, la vérité d'un souffle commun, l'espace d'un instant seulement, hélas, la durée, la pérennité de ce mouvement indéfiniment réitérable n'étant pas assurée, menacée qu'elle est par une autre voix qui fait intrusion, une voix étrangère, voix dont l'étrangeté même a été gommée par l'accueil faite à elle il y a de cela si longtemps.

C'est cette non-reconnaissance de l'intrusion, cette abolition du seuil qui a rendu la parole impossible entre deux voix qui ne s'accordaient pas sur l'essentiel, comme deux instruments de musique accordés sur deux clefs différentes.

C'est cette voix qu'il convient d'ignorer pour que la parole reprenne tout son sens, aille enfin dans la direction désirée : vers cet horizon ainsi dégagé par la prise de parole commune et grisante, seule à même d'effacer la grisaille des jours sans paroles vraies...

Ainsi, la parole ouvre sur elle-même qui ouvre sur autre chose qu'elle-même : nous en train de se parler, en parlant la même langue qui nous parle, et, à travers cette commune entente de la langue commune découvrir la différence qui fait sens, la seule qui vaille pour qu'un accord ait lieu au-delà de la discordance.

Un discours amoureux est né, un horizon sans fin, sans autre fin que le désir de s'aimer toujours, car seule la parole est cet infini qui nous porte et nous berce, nous bouscule et nous chahute, elle seule est promesse d'un toujours qu'elle porte en son sein et qu'il faut saluer dans la naissance du corps de l'autre toujours en avant de lui-même dans le don de soi qu'il nous fait, à travers voix, à travers caresses et étreintes, pour que le souffle nous expose, au même instant, à la nudité infinie de qui nous sommes l'un pour l'autre...

Les sillons profonds

C'est bien une forme d'impatience qui creuse en toi les sillons profonds de l'attente. C'est que tu écris avec ton corps, le temps venant. Tu ignores les parallèles doucereuses d'une vie tracée au cordeau. Les parallèles deviennent molles, elles pendouillent dans l'espace amorphe de la verticalité bavarde. Toi, tu ne marches que sur l'horizontale abrupte de ton dire ascendant. Dans les champs d'azur, ta marche, au soleil levant, n'a rien pour

elle que le souffle qui émane de tes pas. Tu fends l'aire de ta prose.

Entre ciel et terre, arbre majestueux autant que broussaille, motte de terre sèche, luciole endormie, fruit mûr aussi, vont et viennent dans ce lieu des lieux que tu appelles de tes yeux et qui te remuent l'âme jusqu'aux larmes.

C'est la joie qui t'empoigne, pas la tristesse, celle-là a des mains de femme, tandis que celle-ci ne pétrit rien, ne caresse rien, n'est que terre sèche laissée au vent d'hiver.

Le presque'il

Elle se tenait tous les jours une petite heure sur la presque'île qui lui servait de refuge. Là-bas, par tous les temps, en toutes saisons, elle regardait la mer, l'horizon bleu ou gris, le visage fouetté par les embruns ou caressé par la brise marine.

La presque'île était devenue son presque'il, depuis qu'elle était dans l'attente.

Elle n'attendait pas un appel, elle se sentait constamment appelée, non, elle attendait le moment favorable pour quitter la presque'île et enfin pouvoir le rejoindre, lui, son presque'il qu'elle voulait tout entier à elle.

Ça ne tient qu'à un cheveux, une vie, le bonheur est à une petite encablure, mais quand vous êtes allés jusqu'au bout de la presque'île, vous ne pouvez pas aller au-delà et se jeter à l'eau ne sert à rien.

Non, il faut quitter l'horizon marin, quitter le village et les visages familiers, tourner le dos à la mer docile et partir pour, le cœur riant, prendre son envol.

Dispersion

Dans le creux de son ventre, la vie palpitait à côté d'elle, tout près en elle mais comme à côté. C'était l'expérience de la côte qu'elle refaisait. Elle en passait toujours par là quand elle ne savait plus où poser ses mains. De mains en mains, son corps avait passé en roulant dans la vague côtière qu'elle voyait toujours, toujours la même en dépit du temps présent qui l'arrachait à l'instant.



Le temps lui faisait ce présent : cette absence à elle-même dans le creux de la vague qui la soulevait pour la rouler et la rouler dans l'écume fraîche. Le sel et le sol, dans ces instants, composaient un hymne à la blancheur stérile, toujours prête à se perdre dans le sable gris... Où était le sol quand tout ce sel écumait sur son corps défait ? Le sol ne la portait pas plus que la vague n'acceptait de la lâcher pour la rendre au sol ferme auquel elle aspirait pourtant de toutes ses forces.

Son ventre, elle y revenait sans cesse comme à un havre sans paix qui la basculait dans le plaisir. Elle n'était pas cette Aphrodite que rejette l'écume pour qu'elle resplendisse, une fois l'œuvre faite, sur la terre et dans les cieux. Dans ses yeux, on ne voyait briller aucune sorte d'espérance. Elle trouvait son contentement dans le jeu incessant des vagues qui la remplissait d'aise.

Elle avançait dans l'eau jusqu'à la taille ; il fallait que l'eau vînt lécher ses seins qui durcissaient au contact discret de l'eau froide. L'eau hésitait, saisissante ; elle sentait combien celle-ci faisait fi de ses seins. Dans ces moments-là, absente, elle désirait mordre l'eau afin d'en extraire tout le sel qui flottait en elle. L'amertume, c'était l'amertume alors qu'elle recueillait au bout de ses lèvres amollies, mais durcies tout autant par la morsure du sel. Sa langue, alors, était tout à fait morte.

Elle souhaitait se liquéfier afin de mieux défier l'air marin qui lui battait les cheveux en fouettant ses épaules brunies... L'eau était bien là qui la mangeait à petite gorgée ; elle fondait doucement tel un sucre dans de l'eau tiède. Pourtant, il y avait le froid qui venait de la brise ; celle-là caressait son front, lui donnant ce regard éperdu qu'elle souhaitait voir au loin. Son regard était toujours plus loin tandis que son corps devenait ce goût d'eau salée qui portait à son comble l'amertume qu'elle était dans les vastes bras de l'océan tout proche.

Son ventre, son ventre laissait filtrer son sang qui coagulait le long de ses cuisses molles. Son cœur était presque mort ; il ne pulsait plus que pour la mer déserte. La métamorphose était presque achevée. Il lui fallait encore se redresser, soulever ce qui lui restait de corps hors de l'eau quelques secondes pour mieux sentir le froid du vent sur son ventre. Elle bondissait alors hors de l'eau pour répandre une flaque rouge autour d'elle dans laquelle

elle retombait toute droite. Ses pieds enfonçaient dans le sable, un élan de bête la rejetait en l'air, le temps d'un sourire. Alors, n'y tenant plus, elle prenait à pleine main cette mer démontée par elle pour en faire un tourbillon. Elle tournait et tournait sur elle-même, ivre de joie. Elle était devenue cette mer insolente qui s'enivrait d'elle. L'eau projetée en l'air, pulvérisée, faisait de très brefs arcs-en-ciel qui venaient mourir sur son visage. Elle ruisselait sous la couleur morte.

La vie même

Là, sur la plage, sur presque rien, elle marche depuis des heures maintenant. Sa pensée tourne autour d'une idée, d'une seule : elle voudrait vivre l'amour, elle le voudrait, mais rien n'est sûr que ce désir qui tarde à se réaliser.

Elle a écrit un jour à l'homme qu'elle aime de toute son âme : « Je me sens si bien quand je m'autorise à t'aimer. »

L'homme qui a reçu ce message en a été bouleversé. Il en a conçu une telle angoisse, un tel espoir aussi, que chaque jour qui passe il tente de se rendre digne de sa confiance.

Il est des blessures si lentes à se refermer, des blessures dont la cicatrice reste si douloureuse, des blessures si profondes... L'homme, qui l'aime, l'aime avec toutes ses blessures, les petites et les grandes, il l'accueille toute entière comme elle est, blessé qu'il a été lui-même.

À eux deux sauront-ils faire taire la douleur ? Sauront-ils passer outre le chagrin et la peine, sauront-ils bâtir ensemble une confiance nouvelle ?

Il veut le croire de toute son âme pour qu'enfin la femme qu'il aime se donne à lui comme à la vie même.

L'arbre de vie

Découverte bouleversante quand on se dit enfin que l'on peut être aimé...

Qui suis-je pour être aimé(e) ? Cette question résonne, avant de raisonner indéfiniment en nous.

Ça ouvre sur un avenir, tout un passé aussi, et un présent rigoureux comme un hiver d'ancien temps, un présent pas très joli, ça donne l'envie, sinon la force de se défaire de sa vie passée, pour le retrouver, l'élan perdu, l'élan qui remonte à l'enfance, l'élan blessé, l'allant de qui ouvre les bras sans arrière-pensées, pas pour longtemps, parce que la vie ne fait pas de cadeau: le passé vous remonte à la gorge, et il y a maintenant deux passés, deux histoires qui ne se croisent pas, deux histoires qui ne concordent pas...

Aimer en pure perte, très vite, intensément, pour rien, pour des images, pas longtemps, le temps d'être déçu, le temps d'être détrompé, le temps de comprendre...

Aimer comme on a aimé sa maman, vouloir être aimé aussi fort, de manière indéfectible, et se rendre compte que ça ne marche pas comme ça, qu'il faut plaire, convaincre, éliminer la concurrence, bref s'imposer à la force du poignet.

Le faire, et puis se tromper, ne plus recommencer, prendre le parti de la solitude glaciale, du repli sur soi, en envoyant promener sa vie d'antan, et puis vivre encore avec la mort de sa mère dans le cœur, jour après jour voir les souvenirs pâlir, garder intact, malgré l'oubli, la force d'une présence effacée par la vie qui est allée à la mort.

On se fait des idées, on se monte la tête, très vite on se retrouve seul, et ça dure comme ça, des vingt, des trente ans, cette traversée du désert.

Et puis un jour, sans crier gare, préparée de longue date par le temps qui fait son œuvre autant que fruit du hasard, une femme entre dans votre vie, c'est elle pour toujours, vous vous dites ça, tout de suite, avant que ne commencent à raisonner entre vous les mille et une raisons de ne pas franchir le pas, et ainsi rester sur le seuil d'une maison même pas construite, menacée de ruine avant son achèvement, parce que le passé veille, parce qu'il vibre dans le présent, parce qu'on n'est pas seul à aimer, parce que ça déchire.

Et attendre, attendre que le ciel s'éclaircisse, et que le temps fasse son œuvre dans la chair des mots.

La pulpe du jour, juteuse, cachée dans le fruit amer du présent encore vert, quand coulera-t-elle dans votre bouche ? Quand le fruit mûr sera cueilli d'une main sûre,

quand le fruit juteux sera las de mûrir, quand la main avide sera mûre pour la cueillaison du fruit mûr sur l'arbre de vie qui attend son heure...

Le pays natal

J'ai traversé les siècles des mots.

Je prends ma pelle lourde pour soulever la terre d'effroi. J'y retrouve l'évanescence dans la terre froide.

Mes mains lourdes, mes mains calleuses portent le fruit à la bouche. Le monde devient acide, une seconde. Souvenirs...

Il me faut devenir cet arbre insolent qui ne dicte rien à personne, laisser mon ombre flirter avec le soleil dans le haut des branches, et porter des fruits discrets à portée de mains.

Oublier le chemin, pousser et pousser mes racines dures dans la terre du pays natal.

Et attendre, attendre toujours.

Légère gravité

Je ne sais rien, ne comprends que peu de choses, je ne lis pas dans l'avenir.

Je sais que je ne pèse pas lourd, une plume serait plus lourde que moi, je suis le vent léger qui tente d'attraper la plume pour avoir un peu de poids.

Et j'ai le culot de me prendre au sérieux. C'est peut-être ce qui m'a sauvé jusqu'à présent de la tentation du vide. Le vide ne m'attire toujours pas, je persiste et je signe d'une plume légère.

À chaque nouveau texte qui s'impose à moi, j'ai l'impression que ça y est enfin: je vais prendre mon envol, et puis tout retombe.

Le silence d'une tombe ne m'attire pas, décidément.

La demeure de cristal

De ces poèmes que tu portes en toi, il t'arrive de retenir le souffle, pour reprendre ta respiration, ce que tu vis, pour ainsi dire, t'empêchant de respirer.

La respiration poétique cède alors la place à la pause pure et simple, où, l'esprit vide, tu cherches à y voir clair dans des pensées mortelles qui ne viennent pas de toi...

Étrange sensation où tu te sens presque absent à toi-même, mais plein de pensées qui te viennent de ton entourage, de ton environnement. Tu te vois momentanément contraint de faire silence en toi pour écouter ces pensées mauvaises, afin de les neutraliser, par l'analyse rigoureuse, la patience critique.

Tu deviens alors extraordinairement combatif, tu sors les griffes de ta logique impeccable. Une envie de te battre te soulève, et puis tu retombes en toi-même, tu laisses la bêtise à sa bêtise, tu te persuades qu'on ne discute pas avec les imbéciles mâles ou femelles qui t'importunent. Tu t'éloignes, tu ne fuis pas. S'il faut parler, tu le fais vigoureusement, fermement, ta voix ne tremble pas, elle devient impérieuse, et même rieuse parfois, car il t'arrive d'avoir envie de rire, quand tu entends des inepties dirigées contre toi.

Ta vie te l'a amplement prouvé : bien s'entourer est décisif, c'est pour cette raison que tu dresses des poèmes entre toi et les importuns. Tu t'entoures de poèmes. Tu remâches la beauté sereine ou crispée qui te vient du monde autant que de toi, mais à certaines heures cela ne suffit pas : il te faut agir.

Tu le sais aussi : réagir est une faiblesse, agir une force. Tu laisses alors aller ta force là où elle te mène, avec pour seule arme ta logique et pour unique allié ton bon sens. Tu n'as pas d'armure, tu n'es pas non plus muré en toi-même, au contraire tu es la porosité même, depuis ta plus tendre enfance. Tu éprouves continûment le continuum humain, tu sais que la séparation, le vide, sont fondateurs de toute communication véritable, alors tu enrages contre ceux ou celles qui rêvent de communauté fusionnelle, contre ceux et celles qui s'approchent de toi pour te demander de faire ceci ou cela, afin d'avoir ultérieurement la piètre satisfaction de critiquer ton action, de ces pervers qui s'approchent de toi pour mieux te rejeter, en te donnant à comprendre que tu ne « fais pas l'affaire », que tu es

incapable de satisfaire leurs désirs. Leur perversité est bien là : ils te demandent d'agir en leur faveur pour ensuite te déclarer que tu es en fait incapable d'agir en leur faveur... De ceux-là, particulièrement, tu te détournes résolument, tu les laisses à leur hystérie.

Tu es loin de la poésie alors, oui, bien loin, mais dans le même temps tu sais que combattre les empêcheurs d'écrire est vital, car la tyrannie commence tout en bas, avant de se répandre jusqu'au sommet de l'état parfois...

« Qui vit bassement pense bassement. »

Tu remâches cette pensée de Nietzsche, tu la dégustes. Tu agis pour œuvrer, et œuvrant, tu as le sentiment fort d'agir en vue du bien, le tien propre aussi bien que celui des autres, à qui tu veux faire don de toi, à qui tu veux communiquer encore et toujours, pour peu qu'ils soient dignes de ta confiance, ta joie de vivre, ta soif d'images assoiffantes, ton élan, ton allant, cette espèce de grâce qui te saisit aux heures favorables... Tu es alors pour quelques heures poème tout entier, et de ce poème tu ne rêves pas de faire une demeure de cristal haut perchée, inaccessible, mais bien au contraire cessible, offerte à qui veut bien y demeurer en ta compagnie lointaine.

L'amour, alors, fête ses retrouvailles avec la liberté charnelle, la continuelle liberté interrompue par les ennemis de la liberté, que tu fustiges, éloignes ou négliges souverainement.

Oui, tu te fais amour irradiant, dépense solaire et appel à la dépense dans l'univers vide de dieux, et tu n'attends plus qu'une chose : la libre advenue à soi de qui tu aimes, à qui tu peux alors dire : « Viens, mon amour ! Je t'attendais depuis si longtemps ! »

Mon âme-sœur

De cette fêlure amie, tu sais que jamais elle n'empruntera de chemins convenus. L'abrupt de la route, sa sinuosité de traces vouées à la mémoire tranchante, voilà le gage de l'avenir indéfini tant attendu, qui se dessine, jour après jour, à travers les mots pour la dire et les baisers pour la sceller, cette entente qui, passant d'accord en accord, s'accorde ici ou là, une dissonance mal vécue, pesante, mais vite rejetée, mais peut-être nécessaire comme la cendre l'est au feu.

On est tonal et tonique ou l'on n'est pas.

Cœur à cœur

L'harmonie est à ce prix, elle passe par le refus des bruits du monde, et tout bruit est meurtrier par essence. De consonnes douces en consonnes dures, c'est la pure vocalité de nos voyelles douces qui éclate à nos oreilles, mon amour, quand nous nous parlons, et de cette acceptation de la consonance naît l'accord majeur qui fait fi, dans la voix même, de cet étrange mélange de bruit et de musique propre au langage humain, pour que triomphe la pure musicalité de nos deux cœurs fondus en un seul et même cœur de cristal irisé.

Dans ma mémoire ne flotte pas, dans ma mémoire chante une parole à laquelle toute ma vie je vouerai une fidélité indéfectible. Cette parole n'est pas obsédante, mais elle ramène constamment à cette pensée qui ressasse la fidélité à une parole qui voyait juste et qui voyait loin.

Seule une mère aimante a ce pouvoir-là : voir juste et voir loin en même temps.

Parole qui éclaire, parole simple et forte, parole qui transmet la haute faveur d'exister pour un être et un seul tous les jours de sa vie, parole libre aussi, âpre et exigeante, parole de femme.

C'est au-delà de l'action engagée, une telle parole, c'est une parole qui engage sur un chemin sans retour, un chemin qui chemine à travers un sourire inoubliable, une voix ferme, une voix frémissante d'émotions justes, une parole de femme qui dit : cette femme est faite pour toi, tu es fait pour cette femme, si dur soit le chemin, c'est le seul. Aie foi en elle comme tu as eu foi en moi.

C'est la seule prière que je reconnaisse pour mienne, prière qui n'a pas fini de faire couler beaucoup de sève, prière aux mille ramifications qui fleurit dans nos deux bouches liées par un serment non écrit, dit un jour de grande vérité, un jour où tremble pour toujours l'instant qui a vu la promesse d'un cœur et d'un corps unis dans une seule âme, une âme sœur à jamais vouée à l'amour infini qui lui est dû, parce que c'est elle, parce que c'est moi...

-1-

Une flamme chante dans la nuit, elle dit l'éveil prochain, la nuit exacerbée, la nuit réduite à sa plus simple expression, tout silence dehors. Il est seul avec le silence, alors il prend la parole, et cette parole pressante, elle la presse contre son cœur.

-2-

Que puis-je bien espérer ? Avec moi, c'est tout ou rien, mais ces deux extrêmes ne me tentent pas, ils ne sont pas à ma portée.

Alors espérer, encore, mais espérer quoi ? Je suis dans la position d'un joueur de cartes qui a un beau jeu dans les mains, empêché de jouer : la partie n'a pas commencé, les cartes ont été distribuées, ah ça oui, et d'heureuse manière, j'ai eu la main heureuse, et c'est moi qui ai la main, mais ça ne joue pas, les joueurs ont déserté la table de jeu, je reste seul avec mes atouts en main, et une petite voix lointaine a beau jeu de me dire : « Mais joue, joue donc ! Qu'est-ce que tu attends ? »

-3-

Écrire en marge du monde, en marge seulement, car la clôture sur soi est l'impossible même, que l'écriture met en évidence, étant appel désespéré à une vie autre, une vie nouvelle qui ne vient à l'existence que sur le papier. Je ne suis qu'un amant de papier, qu'on lit, qu'on chiffonne et puis qu'on jette une fois lu...

-4-

Elle n'est pas venue, le temps se fait attendre. Il est presque minuit. Les heures sonnent à coups redoublés dans mon sang, je ne sens plus mon cœur. On l'a jeté au chien, aux bêtes. Bientôt, ce sera l'aube, cette aubaine grisâtre que je hais, moi qui n'aime que l'aurore.

-5-

Le silence, il n'est jamais de mise. La solitude ne l'efface pas, ne le rend pas stérile, elle l'accompagne jusqu'à sa dernière demeure dans le bruit et la fureur. Haute faveur que ce signe lancé depuis la maigreur de jours assignés

à résidence: le silence n'a pas tari l'éloquence, celle-ci se tient droite, prête à fondre sur sa proie de lumière, c'est une énigme ailée sans prise sur l'air, un aigle bifrons aux yeux rouges, toute langue dehors, c'est parfois le mal absolu, parfois la bonté d'un regard muet qui dit: « Viens, viens pendant qu'il en est temps encore ! »

-6-

Toutes griffes dehors, elle tire sa révérence au petit monde qui la cerne. Ça fait des cercles dans sa tête, elle en fait des rubans multicolores qu'elle jette au vent.

Pour seul bagage, quelques livres dans une maigre valise, de ces livres qui délivrent mais ne sauvent pas, de ces livres qui s'inscrivent en elle en lettres de glace. Elle va les expédier au loin, dans cette autre dimension qui se cherche en elle depuis toujours, brûlante, exaspérante.

Cette tendresse sans emploi qui la déchire, la voilà qui fuse au-dedans d'elle au moment même où elle se refuse au dehors abrutissant: c'est l'instant qu'elle choisit pour tirer sa révérence au petit monde qui la cerne.

Son cœur est tout enrubanné de promesses multicolores à elle faites par son frère de lumière.

-7-

C'est la fin, c'est aussi bien un nouvel élan, un commencement sans fin qui s'agrippe à elle, un recommencement qui ne tarit pas d'éloge sur la suite à donner à ce don d'elle qu'elle se fait à elle-même.

Le temps est épuisé, épuisant. L'homme de sa vie est là. Elle ne le sait pas encore. L'avion s'est posé en douceur. Dans le hall de l'aéroport, elle a les yeux dans le vague, elle est fatiguée de tout ce long voyage, elle est immobile, les deux mains serrées sur la poignée extensible de son sac de voyage. La foule passe et repasse autour d'elle, indifférente à son attente.

Une longue seconde, son cœur cesse de battre au moment où, quelque part derrière elle, elle entend la voix de son amour qui l'appelle doucement par son prénom. Elle se retourne, et c'est merveille: la voix a maintenant un visage, un visage qui ne la dévisage pas, un visage qui dit l'orage tout proche qu'elle s'empresse de presser contre son cœur.

Dans le pré joli

La fronde insolente a jailli du poing.

Équivoque douloureuse, pour peu de temps: la pierre est venue heurter de front le soleil ébloui.

Le paysage s'est dressé, odorant et fauve, sourire d'herbes vives à raz des terres, là, dans le pré joli où tu te tiens, leste et ferme, les seins lourds de désir, la ventre dur prêt à jaillir de sa conque douce.

À poing fermé, la vrille du désir agite le ciel.

Et toi, cuisses ouvertes, dans la fraîcheur qui monte du soir, tu te lances à l'assaut de l'homme enchaîné.

Les chaînes tintent dans l'air du soir, oripeaux d'azur, cliquetis qui surexcitent cette part de nous-mêmes qui veut se livrer toute entière, pour que l'autre part parte en sens contraire vers une délivrance sans borne et sans frein.

Ça court dans les muscles, cette électricité qui galvanise le cœur. Le paysage se fait réellement étoffe suave où jeter la diaprure de nos cris.

Dans un ahan mortel émerge la figure première. Elle efface toutes les réticences. Elle dépouille nos corps enchaînés-déchaînés de toute pudeur. Le corps n'est plus qu'odeur qui rôde dans les yeux, allant sanglant sans blessure, moments de pur bonheur.

L'amitié

« Ce qui tombe sous le sens rebondit ailleurs. »

Jacques Jaques Prévert

J'ai quelque part perdu l'élan; je rebondis encore...

Dans ce monde, la lumière elle-même est devenue luxueuse.

Les étoiles étaient pleines de ciel, ce soir-là; seule et nue
à flanc de colline, la maison...

J'entendais les pas d'un homme qui arrive; le son grêle et
frêle d'une cloche perdue dans la senteur du soir ponctuait
ses pas...

Il était minuit au soleil du soir et j'avais hâte d'entendre
tes pas au pas de porte quand sans bruit, sans heurt, tu es
entrée, mon amie...

Alors, la musique a jaté jusqu'à l'aube dans notre nouvelle
maison.

Aux premières rougeurs du jour, un chemin a grisonné;
l'alouette a plané au-dessus, zigzagante. L'air était lourd
et les raisins mûrs...

Et j'ai toujours la soif de ce rien qui s'expose...

La demeure de cristal

Jean-Michel Guyot

à ma mère Suzanne Gamb-Guyot





1*

Des maisons pleines de vide... Le bruit de mes pieds nus sur le parquet. L'image est sublime. Et les glands du dessus font encore une de leurs fêtes familiales, dont ils ont le secret. Les secrets. Tout le monde en a. Des trucs super honteux. Des choses moins honteuses... Moi j'avais peur de demander une baguette à une boulangère, ou je vérifiais sans cesse si ma braguette était bien fermée. Faire. Mais aussi j'ai tué des chats. J'ai regardé obsessionnellement toutes les filles sous leur douche... Jusqu'à l'âge de 12-13 ans... Puis ça m'est passé. Puis j'ai détesté le sexe. Jusqu'à aujourd'hui, c'est comme ça... Pas de problèmes d'érection, pas vraiment de manque de poussées hormonales... Plutôt l'idée que c'est plus jouissif de mourir. C'est idiot, mais se suicider est la seule source de jouissance possible dans mon existence...

Au-dessus, ils mettent du Johnny à fond. Ils mangent des saucisses apéritif et trouvent des trucs intéressants dans le monde, à tel point qu'ils aiment la vie... Enfin comme tout le monde... Beaucoup de monde... Sans tabou, il faut parler de ses envies de mourir. Tu sais parfois d'où ça te vient, d'autres fois, tu n'en sais plus rien au fond... Prendre la route pour partir en vacances t'angoisse tellement, rouler des pelles dans le vide en regardant une fille dans la télé te fait vraiment honte, ou tu te sens simplement grotesque, avec ta peau/bite-là, tes muscles pas entretenus, tout ça... Tout est prétexte et intéressant pour se décider à mourir...

2*

Je décolle plus. La lumière est opaque est opaque en opaque est opaque je suis momie je suis en pack opaque j'ai pas mangé tout laissé des miettes miettes sur la table de nuit nuire les opaques les pines et les murs c'est sale et je pense et là-dessus ils ne savent pas que je hais les familles je hais j'aime pas le sport leur *Johnny* à fond les flocs de l'eau des gouttes d'eau dans l'eau les et mon corps/momie mais non mon corps soudé dans les draps le corps mon corps/viande faisandé enfin, fais pas attention à moi moi

j'ai cessé là-dessus ils ont ils ont mais non ils ont écouté égoutté ils ont écouté *Johnny* puis puis ils ont préféré mettre mettre me lève je « dé-momie » mon corps je « dé-soude » je cours j'y vais j'enfile rien le corps les os je vais j'y vais je fais pas comme si je vais surtout en sursis je veux vraiment les faire taire... Juste avec un jean sans caleçon en d'ssous... C'est sensuel pour tuer et s'tuer hein...

3*

Les murs jaunes. Pas jeunes. Les murs jaunes. Les odeurs étranges et cette vie marquée par la simplicité. Le garde-manger. La simplicité, la cave, les pommes de terre qui germent. Et les poireaux. Des navets. Il y a aussi des navets. Et une photo avec ce chat qui touche le museau d'une souris. Jaunâtre. C'est dans les toilettes cette photo. Avec le short/Mes/jambes/maigres/j'aime/pas/les/montrer, en dessous des genoux... Ils ont remis du *Johnny* au-dessus. Il y en a un qui rappelle aux autres qu'il faut pas laisser les banlieues mettre le pays à feu et à sang. Dans les toilettes. La photo. Ensuite on pique du miel dans les escaliers qui mènent dans la cave. Pas de papier-peint. Les briques à l'air libre. Il fait froid. J'emprunte l'escalier sans allumer la lumière. Comme ça je suis libre. Je me sens libre... Quand lorsque je chiais... Que je restais une heure scotché à la cuvette des chiottes. Ils rient là-haut. Léa dit qu'elle veut rentrer. Louis lui dit qu'il faut rester un peu... encore... « Faut attendre au moins le gâteau d'anniv ma chérie ». C'est chiant. J'ai le corps/plâtre. La coque de ma peau/plâtre qui enserre mon corps/bidoche. La viande. Je sortais des toilettes avec la merde séchée au cul... Et j'allais piquer du miel... Avant d'aller explorer ces microbestioles qui grouillaient dans les patates germées...

4*

Je reste là, figé dans le noir, enveloppé par le brouhaha qui dégouline de l'entrebâillement de la porte. C'est une image simple... La porte... Parmi les navets, les pommes de terre, les carottes, il y avait les odeurs et les présences... Pas des fantômes, pas des esprits... Des véritables/vivants/invisibles... Les nuisances. L'aisance. J'en tremblais. Me sentais soucieux... Le bruit des pas lourds de la

grosse vieille au-dessus, contre le béton du sol... «Tu es où ? Dans la chambre ? Il est midi ! On va manger.» ça ne grinçait pas les murs. L'air ne vibrerait pas. Mais l'odeur. Pas de bruits. Pas de grognements. Mais ils étaient bien là... «Allez Louis ! T'es au FN alors c'est toi qui as un gage ! Tu dois danser en slip sur Retiens la Nuit de Johnny ! Putain la bonne idée putain.» Mes os craquent. J'entends. J'écoute. Ils ne savent pas que je suis là, devant la porte de leur appartement... J'ai peur qu'ils ne jaillissent, déboulent, qu'ils me surprennent là, dans le noir, dans mon jean sans caleçon / c'est / sensuel / et / irritant... Fallait remonter... Sans que la grosse vieille ne sache que j'étais allé à la cave... Le vieux maigre qui s'était pendu-là était encore là... Pas mort-vivant... Pas vivant-mort... Vivant... Le cou brisé, le violacé de sa peau du cou. J'ai peur qu'ils me surprennent... Rentrer ? Ou les tuer ? Ou simplement m'effacer... C'est long.

5*

Paralysé. C'est paralysé que je reste. Turbulent dans moi. Je reste turbulent dans moi. Mais sa gueule... Sa peau faisandée. Mais ça vit. Mais sa vie lourde comme une salope dans un tas de pommes de terre... Sa poussière. Il avait la poussière de son corps, ridée. Aussi. «Allez fais rissette Zozotte ! Et à trois, on souffle les bougies ! Un ! Deux ! Troiiiiissss !» La musique c'est la musique c'est de la merde. La musique c'est *Petit papa Noël* en version allemande. T'imagines le groupe *Scorpion* qui chante chante «lé petite papa noëlleee»... Parviens pas à sourire. Mon appartement est un tombeau, un cercueil ignoble. Ça devait gambader dedans normalement, ça devait devenir les souvenirs / les / bons. Mais bon. Eux du dessus rient et trinquent... Je retourne en passé / l'ennemi... Mon oncle dans cette grande pièce comme un foyer pour jeunes travailleurs... Mais c'est la maison d'arrêt de et tout le monde possède une tête de restant du monde... Loin de l'idée que l'on se fait de l'Humanité quand on a un boulot à la con avec des collègues / des / sous qui s'achètent tout le temps des nouvelles tenues avec des looks. Longs. Ma présence est longue. Personne ne s'engueule. Les bougies sont soufflées et l'odeur de paraffine... La pine ma queue... C'est impossible de penser / d'écrire. Ce n'est pas simulé. C'est la vérité. C'est là, bien devant moi, les souvenirs en ennemis, les pensées en calvaire... La soupe de la grosse vieille c'était parfois du vermicelle... J'ai vécu

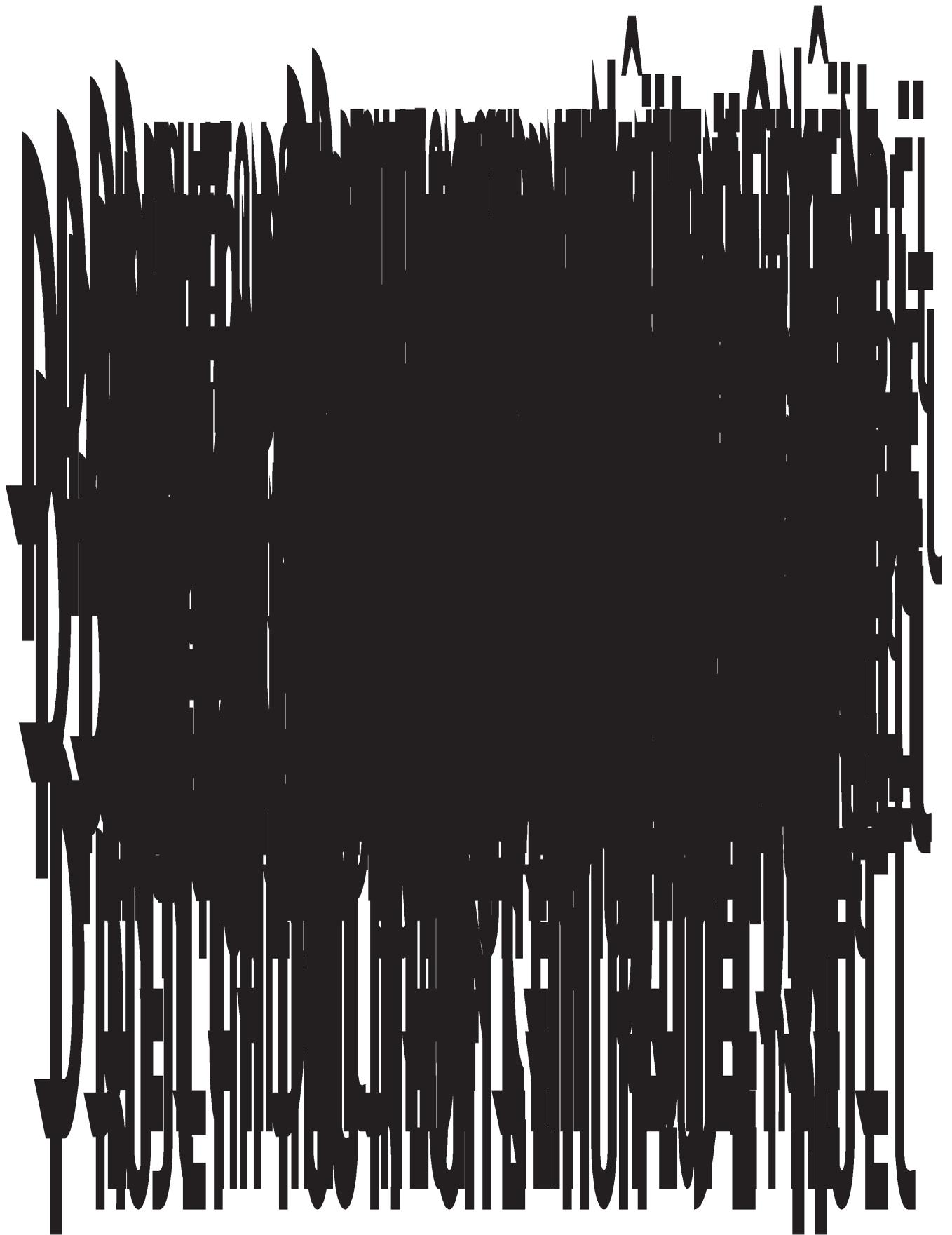
cette époque où l'on ne pouvait que s'incliner devant une assiette de soupe bien brûlante à l'heure *des Jeux d'20 heures*...

Mon oncle qui me sourit avec ses joues creuses et son visage un peu crevassé. Sa bouille blême à la peau violacée. Un homme / tout / le / monde maintenant, lui qui inspirait le respect, qui ratatinait les communs / mortels au ras de pâquerettes, des baies de fruits pourries... Lui qui conviait et guérissait presque les écrouelles, servait des verres en tonne à des hôtes médusés, hypnotisés, absorbés par le luxe, la bouffe / bonnasse, les vins envoûtants, nappes, les serveurs, la musique / *Radio / Nostalgie*, les robes, les chiens énormes, les fous / rires et embrassades, les conseils du maître pour ses invités, ces petits, ces médiocres en quête de reconnaissance... La photo le lundi dans le journal local. Les heureux élus qui avaient droit aux embrassades... Ceux qui se les roulaient en levant leur verre de Champagne. N'épargne personne le passé. Mon oncle creux, usé jusqu'à la couenne. Les risques d'accidents cardio-vasculaires pour cause d'anxiété sévère... Les nuits à mater le lit gigogne des autres taulards. Je lui souriais. J'avais la grand-mère, le vermicelle, les consonnes et les voyelles, le mot le plus long, les petits papiers de Noël qu'on tend frénétiquement à Enrico Macias ou à Claude François. Les Boules. Il s'assoit. S'avachit plutôt. Il vit maintenant comme je chie le tonton. La prison...

La vieille qui fait un bruit terrible en aspirant sa soupe. Jean-Pierre Descombes qui interroge les candidats... La soupe. Les réponses. Les petits papiers. Les volets fermés... Et l'autre pendu sous les pieds, sous l'plancher à surveiller...

Presque l'index contre le bouton de la sonnerie... Paralysé. Figé. Je ne sais pas si je ne sais pas si si je ne sais pas vraiment si. Et dans le carillon qui sonnait / faisait / peur / aussi, les bruits, les craquements, la toux grasse de Marcel le voisin. L'appréhension. La peur de la vie qui s'échappe. Les narines qui se dilatent. «Ouhhhhh ! Fé Faud la Foutte !» Elle qui sourit. La vieille la grosse, sa peau douce de vieille, le côté rassurant de sa chair molle, ses sourires, la limite visible de son dentier, ses cheveux / blancs / permanente blancs... Le vent puissant. La tempête et l'envie d'aller regarder la neige tomber, la regarder monter par terre jusqu'à ce qu'elle atteigne le haut de la porte d'entrée «comme ça j'irai pas à l'école demain !».

Derrière la porte ils rient. La petite a ouvert les cadeaux. J'aimerais mourir maintenant plutôt que de les voir / bon-



heur, les sentir si vivants... C'est effrayant d'être perdu à ce point, se demander pourquoi l'on ressent ça soi, et si fort, quand la plupart des gens font semblants de ne rien voir venir.

Mon oncle souffle sur la surface fumante de son café/jus/de/chaussettes... Il fait chaud mais il boit ça comme s'il s'était gelé dans la tempête... Les images du passé sont des grosses salopes... Elles te disent que tu es mort quand tu te sens seul, perdu, sans but, sans avenir... Le passé est l'ennemi des paumés.

Mon oncle tousse. Non toussote, plutôt. Il sourit. Une de ses dents semble déterminée à se déchausser... Tomber. «Ils ne peuvent rien faire pour ta dent ?» Il respire. Je vois dans ses yeux qu'il est perdu, qu'il est vivant/en/enfer... Comme lorsqu'on ne trouve pas d'issue à une situation périlleuse, infecte... Le mec qui s'était pris un RER dans la gueule... Que j'essayais de reconforter. J'étais seul avec lui, yeux dans les yeux, malgré les dizaines de passagers tout autour. Il avait du sang très fluide qui sortait de sa bouche, et dans des gargouillis stressants, il ne cessait de répéter: «J'vais crever, j'veux pas crever...» C'est comme ça. Tu es paumé. Tu as compris que tu étais devenu Dieu, son dieu, celui qui le sauverait... Dieu, c'est moi/ toi à ce moment-là. Tu te sens comme une merde... En enfer. Tonton en était là. Dieu déchu. Les années paisibles en arrière, le passé/ennemi qui lui rappelait qu'il n'était plus rien... Valait mieux mourir sans doute. Le voyais dans ses yeux, le voyais très bien clairement. Sa voix reconfortante, sa façon de rehausser ses épaules pour me dire: «En prison, on perd tous ses droits, y compris ceux de se faire soigner... Et puis une dent, maintenant, je m'en fous.» ça avait été surtout une façon d'entamer la conversation. Essayer de lui dire quelque chose sur lui. Essayer de se soucier de son état. S'oublier un instant, mettre ses propres angoisses de côté pour l'écouter lui... Même si au fond je m'en foutais, me sentais non concerné... Bizarrement, on n'est pas tous faits pour reconforter ceux qui souffrent. Généralement, on s'en fout, on a du mal à se dire que les souffrances des autres puissent être pires que les siennes. On sait que c'est difficile, on sait que c'est intenable, mais on s'en fout, on ne ressent rien...

Quand le pendu vibrerait dans sa mort, il s'asphyxierait outre-monde pour reconquérir la vie... L'entre/monde. L'entre/vie... Sitôt terminé ma soupe, j'engloutissais de la salade avec du camembert au lait cru. Je le sais. Me rappelle ça comme d'hier (J'ai fait quoi hier ? Comme aujourd'hui, hier sera demain, momifié sur mon plu-

mond). Le passé fleure bon ma merde, nous «cyanure» l'âme, l'outre-vie... Le pendu qui respire encore dans la cave. Il pensait tout haut quand je le cherchais dans les tas de légumes du jardin. Il pensait/murmurait, il insistait et je l'engueulais quand la vieille s'aérait dans les magasins du village. «Pourquoi t'as fait ça ? Hein ?» Il répondait ce qu'il pouvait le pauvre con: «Je l'ai pas fait exprès... Je voulais pas le faire...»

Le malheur se répand parce que nous sommes maudits... Chaque être maudit il y a des siècles a touché les mains, les peaux, les cheveux, l'air, les organes de milliers d'autres... La contamination par la mise au ban au temps des sorcières... De main en main, de naissance en naissance, la malédiction bousille tous ceux qui ont été touchés...

Mon oncle pleure. Tout d'un coup. Comme ça. Et je me mets à rire de voir sa dent décoller de sa gencive pour atterrir sur le jean de mon genou... Il embraye, rit aussi de bon cœur... Mélange de larmes et de rires en hoquets... «Tu m'en veux mon neveu... Tu m'en veux et je le sais.» Comment lui dire mon ressenti. Comment lui expliquer qu'il n'est que le énième contaminé, le touché par la malédiction... Le bout de mes doigts plein de ça... Mes joues... Comment lui expliquer qu'il est en fait la victime, une des centaines de victimes de... moi... «J'ai pas voulu la mort de ton fils tu sais ?» J'acquiesce et lui souris comme une vieille salope. J'étais une vieille salope devant lui, qui le laissait un peu gamberger...

Je m'effondre devant la porte d'entrée... La petite a débarrassé ses cadeaux... Elle a surtout flashé sur une certaine poupée... Me relève, dans la confusion de ce couloir noir... Pour redescendre... Rentrer à mon appartement. Me priver de la mort violente... Les priver d'un massacre... Les laisser dans leur vie, loin de la malédiction... Je pense souvent: «Si je lui sers la main à cet enulé, il crèvera.» J'ai du fromage blanc en faisselles chez moi, de la marque *Câlin* avec des points *Leclerc* en prime (40 centimes sur ma carte de fidélité). Y asperger un maximum de sucre. Rester parmi les restes de mes draps à mater Delarue, dans toute sa splendeur.

Mon tonton qui se met de nouveau à pleurer... «Je sais pas ce qui m'a pris... Je n'en pouvais plus.» Je lui dis: «On refait pas le procès, tu as broyé la tête de mon fils sur ce tronc d'arbre parce que tu étais excédé... On s'en tiendra à ce jugement...» Ses mains tremblent. Je lui souris un peu comme le Diable j'espère. Je mélange passé et présent.

Je tente d'introduire la clef dans la porte de la serrure. N'y vois rien. Suis paumé devant ma porte dans le couloir...

Il ne peut y avoir de fin à cette maladie éternelle, la malédiction qui passe de main en main, de sexe en sexe, d'utérus à bébé... Lorsqu'on est contaminé, que l'on a pris conscience que l'on est contaminé, on sait simplement, que tous ces morts, ces fous, ces malades seront le peuple de toute une vie...

Comme une caresse molle sur la hanche d'un cannibale

Andy Vérol





le fumier est la seule vérité de l'amour

ÉLOGE DU FUMIER

Désormais je peux faire sans peine la différence – les yeux fermés, rien qu'au nez – entre les divers fumiers : porc, bœuf, cheval... Je connais aussi leur valeur respective en tant qu'engrais. Un mois de travail à la campagne a suffi à faire mon éducation sur ce point – et sur bien d'autres encore.

L'attitude du citoyen, du *civilisé*, envers ses excréments comme ses déchets domestiques est purement négative : il ne veut rien en savoir, il les rejette au silence pestilentiel des égouts. Les villes sont bâties sur des dédales secrets voués à l'élimination clandestine de toutes ces fertiles purulences. À la campagne par contre, l'on sait le rôle fécondant de l'ordure, le fumier est une richesse. J'y ai acquis le respect des fèces ou de la charogne qui rendues au sillon renaissent céréales.

* * *

RHÉTORIQUE DU CORPS

Mon ouvrage du matin consistait à nettoyer la porcherie, puis l'étable; l'après-midi nous ramassions les bottes de paille semées, à intervalles réguliers, par la moissonneuse-batteuse.

Ce travail m'a donné *un corps* : pour la première fois, je l'utilisai tout entier ; je ne l'ai jamais autant senti mien que dans les moments de grandes courbatures, quand il se refusait à un surcroît d'effort, quand mon cerveau voulait et que la fourche échappait à mes mains engourdies. Il était mien aussi par les démangeaisons cuisantes que lui causaient les brins de paille folâtres qui s'immisçaient jusque dans mon slip et m'irritaient la peau ; il était mien par la sueur abondante qu'il émettait constamment, par ses odeurs violentes et tenaces, ses brusques sursauts nerveux et sa fatigue enivrante. Il me faisait alors découvrir le comble de la volupté dans une petite pomme aigre mais juteuse, dans une goulée de cidre piqué prise à la bouteille demeurée cachée au frais.

* * *

ESTHÉTISME

Tous les muscles sont sollicités dans ce mouvement si simple en apparence

qui consiste à soulever une botte de paille au bout de sa fourche pour la lancer dans la direction de celui qui, au haut de la remorque, dispose les bottes en bon ordre. Ce mouvement, quand il est accompli à la perfection, a tous les caractères d'une œuvre d'art : il y a quelque chose d'exaltant à sentir la botte s'arracher du sol à la pointe extrême de la fourche vibrante, retournée d'un coup de reins, pour voler vers le sommet de la charrette dans une parfaite hyperbole ; ici, la qualité esthétique du geste est strictement liée à son maximum d'efficacité, tant il est vrai que l'économie la plus juste des forces et des mouvements corporels rejoint parfaitement le calcul artificiel de la beauté.

Mais il n'y a pas place ici pour l'esthète au regard vide qui n'aurait aucunement le sens du travail, de la sueur et du fumier. Je rêve plutôt d'un esthète nouveau style, les pieds dans le purin, jambes écartées, les yeux fermés, s'emplissant les narines du puissant remugle comme d'une inestimable senteur de jasmin.

* * *

L'ART D'AIMER

Un soir, alors que j'entrai dans la porcherie pour y prendre quelque outil, je surpris le jeune fils du fermier en train de se branler dans un box vide, les deux pieds fermement enfoncés dans le fumier frais. Ce garçon d'une quinzaine d'années n'avait guère ébloui mon sens esthétique si développé : il était court et trapu, rougeaud et toujours un peu sale ; il ne me parlait pas. Il avait pourtant été mon compagnon de suée tout au long de l'après-midi ; j'avais pu apprécier sa vigueur et son efficacité dans le ramassage des bottes sans pour autant y lier quelque désir que ce soit.

Cette soudaine vision fut le plus grand choc érotique de ma vie. Il ne me voyait pas, j'étais protégé par le muret du box ; les porcs faisaient beaucoup de bruit. Il s'astiquait lentement, avec application, crachant souvent sur son gland pour le lubrifier. Il officiait avec une science et une grâce d'expert, sachant faire monter jusqu'à l'extrême pointe de sa queue le vif frémissement du foutre, puis empêcher *in extremis* l'éjaculation, pour recommencer. Je voyais distinctement son gros mandrin rouge dressé dans sa grosse pogne sale. Ses narines frémissaient, épatées, il haletait ; ses traits étaient crispés par l'effort. Il se balançait doucement d'avant en arrière sur ses jambes écartées, tout son corps accompagnant le voluptueux tangage.

La scène me fit bander et j'éprouvai le désir de l'imiter sur le champ, dans l'atmosphère fétide et surchauffée de la porcherie. J'atteignis rapidement à un degré de fracassement intime jamais vécu jusque là. Nous jouîmes en même temps, nos foutres allèrent pareillement se perdre dans le fumier. Je m'esquivai rapidement avant qu'il ne reprît tous ses sens.

Bien qu'il n'y ait pas eu contact physique, je puis dire avoir fait l'amour pour la première fois ; j'avais eu, ne vous déplaît, un vrai compagnon de foutrée !

/ sous-bois, claire jonchée automnale / nu sur l'épais tapis de feuilles mortes qui crissent au moindre soubresaut du corps, éclatent dans un cassement sec / course affairée des fourmis dans la forêt des poils pubiens : caresse irritante, d'une indéfinissable et trop intime volupté qui donne le frisson / frottis poudreux d'ailes de papillons sur le prépuce et le gland à demi-découvert / poussière / rouler orageusement bord sur bord / brindilles dans la raie des fesses, dans les cheveux, dans le maquis du sexe / picotements autour de ces chaudes racines, les couilles / le vent branle les ramures murmurantes / il lèche la légère suee qui fait briller ma poitrine / l'haleine de la forêt annonce comme une approche / dans ma main, la turgescence violette endurcie par le frottement allègre de la peau sur la chair richement innercée du gland / jeu du soleil dans les filaments ténus que tisse de poil à poil ma salive argentée / muscles bandés par le rythme saccadé des reins et des fesses / odeur sucrée et écœurante, douceâtre, des pourrissements muets, de l'humus gras et chaud / tassements féconds et humides / souffles / glissements feutrés / le toucher du velours / le goût résineux et amer de la brindille de pin mâchée trop longtemps / fermer les yeux / le monde y gagne une saveur globale / être cet instant unique de la vie multiple et éparse de cette forêt frémissante comme un poumon / être l'âme de cette fourmi qui cherche sa route à travers mes poils / le craquement de la branche que soulage l'envol du moineau piailleur / BRAHMAN / reste le jet qui a éclaboussé le bleu du ciel, y a tracé son dessin lactescent / prisonnier d'une toile d'araignée, il étire son long fil glaireux vers le sol /

L'homme de désir

extrait

Serge Meitinger





Un châle négligemment posé sur mon épaule, j'entrepris hardiment de descendre la vallée qui longeait nos possessions. De l'immensité des terres maintenant fleuries par la caresse d'un léger vent retardataire, je songeai à mes aïeux qui furent les heureux et patients artisans de toute cette flore ondoyante qui submergeait ma vue. Des cris surgis des profondeurs de cette terre semblaient venir au-devant de moi pour me faire honneur. Par endroits, ils se muaient en langage mystérieux qu'il m'appartint alors de déchiffrer avec joie et patience. Ils prenaient la forme de roucoulements tapis en quelque bosquet, de gazouillis de cour de récréation pour finir par céder la place à des ululements de quelque dolente chouette. Toute cette joyeuse agitation m'entourait, m'enserrait, m'embrassait. De cette étreinte se forma en gerbes mon rire d'ivresse. J'avais avec sérénité, fier de mon nom et de la fabuleuse histoire qui lui était associée. Mon front fut jugé par tous ceux qui s'intéressèrent à ma naissance digne de la hauteur et de la régularité qu'il affichait. Sa rondeur harmonieuse, à entendre leurs dires, devait ainsi – à mon corps défendant tant je ne voulais forcer le respect que par ma simplicité – me tenir lieu d'alibi à chaque recoin de ce domaine seigneurial. C'est si difficile car concurrentement si agréable de s'entendre constamment dire que j'avais les traits racés de ma respectable condition. Mais en mon for intérieur, ce qui m'enchantaient tel un enfant prompt à s'émerveiller d'un rien, c'était que je pouvais me rouler par terre tant que j'en aurais exprimé le désir. Je pouvais éclater de rire à fantaisie, me confectionner mille grimaces aussitôt honorées par la vie végétale, minérale et animale qui grouillait autour de moi comme autant de marques de mon viscéral attachement à elle. J'étais si loin de la capitale et si étranger à son tumulte fait d'un savant mélange de fadaïses et de facéties dont on disait qu'elle en pervertirait plus d'un néophyte ! C'est à qui s'empresseait le premier à me conter que la capitale ne manquait jamais de ces extravagances-là. Qu'il me fallait en redouter les stigmates jusque sous la plume de quelques écrivains dépravés qui avaient coutume d'élire domicile dans ses nombreux lieux de débauche. Je redoublais alors d'amour pour nos terres à la fois innocentes et augustes, exigeantes et nourricières. Ce vaste domaine que je foule maintenant de mon pas flâneur, que je touche de mes mains paresseuses, je le veux

loin du tumulte, loin des zones d'ombre, loin de la perte.

Après un déjeuner assis à même la paille dans la demeure du fermier qui veillait à l'entretien et à la culture de nos champs, tous deux nous plaisantâmes de concert sur les ébats par trop démonstratifs de son chien et de la chienne de quelque voisin, lequel s'est affalé un instant plus tard à ses pieds en signe d'obéissance. Le malheureux paysan crut devoir se fondre en excuses pour sa faune si inconvenue. Je l'en priai d'un sourire qu'il s'empressa d'accueillir avec force révérences aussi maladroites que touchantes. « Non, mon brave homme, protestai-je dans un élan de fraternité. La nature ! La sainte Nature ! » Mes mots joints au lait mousseux – au goût néanmoins âprement régénérateur – de ses vaches, autant qu'à la saveur farouche de son vin honnête mais rugueux, tout cela acheva définitivement de me faire baisser toutes mes gardes. Les vapeurs soporifiques et sophistiquées du parler citadin se dissipèrent d'elles-mêmes au contact de cette naïveté campagnarde comme neige fendrait au soleil.

Alors, j'élançai ma jeunesse à travers les sentiers broussailleux que jadis mes grands-parents ont défrichés, à travers les champs qu'ils ont labourés et pour lesquels ils donnèrent une dignité de rang. Mon corps était éperdu de bonheur. Il m'avait semblé être si léger que je quittai la terre ferme pour des cieux toujours prêts à me faire fête. Bientôt j'atteignis une colline escarpée et à l'abri d'un murier sauvage, je déboutonnai ma chemise car j'avais fait entrer dans mon corps imberbe les anfractuosités du récif, car j'ai fait couler dans mes veines les sources intarissables du point d'eau gisant paisiblement en contrebas. Ce châle à présent froufroute presque inutilement sur mon torse en sueur. Tel un dieu antique, je me couvris de ma semi-nudité par un sourire qui voulait séduire toutes les écorces, attirer à moi tous les arbres qui m'effleuraient les oreilles, toutes les plantes et les fleurs que je cueillais ça et là et auxquelles j'adressai mon plus bel agrément.

« Allons en cette direction, me suis-je dit à part soi ». Submergé de quiétude, je me croyais un roi en quelque palais des mille et une nuits. À flanc de coteau, une magnifique pièce de musée s'offrait à mes yeux émerveillés. Il s'agissait de rangées d'abricotiers soigneusement disposés (on eût dit que ces arbres étaient littéralement posés là par la main de quelque divinité cachée) de telle sorte qu'ils figurèrent une danse lascive à la manière d'un joyau architectural émergé du fond de la civilisation humaine. Les fruits se mêlaient aux fleurs qui leur disputaient le parfum et la luxure. Des oiseaux dont je

ne reconnaissais pas la famille feignirent d'être effrayés par ma présence et prirent un envol simulé. Je les suivis du regard et ils se posèrent quelques mètres plus loin, à distance respectable de mes pieds. Je souriais de cette ruse qui ressemblait à une invite. Je fus accepté. Je fus intronisé. Je fus introduit en ce saint des saints. Ma main s'agita fébrilement vers eux en un signe de reconnaissance. Tout fit soudainement silence autour de moi. Les battements de mon cœur malhabile épousèrent une ligne régulière, une musique fine, presque mourante. Je contemplai la richesse de ces lieux, coi comme une tombe, cérémonieux comme un autel. Mais ne voilà-t-il pas que de méchantes cigales vinrent s'annoncer plus avant au seul dessein d'interrompre ma rêverie ! Une symphonie invisible. Une musique qui n'a pas besoin de corps pour s'exprimer. Elle était là et cela était sans doute suffisant à son bonheur. Les malheureuses cigales que l'on devine toujours, malgré leur obstination méticuleuse et ancestrale, ne parvinrent pourtant guère à avoir raison de mon insatiable feu intérieur. Tout à mon euphorie, je leur fis une place dans mon orchestre intime. J'eus pardonné à la terre entière. J'eusse dû accepter toutes les offenses du monde puisque je fus assuré que ma récompense aura pris la forme de cette offrande du ciel. Quel bel instant innommable ! Il eût été de toute évidence indécemment de s'emporter en cris et autres agitations qui ne pouvaient que porter ombrage à mon honneur de gentilhomme mesuré en toute chose. Ainsi, quoiqu'un peu à bout de souffle, je sentis mes poumons tout à coup s'épandre délicieusement, comme offerts à la grâce de ce jardin enchanteur. « Devais-je manger de ce fruit-là ? » me susurrant une petite voix au fond de moi. « Participerais-je à introduire désordre et cacophonie en cette symphonie céleste ? »

Mes yeux, mes narines, tous les cors de ma peau s'ouvrirent aux mille sensations enivrantes qui emplissaient avec majesté ce verger providentiel. Je caressai un fruit au hasard que je pressai langoureusement dans la paume de ma main tremblante d'émotion vive. Puis un autre. Et je perpétuai ce contact épidermique sur toute une rangée. Puis, j'entrepris de saluer fiévreusement la suivante. Ainsi de suite. Sans jamais me lasser de ce contact qui éveilla en moi le doux héritage perdu, celui des êtres et des choses authentiques. « Que la ville se dissolve dans ses fastes et à même sa suffisance ! Qu'elle cuise au feu de son arrogance ! Qu'elle... » Je fis taire cette diatribe indigne de ce havre de paix et de sagesse. J'eus mieux à faire. Il me fallait remercier ces délices produits à profusion par la Mère Nature avec le plus vibrant élan dont je devais me sentir capable. J'offris toutes les affections de mon Être. Toutes

les secousses sismiques de mes chairs. J'offris ce bien inestimable en bouquet soigneusement tissé de lauriers. Ce même bouquet qui prit la forme d'un cœur gonflé de gratitude, Je leur confiai un à un tous les soubresauts de mon âme en gage de cette union confraternelle.

Je me souvins des paroles apaisantes de mon père : « Meziane ! Écoute cette plainte qui irrigue nos terres ! Baisse-toi pour ramasser un rameau, une brindille, un gland, une olive ! Prosterne-toi devant ce legs de dieu à nous autres simples mortels ! Soyons-en dignes ! » Ces paroles raisonnèrent encore plus ce jour-là dans toute la vallée. Elles se mêlèrent à ces abricotiers, à ces champs de vignes verdoyantes, à ces cigales dont elles modulèrent le timbre. Je fuyais la capitale et ses oripeaux pour ce théâtre immémorial entouré de ses flambeaux. Avant cela, je dus me résoudre à effectuer le chemin inverse. Pourrais-je oublier cette veillée au coin du feu de la maison familiale ? Devrais-je me souvenir de cette grâce qui coulait dans nos veines ? Comme à notre accoutumée, après que nos servantes eurent desservi notre généreuse table et que se tût leurs chuchotement au fond de la cuisine, mon père parla. Sa voix fut grave mais empreinte d'une infinie douceur. S'il n'y eut que le son, s'il ne me fut pas donné de comprendre la signification de ses paroles que je vais rapporter dans le détail maintenant, il resta cette voix qui épousa toute la sagesse d'un être au zénith de sa vie. Lentement, presque comme absent, voici comment il commença : « Fils, la terre notre mère à tous, nous honore de ses saveurs tous les jours que dieu nous accorde à vivre. Plût à lui et plût à elle, sa messagère ici-bas ! Celui qui oublie cette bénédiction s'oublie lui-même dans les chimères qui guettent chacun de nous. Or, pour nous sauver de nous-mêmes, nous avons la force de notre modestie à servir corps et âme notre Créateur. Regardons ces jeunes gens des villes qui s'éloignent du véritable sens que doit prendre notre bref séjour sur la surface de cette terre ! Les malheureux ! Ils ne savent pas ce qu'ils font ! Cette nuit, ô mon fils, je vais dormir avec la quiétude que me procure ton serment de ne servir que les desseins de Dieu et de te montrer le digne héritier de cette terre. » Mon père se tut. Et pour cacher son émotion grandissante, il entreprit avec méticulosité à attiser le feu de notre bonne vieille cheminée, témoin de notre histoire. Du dehors, les passants auront sûrement remarqué cette fumée dense et pudique à la fois, signe d'un foyer habité par la chaleur des gens de bien. Ils n'auront laissé d'imaginer l'élégante assemblée que nous formions au coin du feu. Ils passeront leur chemin touchés à leur tour par la bénédiction du dieu qui habitait notre maison.

Au lendemain à l'aube fut fixé mon départ vers la capitale. J'allais y poursuivre des études entamées dans la joie que respiraient les bancs de l'école villageoise. Je me souvins que quelques jours plus tôt, nous reçûmes la visite de mon maître vénéré. Monsieur Amokrane parla avec mesure et justesse. Il dessina des courbes harmonieuses qui vinrent compléter ses doux mots sur mon avenir prometteur. Lui aussi n'oublia pas de me faire diriger le regard, une dernière fois, vers ces étendues qui selon lui écrivaient la plus belle page de notre histoire. Jusqu'à son nom « Amokrane » mon maître regardait toujours vers les hauteurs insondables de l'esprit !

Mon âme jeune et fragile s'alimenta de toutes ces forces conjuguées, celle de ma mère qui se contentait de me regarder avec des yeux déjà larmoyants, celle de mon père inscrite sur chaque arbre, chaque motte de terre que comptait notre domaine, celle de ce maître qui me fit entrevoir l'immensité de la science et du savoir, celle de toute une région. Inquiet de devoir tout quitter, voilà que j'ai tout qui m'accompagnait. Sans fards. Sans clinquant. Avec une force tranquille, discrète qui se nourrissait de ma lignée. Mais ma condition sociale de futur héritier d'un riche domaine n'eut de sens que dès lors qu'elle prenait sa substance de cette simplicité des gens heureux, de cette terre généreuse car inviolée. Longtemps, chemin faisant, le paysage disparaissait autour de moi. J'eus bien ouvert les yeux et mon cœur les premiers kilomètres qui traversaient notre village et nos terres. Assez vite, je les fermai pour ne garder que cette vision d'un monde parfait. Mon père me prévint des dangers de la ville. Je me promis de lui opposer – tel fut la prière adressée à ma bravoure – à tout instant ce tableau dont le maître devait demeurer le Seul Créateur de toute Chose.

Je tins parole. Toute ma conduite dès lors fut exemplaire. Pas un de mes actes ne céda en rien à ma lucidité de jeune loup voulant réussir par ses mérites seuls. Que ne m'avait-on prédit comme catastrophes au-devant desquelles ma conduite « hautaine » me précipiterait ! Les tentations ne manquaient pas. Ces filles au regard langoureux, ces joailliers qui vous invitaient au moindre fléchissement à poser aux cous de ces dames non point des baisers sincères mais des baisers qui tantôt devraient briller d'or, tantôt de diamants et de je ne sais quelle nouvelle parure courant les salons particuliers de cette ville. Le beau monde élit toujours domicile là où les richesses vraies ou supposées coulent à flots. J'eus une fois une faiblesse imputable à mon âme tendre. Elle s'appela « la perle de l'Oasis » et n'eut pas d'autre nom. Mais celui-là fut prédestiné : avec

grâce et volupté, elle me conduisit à une maison de jeu qui ne voulut dire son nom. Dans ces milieux, les dépenses les plus folles s'appellent *art de vivre*, les faillites *coupable indélicatesse*. J'eus tôt fait de m'apercevoir que la « perle » se mérite et « l'oasis » promise bien incertaine. Délesté de ma candeur, je l'aurais presque remerciée car plus jamais l'on m'y reprit.

Je tins bon. Mon immunité contre le poison du vice n'eut d'égale que ma vertu. Je m'enfermai dans l'austérité de mon étude jusqu'à dessécher toutes les candidates « Oasis ». Ma seule religion fut de mériter la confiance de mes parents, mon loisir d'habiter tout près de la gare dont le bruit des trains me rappelait sans cesse que je n'étais pas de ce monde-là. Mon zèle fut si aiguisé que je crus un jour percevoir quelque inquiétude chez mon père. Ne devrais-je pas surveiller mon état de santé ? Prendre congé de mes livres et de mes philosophes pour me hasarder à traverser la rue de mon domicile étudiantin ? Prendre un peu de plaisir sur la terrasse d'un café et avoir quelque ami fidèle pour passer les moments de fatigue et de nostalgie ?

Ce fut en enfant sage et bien élevé que je me répétais ceci : « Les tendres paroles du père valaient toutes mes années d'études puisqu'en lui bourgeoonnaient toujours les graines de la sagesse ! » J'entrepris ainsi de lever la tête au-dessus de l'étude. Je me mis à regarder le monde alentour. Voilà bien une habitude que la peur du faux pas me fit perdre depuis l'épisode de « perle d'Oasis ». J'entrepris de bousculer mes habitudes que j'eus crues immuables jusqu'à la consécration, jusqu'aux applaudissements de mes maîtres lors de l'imposante cérémonie de remise des diplômes. Je m'étirai volontiers sur ma chaise quand mon nez fut plongé malgré lui – ô destin ! – dans mes livres. S'en suivirent peu à peu et de manière quasi mécanique des bâillements qui dirent long sur mes nouvelles dispositions d'esprit. Mon père avait raison. Il me fallut sortir et aller à la rencontre de mes semblables. Dussé-je accuser quelque retard à l'ouvrage, il me parut alors plus que vital d'allier théorie et pratique du monde. Je sentis le danger du grand naïf voisiner – image que je repoussai tout autant – la société du dandy. Dieu m'en préserve de l'un comme de l'autre ! En toute chose, il valait bien mieux une tête bien faite qu'une tête bien pleine, affirmait si diligemment un auguste philosophe.

Pourtant, quand elle apparut, je n'osai m'enquérir de son nom, préoccupé que j'étais à l'idée que toutes les femmes de ce pays ne pouvaient s'affubler que de sobriquets insipides tel que celui que je refusai naguère car je refusai la personne



qui le portait. Non. Je m'en convainquis vite : elle fut bien différente. Il y a de ces choses-là qu'on sent au premier mouvement de notre âme, au premier regard échangé. Quand dans les rangées de la bibliothèque nationale, elle m'invita à poser mon livre, je jure que les rayons blafards de ce lieu de recueillement rajeunirent d'un coup. Je me pris à lui inventer un nom à chaque finesse enveloppant ses mots dits d'une voix douce, chuchotant. Oh ! N'allez pas imaginer que ce lieu-là lui dicta cette attitude ! Elle eut chuchoté au milieu de toutes les cohues du monde ! Je me mis à vibrer de tout mon corps à chaque étincelle dans ses yeux de lumière. Dissipant avec beaucoup d'infortune mon émoi, je me mis, élève appliqué, à lui chercher des prénoms. Quand enfin j'en tenais un qui me parut digne d'elle, elle redoublait d'un coup d'intelligence d'esprit. Alors, s'en l'avoir prononcé ce prénom qui me parut une seconde plutôt le plus merveilleux d'entre tous, j'en changeai pour un autre que je hissai à hauteur de son trône. « Dieu ! Sera-ce possible que je sois tombé amoureux sans connaître l'amour ? » Cette supplique, toute désespérée qu'elle eût pu paraître, me vint bien plus tard, une fois dans ma couche à rêvasser. Faisant le siège de mon être tout entier avec ses yeux incrusté tel un émeraude au milieu de mes pupilles « À qui ai-je le plaisir de parler ? » me demanda-t-elle soudainement. Décontenancé par cette question que j'eusse dû poser moi-même, je balbutiai des monosyllabes approximatives. Son naturel et son aisance de ton exercèrent ce redoutable empire sur moi et poussèrent jusqu'à me faire oublier mon propre nom. Mais la providence fit tout de même qu'elle décidât aussitôt de voler à mon secours en ajoutant, presque déjà en confidente : « Chut ! Laissez-moi deviner. Voyons, voyons, je me laisserais bien tenter par « Capitaine de la Berbérie ». Mon air éperdu seul avait dû lui suggérer ce titre de « capitaine » pour me moquer. Je neus pas même le temps de la déception car elle y avait accolé ce nom propre « Berbérie » qui en atténua grandement l'inclinaison martiale. M'apparut alors dans l'éclat de sa splendeur, tout l'art de celle qui savait dire quelque chose sur elle en ayant l'air de complimenter les autres en disant quelque chose sur eux. Pour lui répondre, je me contentai de sourire. Elle ne prit nul ombrage de mes vagues explications. Depuis cet instant-là, je compris que « La perle d'Oasis » n'avait jamais existé.

Je sortis plus souvent. Mes nuits ne se consumèrent plus dans la rigidité des sciences. Il arriva même que mes matins et mes nuits se télescopiaient indistinctement. Je dormis peu et garda le lit plus volontiers aux heures où mes camarades discourraient les théories mathématiques

de nos savants anciens. Mon réveil s'accompagnait de bâillements qui se firent insistants. Vite mes nuits se succédaient à elles-mêmes. Or, Kahina, (ainsi donc la référence à la « Berbérie » tenait de son nom à elle) m'engagea mieux que personne au combat contre la paresse et la mélancolie des âmes comme la mienne trop éprises de liberté. À vouloir accéder à la liberté, il ne faut point s'y jeter à corps perdu pour finir dans ses seuls mirages. Il fallut de la discipline à mon cœur, des feins à mon ardeur, des obstacles pour jouir d'une liberté responsable. En sa compagnie, les musées, la culture, la musique et les contes de nos contrées les plus reculées reprirent leurs lettres de noblesse. En lisant tel auteur, en m'attardant sur telle fresque historique, j'eus la sensation de le faire pour elle, comme pour avoir grâce à ses beaux yeux de princesse des Aurès. J'entrepris en sa compagnie un voyage aux fins fonds de notre histoire commune. Bientôt elle me fut devenue aussi indispensable que l'air que je respirais. Encore que cet air je neus consenti à le partager avec aucune autre qu'elle. Désormais une ère nouvelle s'ouvrait devant mes pas conjugués aux siens. Tout ce qui ne participait pas d'elle tombait en disgrâce à mes yeux alors avides de belles choses.

« — Mon délicieux ami, prit-elle coutume de me dire, nous pesons si peu au milieu de ses nouveaux maîtres du monde ! Regardez-les courir, faire semblant d'aimer à la folie, trahir sans faiblir, faner des roses à peine écloses, discourir sentencieusement sur leurs actions boursières comme si la terre entière eût souffert de leurs infortunes cycliques. L'Art ne vaut que par son vernis. Ne chantent que ceux dont la voix a traîné dans la félonie. Allez au théâtre et vous vous croiriez au carnaval. Qui oserait s'avancer non masqué ? Le comédien confond acrobatie de cirque avec harmonie musicale d'un corps qui se donne au public comme on se donnerait en amour. Non point que je dédaigne le cirque, mon bon ami ! Mais je répugne à me trouver au cirque quand je crois me rendre au théâtre. Partout des contents. Dois-je ajouter qu'à mes yeux ne sont contents au tout-venant que les médiocres ? Naturellement, l'on affuble tout cela d'un mot délicieusement menteur : *le faste*.

— Que dieu vous entende, ma délicieuse amie ! »

« Que dieu vous entende ! » Voici l'écho de cette prière reprise de part et d'autre de ces collines, chantée par ces abricotiers, caressée par les hautes tiges de ce blé brun bientôt à faucher. J'eus bien lancé un cri en direction de Kahina restée là-bas dans la capitale. Au lieu de quoi, une

complainte à peine audible me parvint de l'autre côté d'un cours d'eau, et dont le son fut obstrué par une hutte en bois qui lui barrait la route. Je restai coi un long moment et crut discerner une triste mélodie exécutée par une *raïta* de terroir. Je m'approchai de l'endroit d'où venait cet air à pas un peu plus résolu tout en marquant de constants arrêts. J'eus peur d'interrompre cet impétueux musicien dans ce qui semblait être une paisible œuvre offerte au vent et aux arbres qui la berçaient. Plus je m'en approchai plus mon oreille fut conquise. Qui était-il ? Pourquoi cet air si triste et languissant ? J'avais beau être accoutumé à ses sons si étroitement liés à l'esprit de nos campagnes et qui s'y chargeaient des accents les plus douloureux, je fus cependant bien loin de m'attendre à ce que celui-ci vînt de nos propres champs. Quelque bon gars du village qui se savait en tranquillité au milieu de nos paisibles terres et qui s'accordait une halte musicale à l'ombre bienfaisante de nos feuillages ? Venait-il se rafraîchir à ce cours d'eau qui faisait le bonheur de toute la contrée et qui jadis fut enviée par bien des paysans alentour ? Ce fut fébrile et impatient que j'entrepris d'écarter les branchages d'un majestueux chêne vert à l'affût du premier signe de cette présence inattendue. Me voilà enfin. Il était là et il me tournait le dos. C'était un jeune homme fort de sa personne à en juger par les ondulations de ses larges épaules qui accompagnaient énergiquement l'air exécuté. Je ne parvins pas à distinguer la partie inférieure de son corps disparu sous un généreux cresson protéiforme. On eût dit que le transport du souffle nécessaire à la mélodie se fût émancipé d'un coup de cette eau rampante à la manière d'un noyé qui, une fois libéré de l'étouffement, expulsa jusqu'à la moindre fibre de cet air retenu raréfié et resté prisonnier dans ses poumons. De l'eau, il en coulait plus bas dans la vallée, finissant sa chute en une sourde plainte mourante. On pouvait aisément imaginer les pieds nus du jeune homme flottant dans ce marais invisible qui semblait travailler la terre depuis ses profondeurs insondables. Cette eau que jadis je connus aventurière, fuyant sa source pour s'enhardir à explorer des territoires inconnus se gorga de vie pour le grand bonheur du promeneur. Maintenant, pour distinguer les traits de l'homme à la *raïta*, il eût fallu venir à sa rencontre de l'autre versant qui lui faisait face. Je n'en souhaitais pas tant car je m'amusai de le surprendre sans qu'il ne me vît ni ne m'entendît. Mon plaisir seul me dictait cette pensée quelque peu coupable. Je m'en dédouanai avec candeur en constatant que sa flûte et le murmure de la rivière semblèrent se marier harmonieusement pour le préserver du tumulte ombrageux du monde lointain. J'en

tirai une satisfaction égoïste qui consistait à jouir de ce merveilleux spectacle sans rien déranger. Une idée me vint que l'art devait être ainsi embrassé dans la solitude et qu'il eût été bien plus ineffable si l'auteur ignorât jusqu'à l'idée même de spectateur. Que ce pût être divin ! Voler à l'artiste son œuvre pour la mêler à notre vie. Qu'elle ne lui appartînt plus puisque chacun la recrée à sa manière, à partir des bouts de sa propre histoire ! Peut-être d'ailleurs eût-on attendu – les esprits chagrins aiment à jouir de ces emportements-là ! – de moi en l'espèce que je revendiquasse ma qualité de propriétaire ? Que je jetasse l'anathème sur ce trait d'art ? Point de tout ceci. J'eus au contraire la nette sensation que ce fut moi l'intrus ; qu'il fallait m'enlever de ce tableau pour usurpation. Sa tête fut recouverte d'une *tamdhalith* chamarrée de motifs multicolores. Seuls nos paysans en portaient alors à l'approche des grandes chaleurs. De ma station debout et de la sienne assise, je craignis d'introduire une injustice. Je m'accroupis. Ma main se saisit machinalement d'une paille d'herbe que je portai à ma bouche. J'écoutais et laissais tout entrer en mon cœur. Mais il me sembla que je devais rencontrer son regard. Il me fallait pénétrer son âme. Ainsi, avec d'infinies précautions, je me résolus à tousser en étant conscient que j'allai là inévitablement introduire une fausse note. Au son rauque dû à sa rétention dans ma gorge, un visage à peine sorti de l'adolescence, quoique doté de traits qui poussaient vers une vigoureuse affirmation de soi, se tourna vers moi, à peine perturbé par ma présence. Ne pouvant me sourire ou parler car il continuait de jouer avec la même candeur, en guise de bienvenu il fit cligner des yeux larmoyants sous l'empire d'une fougueuse passion. Encouragé, je fis à mon tour un léger hochement de tête pour l'inviter à poursuivre. Mon sourire répandu sur les commissures des lèvres rencontra celui de ses yeux. Ceux-ci brillaient de passion. Et tout fut dit.

« Permettez que je ne dise rien, fis-je après un long soupir que je cachai tant que je pus, la tête à hauteur des genoux. » Il continua de sourire tout en passant une main caressante sur toute la longueur de son instrument. À présent que je me fusse déclaré, je restai étonnamment coi, content de l'avoir si justement annoncé. Nous nous regardions sans autre plaisir que celui de se reconnaître mutuellement : moi, le spectateur comblé ; lui, le musicien de la nature. Il ne me sembla qu'il voulût me distinguer de l'air qu'il aspirait et qu'il modulait dans les profondeurs de sa flûte, des arbres alentour que le vent inclinait légèrement sans les effrayer, des fruits lourds qui se prélassaient derrière chaque feuille protectrice. Je compris qu'à ses yeux je

participais de cette terre opulente mais enfouie sous un manteau de pudeur. Je suivis son regard qui s'en fut au travers les collines, qui traversa d'une larme les étendues de feuillage, d'herbes rebelles et de gazouillis toujours renaissants. Nous nous taisions puisque tout fut tressé, tissé, amalgamé, conflué par la musique. Celle-ci continua à se répandre en nous.

Je vais être obligé de crier si fort que vous ne m'entendrez pas !

(Une suite...)

Au Foyer SONACOTRA

Au foyer

Je lègue ma nudité de vieillard

Au foyer

Mes yeux éteints et hagards

Au foyer

Mes sens éparpillés

Ma canne et mes

Mon froid qui brûle

Ma peau durcie

Au ban

À la saignée

Au brasier

Mon désir d'amour

De dignité

Au diable

Mes rêves pendus

Mes pays perdus

Au foyer

Mes membres émasculés

Fruit avarié

Plus de goût

Plus de souffle

Plus de chair

Au foyer
Mes hontes mes reniements
Au foyer
Ma langue asséchée d'oubli
Mes bégaiements
Ma grammaire archaïque
Mes sons gutturaux
Mes « h » aspirés
Mes mots de marteau piqueur
Au foyer
D'enfer
Rochereau
Je change de train
Ma vie demeure
Au foyer
Mon flair animal
Qui usa mes yeux sans écriture
Au foyer Sonacotra
Moi l'immigré
Moi famille à moi tout seul

Le berger qui voulait épouser une princesse

Nacer Khelouz





A propos de ce manuscrit, on pourrait parler de « roman » puisqu'il a été manifestement écrit dans l'intention d'en écrire un. « Qu'on y réfléchisse, proclame Albert Camus au seuil de l'humanité : cela explique les pires romans. Presque tout le monde se croit capable de penser et, dans une certaine mesure, bien ou mal, pense effectivement. Très peu, au contraire, peuvent s'imaginer poète ou forger de phrases. Mais à partir du moment où la pensée a prévalu sur le style, la foule a envahi le roman. Cela n'est pas un si grand mal qu'on le dit. Les meilleurs sont conduits à plus d'exigences envers eux-mêmes. Pour ceux qui succombent, ils ne méritaient pas de survivre. » Cette tendance a tout expliquer (en soignant ses périodes sans souci d'originalité d'ailleurs), bien française depuis que la « pensée » recueille plus d'adeptes que le style, — ici la pensée se fait passer pour un être utile à tout le monde, condamnant le style comme antireligieux ou en tout cas comme immoral — appartient aussi aux fous. Ce bien commun de la littérature, bonne ou mauvaise, ne réussit pas à percer le rempart que lui opposent les institutions nationales et les entreprises qui, parallèlement à des profits bien légitimes, les servent avec les méthodes du choix exercé sur les apparences. Des tonnes de manuscrits, pour ne pas en citer le nombre estimé, n'aplatissent pas le choix des meilleurs, de ceux qui méritent de survivre, et il faut bien une intervention humaine pour que cela soit possible. D'où, sans doute, cette pratique du plagiat exercée par les « meilleurs » et pour le plus grand bien de tout le monde, pratique qui vaut mieux au fond que les « ateliers » où l'on enseigne à bien écrire selon Camus (qui rêva d'être un saint) mais sans produire les œuvres dignes d'être publiées ou d'être plus sommairement plagiées contre le mur troué, dirait Malraux, de la malchance ou de la banalité.

« Le roman a sa logique, ses raisonnements, son intuition et ses postulats. Il a aussi ses

— Je lui écraserai la gueule si c'est le cas, dit Harry Morgan à Mike Brown qui pense la même chose que Harry Morgan qui dit à Mike Brown : on ne joue pas avec les sentiments, et Mike Brown, ou Harry Morgan, dit à Sweeney : vous verrez, la photo, c'est quand même autre chose qu'une peinture de femme, ce qui fait rire aux éclats Mike Brown, ou Harry Morgan, Sweeney disant, furieux qu'on s'en prenne au pouvoir magique de sa protectrice (la seule au fond dans ce concert de personnages) : je ne sens rien de toute façon, et Harry Morgan, ou Mike Brown, dit à (?) : quelquefois on est terriblement déçu de la voir dans le détail je veux dire que de si près, elle doit bien avoir un défaut qui change tout. On revenait de Lily House maintenant. Les deux photographes étaient restés avec Anaïs pour parler avec elle de la pluie et du beau temps et Harry (ou Mike, je ne sais plus) voulait lui montrer sa collection non pas pour qu'elle en parle mais pour que ça reste entre eux. Elle avait trouvé ça très beau, cette manière de dire : je t'aime. Frank en riait encore. Il arrêta la voiture. Évidemment, Sweeney ne voulait toujours pas en sortir. Il le laissa donc et alla s'asseoir sur la terrasse que tout le monde avait désertée. Il s'assit à une table où il y avait une carafe d'eau et un verre et il but. Sweeney le regardait. Il était caché derrière la fontaine (Frank s'efforçait de ne pas regarder dans cette direction). Il se disait que Frank avait un don. Comme Gisèle. Jean n'a plus de don, se dit-il encore. Je n'arrête pas de me le répéter pour croire qu'il est mort.) (Sweeney était revenu) La conversation reprit à peu près à l'endroit où ils l'avaient laissée. Jean (dit Sweeney) avait le don de trouver le début des histoires. Vous voyez ce que c'est ? (Non) Le début, c'est toujours après une fin et on recommence et ainsi de suite. Ce n'est pas nouveau de le penser (Non) Jean parlait de ce début (le 22 novembre 1822 ?)

— Jean est mort, je vous le dis. Jean savait. Ils l'ont tué. (Vous croyez ? Je suis là pour ça. Vous comprenez ?)

— Le 25 novembre 1822 ? Non, je ne vois pas. C'est de l'Histoire ? Je ne suis pas fort sur ce terrain-là. Vous connaissez l'histoire ?

— Il y a un tableau dans le salon doré. Je le connais pas coeur. Vous savez : comme Flaubert ?

— Connais pas, je regrette. Il représente quoi ce tableau ? Ce qui s'est passé ? Tout ce qui s'est passé ? Ça m'étonne. Pour moi, les tableaux, c'est comme les timbres-poste. Pas plus.

— C'est un portrait. Je n'en dirai pas plus.

— (se radoucissant pour les besoins de l'enquête :) J'ai toujours tort de plaisanter les braves types comme vous, Sweeney. Je n'avance plus.

— Vous ne voyez pas non plus.

— Allons voir ce tableau ensemble. Vous me direz tout ce que je dois savoir. Vous ne trouvez pas injuste d'en savoir plus que moi sur tous

exigences de clarté», écrit Camus avant de préciser sa pensée par la note citée *supra*. Le médecin que je suis ne peut qu'approuver cette description aussi sommaire que véritable (certains en admireront la concision). Voilà ce qui arrive quand ce qui dort au fond de nous, ce n'est pas le poète mais le « penseur » (encore une marche et c'est le philosophe qui apparaît dans les habits du dimanche). Mais Camus ne corrige-t-il pas un peu vite l'exercice notoire la pensée en même temps que son style ? Ici, nous divergeons quelque peu. La logique, les raisonnements, l'intuition et les... postulats qui apparaissent vivement et crûment dans la conversation et les œuvres des fous souffrent de la même exigence de « clarté ». Simplement, au lieu d'amidonner la chemise avec une patience de créateur attentif aux détails, à la tradition et aux usages (activités de caractère « légal »), le fou ne réussit qu'à nous amuser ou à nous inquiéter, il nous distrait ou nous intrigue, finissant d'ailleurs presque toujours par nous ennuyer à force de bizarreries mises à la place, dit-on, des étrangetés qui font le lit de la pensée matinale.

Nous voilà donc au seuil d'une œuvre qui a peu de chance de figurer au fronton des palais futurs de l'imagination créatrice. Cependant, dans cette vie où il nous arrive quelquefois d'exercer des fonctions un peu au-dessus du commun des mortels, — ce qui fait de nous soit d'horribles sergents palliant le manque d'intelligence par la pratique de l'autorité, soit d'admirables impuissants qu'on cite en exemple de probité — il s'agit de ne pas rater l'occasion de dénoncer les juges de l'évidence littéraire et artistique. Mon prédécesseur, homme remarquable d'intelligence clinique mais peu enclin à s'attarder aux petites curiosités du diagnostic, ne songea pas un instant, en se penchant méthodiquement sur les « œuvres » proposées par des fous ou plus radicalement confisquée à leur désir, à en apprécier la justesse. Mais à trop comparer l'environnement utilitaire des fous avec les manifestations des cultures, j'ai conscience de prendre le risque de ne plus soigner mais au contraire d'ouvrir la porte à une abondance trop contradictoire et pas assez argumentée. En entrant en fonction à la

les sujets qui touchent à Rock Drill.

— Et à Bélissens. Ce tableau est à Bélissens. Comme le salon doré.

— Vous n'avez jamais mis les pieds à Bélissens. (il réfléchit :) Par la pensée ? Vous voulez dire que c'est possible ?

— Il y a un autre château à Polopos mais vous ne le connaissez pas.

— Avec un tableau. Un vieux tableau noir et poussiéreux ?

— Une tombe. On n'en parle jamais.

— Pourquoi ?

— C'est le début et c'est la fin. Il ne faut pas en parler.

— (à Sweeney qui tient sa bouche fermée dans une main puissante) On commence par où vous voulez, bien sûr. Peut-être même qu'on peut commencer bien avant cette date. Voulez-vous qu'on commence par le commencement ? ou bien se laisser aller au fil d'une conversation qui serait comme une rivière, belle et imprévisible. Dans ma jeunesse, il y a une rivière. Stella. Vous connaissez ? (mais Sweeney ne veut plus parler.) Vous ne connaissez pas la Stella. Peut-être y a-t-il plusieurs Stella. Je n'ai jamais entendu parler d'une autre Stella. Et vous ? Non, il n'y a qu'une Stella et c'est celle de mon enfance. Je m'en souviens comme si c'était hier. Je ne me souviens pas des arbres. Il y en avait. Vous vous rappelez les arbres de vos rivières, vous ? Non, n'est-ce pas ? C'est toujours ce qu'on oublie, les arbres. On se souvient de l'écume de l'eau entre les rochers que le soleil visite vers midi. Vous êtes d'accord ? Midi est une bonne heure en été, au bord de la rivière et sous les arbres dont on ne se souvient pas. Par contre je me souviens des deux ou trois filles plus faciles que les autres. Vous vous souvenez des autres ? Peut-être une ou deux, à cause de leur beauté. Les mots ont disparu avec ce temps.

— Pas... tous les mots.

— Non, c'est vrai : pas tous les mots. Ont-ils perdu leur sens, Sweeney ?

— Oui et non. J'ai noyé le poisson depuis longtemps.

— Hein ? (Sweeney remet sa grosse main sur la bouche. Frank Chercos se dit : nez noble, bouche belle, rebelle.) Je voulais dire : s'ils ont perdu leur sens, est-ce qu'on le retrouve dans une conversation qui en évoque déjà la saveur ? Désir. (muscles, peau saine, dents blanches, je le connais mieux qu'il ne croit) Le 25...

— ... novembre 1822, après Napoléon, en Espagne, à Séville. C'est écrit dans la moulure. Devant le tableau, Mme de Vermort pose un verre à la main et heureuse de vivre. Elle est devant le tableau par hasard. Elle aurait pu être devant la cheminée. Non. C'est le tableau qui porte son ombre. On voit l'éclair à fleur du vernis. C'est un portrait de monsieur Fabrice de Vermort.

— Son mari ? Je veux dire : son mari s'appelle Fabrice, non ?

— Le cinquième du nom. Il n'y a pas eu d'autres Fabrice avant, du moins : pas qu'on sache. C'était le premier.

tête, ou presque, de cet établissement, je n'ai pas reçu ce relais de ce qui m'apparaît maintenant comme le temps perdu et retrouvé. Une pièce obscure et peut-être volontairement poussiéreuse, contenait, m'imaginai-je, les épisodes les plus prometteurs d'une histoire que les portraits de la galerie des directeurs, à l'huile puis photographiques, accompagnés en bibliothèques de nécrologies documentées, ne remplaçaient déjà plus dans mon esprit. Peu importe quel endroit de mon esprit fut concerné, et s'en réclame toujours, par cette approche de travaux qui n'ajoutèrent rien à l'expérience puisqu'ils n'en faisait pas partie. Ils peuplèrent, pendant des décennies, les marges infranchissables de l'enfermement en soi et chez l'autre. Je m'abandonnais à cette activité au moins une fois par jour, ne sachant par où commencer; par la poussière, par les matières mises en jeu, par les premiers mots ou par la force évocatrice d'un geste appliqué à la surface ou aux dimensions. Le nom de Cecilia Alamo me dit tout de suite quelque chose.

Le manuscrit était soigneusement ficelé dans un modèle encore en vigueur de nos boîtes d'archives. Le temps pour moi d'aller chercher une paire de ciseaux et notre archiviste, que je connaissais à peine pour l'avoir vue fumer des cigarettes aromatisées sur la terrasse réservée au personnel, avait fondu sur cette plaie rouverte et s'appliquait, avec une constance d'insecte au travail de son nid, à la refermer et peut-être aussi à la recouvrir de la même poussière et des indices imperceptibles et indicibles de l'oubli que je venais de déranger comme on dérange les morts quand ils semblent être doués d'une seconde vie. Je dus m'expliquer. Elle ne céda qu'à l'autorité et s'éclipsa pour réparaître sans doute dans le giron de ceux sur qui je n'avais justement pas encore exercé mon tout nouveau pouvoir. Convaincre ou diriger, je n'avais pas tracé la limite et je suppose que personne ne souhaitait que le sergent prît toute la place de l'impuissant tout en sachant pertinemment quelle place il fallait tout de même réserver au sergent au détriment de l'intégrité de l'impuissant. Mais les circonstances qui entourent mes recherches, dont cette publication est une première étape — viendront les temps des analyses et des conclusions —, n'ont en ce moment, celui où j'écris, aucune espèce d'importance.

Le manuscrit, quoique soigneusement dactylographié et relié, comporte de nombreuses coquilles presque toutes corrigées. Les cinq cents

— Cela remonte à une époque qu'on peut qualifier d'historique, je veux dire : par rapport à l'époque présente qui n'est que le futur du passé, comme disait notre instructeur à Huang.

— Ce n'est qu'un tableau. On pense ce qu'on veut.

— Et ce n'est qu'une photographie. Ainsi s'expliquent les voyages.

— On n'explique rien si on en parle. Vous connaissez Séville ?

— Mon père y est né. On n'en parle plus. On a tort, non ?

— Vous avez des photos... graphies ? J'aime voyager.

— Non, mon vieux, je n'ai pas de photos, du moins pas dans la poche, à part un portrait convaincant de ma femme qui est une bonne épouse.

— Vous ne parlez pas de l'amante.

— On ne parle jamais de ça non plus dans la famille.

— (son visage s'éclaire) Je connais ça. Je connais ça. Ne plus parler et continuer de vivre. Passé/Futur. Toujours cette connexion impossible. Comme la division par zéro. Impossible mais probable.

— Cette photo vous appartient ? On peut la voir ?

— Non. Non. Et non à la question suivante. Je vous connais.

— (on n'avance pas. ça commence bien quelque part. pas si loin. pas si mot existant. je ne crois pas à ces retrouvailles verbales. je peux continuer de l'interroger. je transmettrai. qu'est-ce que je peux faire de plus pour la société. transmettre.) Sûr que vous me connaissez, Sweeney. Aussi sûr que j'ai envie de vous connaître, mais vous comprenez que ce n'est pas facile dans le cadre de l'enquête. Je vous amènerai un jour acheter des chevaux. Je sais que vous les aimez. On les achètera. On fera semblant d'être riches vous et moi. (Sweeney rit) À quelle date ont-ils donc construit cet établissement ? Elle doit être inscrite quelque part dans la pierre. C'est toujours ce qu'on fait, non ?

— Vous ne voulez plus parler de Cortina ? Il faut alors traverser plus d'un siècle. Je ne vous le conseille pas.

— Vous avez essayé ? Ne m'en parlez pas. Je n'aime pas les grandes douleurs. Je n'en trouve jamais les mots, vous savez ?

— Les mots ? Ah oui, les mots. Fabrice de Vermort, le premier du nom, a eu une bien triste fin. Par fidélité. C'est triste, non ?

— Je ne suis pas sûr de la tristesse des autres. Vous êtes triste, vous ? Dans ce cas, je ne vous comprendrai pas (pas facile de parler à un dingue. pas facile de lui tirer les vers du nez. le patron m'a conseillé la patience. je n'en ai pas, lui ai-je dit. pas de patience. vous. un flic. un flic sans patience est aussi inutile qu'un juge sans culotte. faites-moi le plaisir de le prendre par le bon bout. les mots. c'est un amateur de mots. c'est écrit. ne changez rien à ce qui n'a pas changé depuis des années. tris-

pages grand format ne présentent aucune trace de corrections notables. Quelques points de suspension signalent des mots à chercher et quelques-uns sont surchargés de propositions toutes raturées. La couverture, en carton de chemise, est couverte de traces qui sont celles des mains mais aussi de l'herbe où Cecilia passait son temps si le temps était au beau. Quelques pages sont cornées pour indiquer les chapitres et les sections. Les titres ont été ajoutés à la main en lettres cursives. Ce manuscrit est évidemment le résultat d'un travail d'écriture. Nous n'avons pas retrouvé les originaux, du moins l'ancienne direction n'en dit rien. La machine à écrire de Cecilia, seul témoin de ses rencontres avec le meilleur de soi-même, est un monument muet de son importance relative.

Le texte — nous parlons de texte quand nous l'avons lu et de manuscrit quand nous n'en connaissons que l'existence ou quand nous le considérons comme objet d'un autre temps — est divisé en deux sections de longueurs inégales. Je ne voudrais pas me mêler de critique littéraire — ce n'est pas dans mes compétences — mais je ne prends pas grand risque à survoler un peu cette composition par laquelle commence, me semble-t-il, non seulement l'analyse — j'encouragerai toutes les thèses capables d'approfondir cette connaissance — mais aussi et surtout la lecture. Ces deux sections correspondent à deux périodes de la vie de Cecilia. Le temps qu'elles recouvrent est relativement court pour un roman aussi épais mais ce n'est là qu'un effet d'une de ces nombreuses apparences dont Cecilia est passée maîtresse, sans qu'on s'en rende compte, avec un art à la fois impressionniste et cubiste. Ces références aux arts plastiques mériteraient d'amples développements mais l'espace qui m'est ici imparti ne suffirait pas à en épuiser le contenu. Il faut noter aussi que ce temps, trois semaines, n'est pas celui ni de l'histoire qui nous est contée — quelques décennies — ni de celui que Cecilia explore dans l'intention — comment en douter ? — de soulager son esprit à l'endroit de son équilibre. Il ne s'agit pas d'une autocritique, pas même d'une analyse brute du mal, mais plutôt d'un moyen d'action sur les

tesse. accrochez-vous à ce mot. c'est écrit.). Ça vous ennuie ?

— Je ne comprends jamais rien moi-même. Tout ce que je sais, c'est les dates exactes, et je ne sais rien des autres.

— (revient à la conversation par le biais d'une cigarette que Sweeney ne veut pas allumer) D'accord. Donc, tout commence le 25 novembre 1822. Il est mort comment ce Fabrice numéro 1 ?

— Il n'est pas mort ce jour-là. Ce n'est pas lui qui meurt ce 25 novembre 1822, c'est Cortina. Ils l'ont pendu par le cou. C'est horrible. Il n'y a rien d'écrit là-dessus. Rien d'important. Juste ce tableau à Bellissens.

— Sur la photo. Mais c'est un portrait de Fabrice ?

— Je l'ai dit. Mme de Vermort dit que c'est une croûte. On voit l'éclair et son ombre dans le vernis. Elle rit et elle boit. Un soir de fête, à propos de Jean, mais quoi ?

— Jean, c'est le mort, je veux dire : la victime ?

— Je l'aimais. Tout le monde aime Jean. Il n'y a aucune raison de ne pas l'aimer. Il a écrit quelque chose sur la mort de Cortina. Je ne veux rien savoir de cet étranglement. C'est horrible.

— Vous n'avez donc pas lu cet écrit de Jean ? Dommage, vous auriez pu m'en parler. On me le lira. J'aime qu'on me fasse la lecture.

— Il faut le demander à Carabas.

— Encore un comte ! On croit rêver !

— Non, un marquis. Le marquis de Carabas. Sa femme est un petit chat botté. Elle se promène toute nue. En réalité, c'est une histoire.

— (on va tâcher de la comprendre. patience. mettre un mot dans chaque vide. le sens ne m'en vaudra pas. c'est provisoire.) On est toujours le 25 novembre 1822, au début de l'histoire ?

— On est demain si vous voulez ! (Sweeney recommence)

— (il ne parlera plus. comment a-t-il dit. Carabas ? Nue ? Histoire ? ça commence bien. je n'ai pas trouvé le premier mot.) Vous ne savez plus (en voilà une manière de le provoquer !) s'il y a une suite à cette histoire et si elle recommence avec la construction de Rock Drill. Je ne sais vraiment plus quoi vous demander.

— Ils ont construit Rock Drill autour de l'enfance de Jean.

— (obscur mais clair) Jean était un enfant quand ils ont posé la première pierre. (je ne lui demande pas s'il était là lui aussi) Je vois.

— Il n'y a pas eu de première pierre. Il y avait déjà beaucoup de pierres. Jean s'amusait avec les pierres.

— (il ne parle pas de lui) La date suivante, je la connais : c'est le 25 mars 1969 (calculons : presque un siècle et demi. pas facile. il appelle tout ce temps : le passé. le reste est futur, dit-il en s'amusant de mon étonnement. Étonnement ? dit-il. paresse, oui. Là ! fait-il en indiquant le lieu de l'esprit.) Cela se passait à Huang. John Vicarenix m'a donné une coupure de journal. Voyons. Vous aimez les coupures de journal, Sweeney ? (drôle de question. il ne répondra pas.) Vous

autres en remplacement de ceux que le commun des mortels, livré en proie à sa cohérence, met en jeu constamment alors que Cecilia n'en use que par instant et à distance. Quel meilleur moyen que l'écriture pour arriver à ces fins ?

La première section s'intitule : **CECI CECILIA**, ce qui ne va pas sans rappeler le jeu d'allitérations du titre du roman. Elle couvre la période du 4 au 15 juillet 1988, soit moins du dixième de la longueur totale du texte. On a nettement affaire à un journal. Je pense que Cecilia n'avait pas d'autre ambition en commençant. Cependant, la lecture révèle que ce journal, dont l'existence est certaine, n'est constitué que par les débuts des journées. On voit très bien que le texte s'est poursuivi ensuite, ou plus tard, à la suite de ces fragments de jour. Un manuscrit nous aurait montré ces différences d'écriture avec une évidence incontestable. Le seul argument en faveur de la thèse inverse soutient que Cecilia a très bien pu écrire cette section dans les douze jours dont elle nous livre la teneur romanesque sans aller au bout de ses hypothèses.

Par contre, cet argument — preuve qu'il est mal fondé —, ne vaut pas pour la deuxième section. Le titre est à la fois un clin d'œil au freudisme, dont Cecilia était, me dit-on, une critique pertinente, et à l'écrivain espagnol Camilo José Cela que Cecilia admirait au point d'en déposer tous les livres dans la bibliothèque de l'établissement où on peut encore les trouver puisque personne ne les lit, m'a confié notre bibliothécaire, petit personnage pointu dont la féminité est un outrage à la décence. **CELA** : seulement sept journées et plus de 450 pages dactylographiées. Cette fois, il est évident que le journal, qui a préexisté et peut-être inspiré ces textes — que dis-je : peut-être ; sans doute —, a laissé toute la place à la création littéraire et artistique que Cecilia ambitionnait, à mon avis, depuis le début et depuis longtemps. Il est probable qu'elle a « continué » ces fragments de jour pendant le séjour qu'elle fit chez ses cousins à Vermort en Pyrénées. Elle y passa tout un hiver et le début du printemps 1989, confortablement installée dans une des meilleures chambres du château jalousement gardé par ses cousins. Elle revint à temps pour voir l'été éclore sur nos sinistres toitures. Elle profita peut-être d'un été sans crise d'importance pour dactylographier et mettre au point ce journal devenu, on l'imagine, un épais manuscrit qu'il ne lui fut pas facile de dissimuler. Le fait est que personne n'en mentionna, sur les journaux de bord, l'inévitable présence. Cecilia,

voulez la lire ? Moi j'ai plutôt tendance à considérer que c'est le véritable commencement de cette histoire.

— Huang ? (Sweeney tranquille) Oui, Huang... Je ne connaissais pas cette date. Mais j'ai dû entendre parler de ce qui est arrivé ce jour-là.

— Jean s'amusait avec les pierres. Les uns construisaient Rock Drill et les autres commençaient à imaginer le chef-d'oeuvre que ce serait si tout le monde y mettait du sien. Mais Jean n'écoutait pas. Il lançait des pierres contre les ouvriers. Il les trouvait sales et hypocrites. Et il leur lançait les pierres qu'ils avaient tirées de l'oubli. Ces murs tombés ! Ces vitres brisées à jamais ! Et toute cette ferraille que les nègres entassaient dans leurs camionnettes. Il les trouvait orgueilleux et inutiles mais tous n'étaient pas des nègres. Personne ne riait. Personne ne se révoltait. Mais je ne suis pas capable de donner une date à ce souvenir de Jean. J'étais déjà là. Jean arrivait pour lancer des pierres et je croyais qu'il s'amusait.

— C'est l'enfance de Jean que vous voulez me raconter ?

— Mais je ne veux rien raconter ! Ma mémoire est en morceaux, vous savez ? Des morceaux parmi les morceaux d'autres mémoires.

— Monsieur de Vermort prétend que vous êtes la mémoire de Rock Drill.

— C'est ce que je dis. Mais tout s'est déchiré en mille morceaux comme les nuits. Ils voulaient qu'on ne les oublie pas. C'est seulement ensuite qu'ils sont allés à la guerre. Monsieur Fabrice en revenait mais cette fois on changeait encore de pays. Je ne comprenais plus. Il y avait des héros et d'autres qui ne l'étaient pas. On parlait aussi de la chance. Ils sont tous revenus changés. Tristes. Carabas avait perdu l'usage de ses jambes. C'était drôle de le voir ne plus marcher. Il aimait les balades à cause des mots qu'il y trouvait toujours. Il s'est mis à boire, je crois. Je dis qu'il y avait des nouvelles de morts et d'autres dont il fallait se réjouir. Ce n'était pas toujours facile de s'y retrouver.

— Que s'est-il passé (dit Frank Chercos) le 25 mars 1969 à Huang ? Personne ne vous en a donc parlé ?

— Parlé, non. Ceux qui sont revenus étaient blessés, comme le marquis de Carabas, qui était devenu un homme révolté, mais il ne pouvait rien contre sa paralysie, rien qu'en parler et demander à ce qu'on en parle encore avec lui. J'ai parlé. De Huang, oui. Je me souviens. Il était passé du bonheur à la douleur sans s'en rendre compte. Il venait de dire (à qui ? à Jack ? à Nicolá qui prenait des photographies ?) ce qu'il savait d'une femme (laquelle ? Cecilia ? Gisèle ? Fleur ?) et puis il est revenu à lui à travers une douleur que rien n'expliquait. Il a eu du

qui connaissait l'établissement comme sa poche, déjoua toutes les bornes que personne, on s'en doute, ne s'efforce de dépasser.

CELA est en fait composé de sept textes distincts, et autonomes si on y met un peu du sien, — un peu de cette patience qu'on n'hésite pas à donner aux meilleurs quand ils poussent le bouchon un peu loin. J'ai donc accordé à Cecilia toute l'importance que le lecteur avisé octroie sans discuter aux maîtres de la littérature. On sera surpris par la tension que réclame cette lecture. La qualité de l'écriture, me dit-on, ne pallie pas l'effort auquel l'esprit doit constamment se soumettre pour ne pas perdre un fil non pas tenu mais qui traverse des contrées difficilement narrables. La question que je me suis posée après la première lecture fut de savoir ce que le texte gagnerait à être réduit à des proportions plus humainement lisibles. Pour y répondre, je disposais en effet d'un élément de comparaison et, sans vouloir créer une polémique, ma critique — si je puis user de cette pratique légitimement —, dont je ne livre ici que les conclusions sommairement exprimées, est un bijou de « clarté » dont je ne pourrai désormais plus me passer.

Je veux parler de ce succès incontestable du roman occidental qu'est C.C. de M.J.L. — les initiales me sont imposées par les menaces de complications judiciaires. Dans C.C., un inspecteur de police enquête dans le cadre d'un établissement plutôt ressemblant au nôtre. Un des fils du directeur et propriétaire de cet établissement s'est suicidé. Une enquête a été ouverte suite à des révélations obscures concernant les brutalités d'une initiation à d'obscures pratiques sectaires qui nourrissent la rumeur et enveniment les raisonnements. Il est vrai que cet établissement, bel édifice planté au milieu d'un parc admirable où l'on voit des fous vaticiner, a depuis longtemps inspiré à un voisinage bourgeois et commerçant des protestations que personne n'a vraiment entendues. L'enquête s'enlise dans le dédale complexe d'une secte aussi ramifiée qu'ancienne. C'est dans ce cadre qu'a lieu la rencontre, soigneusement préparée par

mal à comprendre. Il fallait se faire à cette idée. Mais ce n'était qu'une idée. À l'entendre, il était le seul dans ce cas. Avant, il se promenait en rêveur solitaire, comme dans les livres. Ensuite, il avait toujours très peur d'entrer dans le souvenir pour en parfaire l'existence. Vous voyez ? Il n'y pouvait rien. Cela arrivait sans lui. Sans le prévenir. Et un détail se mettait en place. Il ne voulait pas recomposer cette horreur. Elle existait et il se sentait la force d'accepter cette existence. Mais en arriver au bout du compte à pouvoir en mesurer les moindres détails, c'était une idée qui le rendait fou. Jean l'écoutait.

— Je ne savais que Jean écoutait les histoires de Rock Drill.

— Il pouvait les écouter toutes s'il se concentrait. Il a un point central.

Ce dont peu de gens peuvent se vanter.

— Vous aimez les termes de géométrie, Sweeney. Qu'est-ce que vous savez de la géométrie de Rock Drill.

— Elle est verticale. On monte. Arrivé en haut, on se jette dans le vide. C'est ce qui est arrivé à Jean cette nuit. Il n'y a rien à en dire de plus (même jeu des mains sur la bouche).

— Il ne s'agit pas seulement de la mort de Jean, vous le savez, Sweeney. Que pensez-vous de ce décor de carton ?

— C'est pour la pièce qu'on ne jouera pas ce soir (même jeu).

— Vous y avez un rôle ?

— Je ne joue pas, non. Je m'occupe d'évacuer le sang.

— C'est compliqué, tout ce sang ?

— Non. Il coule dans la rigole. Elle descend en pente légère. Au bout, il y a un bec de cuivre. Ce n'est pas moi qui le recueille. Ce n'est pas un rôle. Je ne dis rien. Est-ce que je fais quelque chose ? Monsieur Byron dit que je suis chargé d'évacuer le sang. C'est tout. Ensuite on peut mourir. Tout le monde ne peut pas mourir de cette manière.

— Mon chef pense que ce n'est peut-être pas un théâtre. Il s'intéresse beaucoup à ce que Byron lui en dit. Que dit-il à votre avis ?

— Il était peut-être question de l'enfance de Jean. Vous avez peut-être raison. Une enfance horizontale. Mais au lieu de gravir l'échelle du temps (Rock Drill), il prend le chemin de la révolte. Arrivé en haut (de Rock Drill) il se jette dans le vide pour mourir. C'est une explication.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que ça explique, cette mort ?

— La nécessité d'une règle commune ! Mais je ne suis pas initié. À cause de ma mémoire. Je suis la mémoire de Rock Drill. Je l'emporterai au Paradis. C'est un bon sujet de conversation.

— D'autres racontent que Carabas est paralysé à cause de cette initiation. Mais vous n'en savez rien. Il a toujours vécu à Rock Drill mais il n'en a jamais parlé.

— J'ai parlé de Huang comme tout le monde.

— D'autres parlent d'une initiation particulièrement dure.

— D'autres parlent encore de la nuit du 10 août 1983. Tout le mon-

ses deux protagonistes, d'un médecin et de son ou sa malade. Le périple rhétorique du policier est entrecoupé par l'enregistrement continu de la conversation qui a lieu ce même jour dans le bureau confortable du médecin. Peu à peu, le roman se remplit d'informations si romanesques que la lecture ne perd jamais l'intérêt qu'elle a suscitée dès le début par la scène d'entrée de l'inspecteur qui rencontre le premier témoin sous les arbres chauds de l'été avec en italique les monologues préparatoires de la conversation qui mettra en jeu les données très circonstanciées du médecin et de son ou sa malade — le texte joue à ne pas préciser s'il s'agit d'un homme ou d'une femme mais sans obscurcir un sens qui suit le fil de la pensée de l'auteur comme s'il avait déjà reconnu le terrain avant de se lancer dans l'aventure de l'écriture d'un roman, chose à laquelle nous savons qu'il est habitué depuis de nombreuses années avec un succès que ne démentent pas les chroniques.

Mais la ressemblance avec le texte de Carabin Carabas ne s'arrête pas là. C.C. est aussi divisé en deux sections, d'inégales longueurs, mais plus nettement; j'allais dire: plus facilement, plus à la portée du lecteur de M.J.L.. La première partie est en effet le journal du ou de la malade. Ici, la narration est linéaire jusqu'à cette monotonie agréable qui donne aux choses évoquées le charme de la réalité sans toutefois en abuser, ce qui finirait par inspirer l'ennui. Or, M.J.L. est réputé pour ses intrigues savamment ficelées et surtout documentées. Le journal s'achève la vieille où aura lieu le dialogue entre le médecin et son ou sa malade en même temps que le filigrane détaillé de l'enquête ou plutôt de la dérive intellectuel de ce pauvre inspecteur qui n'inspire que de la sympathie tant il nous ressemble. La deuxième section est un chef d'œuvre de la progression dramatique et de la résolution des problèmes posés. L'inspecteur termine sa journée avec un fameux mal de crâne et le médecin et sa malade se séparent sur un constat d'échec. À la fin, on sait tellement de choses sur cet univers circulaire qu'on a du mal à en sortir aussi facilement que les personnages semblent s'y abandonner définitivement, disons sans résistance. Bien que le roman ne dispose pas d'une fin comme cela s'entend dans les romans traditionnels, on sent bien que cette fin est en effet la fin et non pas une interruption due à un manque d'inspiration ou pire à une impasse intellectuelle comme semble nous le suggérer le comportement des personnages. Ces similitudes avec le texte de Cecilia sont de véritables ressemblances, auxquelles on s'arrête

de parle et Jean est entré dans la putréfaction. Il ne reste que son oeuvre. Rien que cet assemblage de mots. Il le voulait. Il a toujours désiré cette augmentation des jours. Mais cela durera combien de temps. Il me disait: lis, Sweeney, lis, c'est la vérité. Maintenant je ne sais plus.

— Ce qui est vrai, ce qui est faux ?

— Si c'est possible que tout soit vrai et faux en même temps. Que l'essentiel est ailleurs. Que c'est une idée (ni de l'espace, ni du temps) de l'aventure. Une idée (ni de destin ni de finalité) de dépaysement.

— Que s'est-il donc passé le 21 novembre 1981 ? (compte sur les doigts. il compte. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. printemps. été. automne. il sourit. encore un chiffre. est-ce que je peux lui dire si c'est beaucoup de temps. ce temps de repenser sans cesse à Huang en se trompant de sens un peu plus (imperceptiblement) chaque jour. je n'oublie rien, dit Sweeney. on m'oubliera mais je n'oublie rien si c'est le moyen (le seul) d'avoir des idées.) Parlez-moi de Carina. Vous la connaissez bien ?

— Belle. Agréable. Idéale. Triste. Lenteur. Je sais. Puis plus rien. À part ce rien. Et ces mots pour le dire. Elle revenait avec un enfant. Il était malade. Il allait mourir. L'hiver n'était pas loin. Il neigeait à Rock Drill. Je déteste cette grisaille. S'il fait un beau soleil, je ne pense pas à la grisaille de l'hiver. Mais s'il neige, je désire le soleil. Vous comprenez ? Elle amenait la mort et il faisait gris. Carabas a pleuré. Chaque fois qu'il pleure (ça lui arrive souvent) ensuite il a mal au sternum pendant une bonne semaine. Il regardait l'enfant en pleurant et Carina voulait qu'il lui sourît. L'enfant avait l'air d'une marionnette. Carina agitait ses fils en vain. Il n'y avait pas de spectacle. Je m'approchai. Carabas dit: inutile, et il refusa de prendre l'enfant dans ses bras. J'ai rêvé. Mais Carina était attentive. Elle réglait le début de la perfusion blanche. Il mangeait de cette manière. Je connaissais. Il n'en mourait pas. Il continuait d'en vivre. Sans ces saveurs qui redonnent un sens à la vie. Et le reste ? Comment savoir ? Carabas ne voulut rien savoir.

— D'autres disent qu'elle a attendu le printemps pour lui présenter son enfant. Elle serait arrivée à Rock Drill le 14 mai 1982 avec le bébé malade. Personne ne parle de la tristesse de Carabas. Il n'aimait pas l'enfant. J'ai noté ça quelque part dans mon carnet.

— Moi je vois de la grisaille, pas le soleil jaune citron du mois de mai.

— Il pleurait. C'était une autre grisaille. Mais peu importe. Personne n'est d'accord sur la date de la mort de l'enfant.

inévitablement quand on sait que Cecilia est l'épouse de M.J.L..

Mais il y a mieux, ou pire : chaque chapitre de la deuxième section est composé de la même manière. Le journal du ou de la malade se continue en début de chapitre. Si on ne lisait que ces débuts, à la suite de la première section, le journal nous apparaîtrait comme un texte saisissant de vérité, une écriture solidement attachée aux réalités et une conclusion somme toute assez philosophique, de ces philosophies qu'on met aujourd'hui à la place de la poésie. Mais l'auteur a donné, à chacun de ces débuts, une suite qui crée du même coup son roman et en augmente la portée. C'est exactement ce à quoi Cecilia s'est acharnée pendant tout l'hiver 88-89 passé au château des Vermort.

M.J.L. lui rendit deux visites conclues par une dispute à laquelle les cousins mirent fin chaque fois en sortant M.J.L. de cet univers trop bien fait pour jouer le rôle de lien entre deux séjours dans nôtre établissement. Le roman de M.J.L. sortit en librairie à l'automne suivant, celui-ci ayant revu une fois Cecilia — celle qui se nomme elle-même Cecilia dans son roman —, en présence d'un médecin, dans le courant de l'été. De précieux et sérieux renseignements nous révèlent que ces trois rencontres ont eu une durée totale de huit heures environ. Si l'on soustrait les deux heures dont mon collègue est le témoin, M.J.L. n'a disposé que de six heures pour prendre connaissance du manuscrit, en formation d'ailleurs, qui selon moi lui aurait inspiré C.C.. Il faut enfin réduire ce temps de celui des deux disputes, de celui de la réception et du départ, des repas peut-être. Il ne reste plus beaucoup de temps au supposé plagiaire pour absorber la teneur considérable de Carabin Carabas (350000 mots). Il est donc peu probable que M.J.L. ait pu s'inspirer directement de l'œuvre de sa malheureuse compagne. Il faut donc qu'elle lui en ait parlé. Et si c'est le cas, il est nécessaire que Cecilia ait conçu son œuvre, exactement comme le font les écrivains, ce qui fait d'elle une écrivaine digne de ce

— Personne ! (dit Sweeney) Jean regardait. Il voyait qu'elle n'était pas sincère. Je lui montrai son regard bleu.

— Je ne me fie pas au regard d'une femme, dit-il, péremptoire, quelle que soit sa couleur et surtout pas à cause de sa familiarité.

— Il refusa d'approcher. On sentait les fleurs nouvelles des jardinières. Mais la pluie battait contre les carreaux. Quelqu'un fumait. Carina le rabroua. Jean sentait cette

— Elle n'aimera jamais personne, dit-il. (Il pensait encore à ce qui arriverait tôt ou tard.) Il imaginait des

— Mais pourquoi un enfant ? finit par dire Carabas. Pourquoi un enfant, fit Jean, et pourquoi pas un

— Vous avez peut-être raison. Je voyais l'hiver. Je vois souvent l'hiver à la place du beau temps. Je trace du gris en travers des bandes de couleurs sur blanc. Si j'étais peintre

— Sweeney ! (Frank s'accroche aux mains de Sweeney qui veut s'arracher la bouche, disant pour traverser cette douleur : je ne suis pas ce que je suis (et à cause de la mauvaise (mais alors quelle idée d'écrire illisiblement ce qui peut s'écrire lis) écriture il lisait à haute voix : je ne sais pas ce que je sais, se demandant pourquoi Sweeney en parlait justement au moment de s'imposer à lui-même ce silence qui était la première règle de Rock Drill ou : je ne sais pas ce que je sais, proposa Johnson. Je ne sais pas ce que je sais, dit Hightower, me semble plus probable. On va en rester à ce niveau du déchiffrement si vous le voulez bien. Sand, tu tapes : je ne sais pas ce que je sais. C'est clair et ça ne choque personne.

— Mais ça ne veut rien dire ! s'écria Chercos, mais sans conviction, parce qu'il ne savait vraiment plus ce qu'avait réellement dit Sweeney ni surtout ce qu'il avait voulu lui-même écrire dans le cadre d'une enquête qu'il aurait souhaitée à un autre que lui.) (conversation qui n'eût aucun sens en anglais : Chercos la repensa dans ce sens mais il ne réussit pas à détourner le flux verbal. Il disait :) Sweeney !

— Je ne veux plus parler ! Il n'y avait jamais eu de mort. Jamais ! Vous comprenez ? J'ai peur de cette mort maintenant.

— Peur de la mort de Jean ? Et la mort de Virginie (le 10 août 1983) ? Et celle d'Antoine Godard (son père) le 22 décembre 1986 ? Vous n'avez pas eu peur de ces morts ? Et rien non plus sur la mort de Nicolás Carvajal. Vous n'êtes pas sincère, Sweeney !

— (Sweeney se rasait en pensant à autre chose. Les objets parlaient comme dans un rêve. Il écouta la vibration de la lame :) Vous êtes un sacrément bon policier, Frank. Ce Hightower a tort de vous prendre pour le dernier des imbéciles. Il n'aimera pas votre rapport. Les gens comme lui aiment les images, pas la peinture. (Sweeney était heureux de pouvoir le dire à quelqu'un. Frank Chercos était un homme précis, définitif, clair mais pas comme l'eau de roche. Il était clair comme une évidence, se dit Sweeney. Il est nécessaire. Lui et sa bio-



nom.

Je viens de démontrer à la fois que Cecilia est une écrivaine et la victime d'un odieux plagiat. J'ai déjà précisé que je ne suis pas compétent pour juger de la valeur littéraire de son œuvre. Bien sûr, j'ai mon idée là-dessus mais il s'agit d'une idée d'amateur et je ne souhaite pas laisser la parole à l'amateur que je suis dans ce domaine précis. Les meilleurs écrivains, et Cecilia me semble en faire partie, commettent quelquefois des chefs d'œuvre difficilement appréciables avec les moyens sommaires dont dispose l'amateur et même des œuvres ratées mais non dépourvues d'intérêt qui font le lit des critiques. Personnellement, je n'ai pas de doute quant à la valeur littéraire de Carabin Carabas : c'est une œuvre digne de figurer avec les autres de son espèce, aux meilleures places de cette sinistre image d'elle-même que la littérature donne en spectacle à ses admirateurs. Il me semble que ce texte est une goutte d'eau dans la gelée, habitée par d'autres visites, ce qui en fait l'originalité, et surtout construite comme un château et non pas comme un discours aux animaux.

Pour servir de préface
C.L.M.

Médecin-chef de G*

Les initiales ont une explication.

graphie de pauvre type à la recherche de l'élixir de longue vie. C'est ce qu'ils cherchent tous : vivre le plus longtemps possible. Frank a ce défaut, comme les autres. Mais il s'en différencie par la précision de ses prélèvements. Il traverse toujours la surface. Pas pour longtemps mais il s'y entend à revenir avec cette clarté à facettes qui me laisse muet : dans le miroir, j'ai l'air de tout le monde. Frank !

— Je suis toujours là, Sweeney. Je regardais l'aquarelle. Elle vous ressemble. C'est un autoportrait. J'aime cette tache.

— Elle est arrivée parce que je me connaissais facilement.

— Vous voulez dire : à cette époque. Quelle époque, Sweeney ? C'était l'été. Vous l'avez datée du 12 août. Sous le choc ?

— Je ne connaissais pas Virginie. Elle est morte nue. Quelqu'un la poursuivait. Ils ont pensé à Pierrot.

— Pierrot ? Qui est Pierrot ? (Frank Chercos regardait une autre image, celle d'une femme qui pouvait être n'importe laquelle d'entre elles. Il dit :) Ils auraient pensé à vous si Virginie était morte nue à Rock Drill. C'est ce que vous voulez dire ?

— C'est ce qui explique la tache, dit Sweeney. Pierrot n'y était pour rien.

— Et Carabas ?

Carabin Carabas

Patrick Cintas

préface et extrait





la chasse au sens est démoralisante

**mais il importe peu que la morale
ne se résume pas au long vol
du courlis sur la plaine**

**car la saison des pluies et des vents
s'annonce dans le chant du crapaud profané**



**voici le dernier rayon de soleil
pétaler à l'horizon
avec corolle de sang
c'est vaginal que j'veux dire**

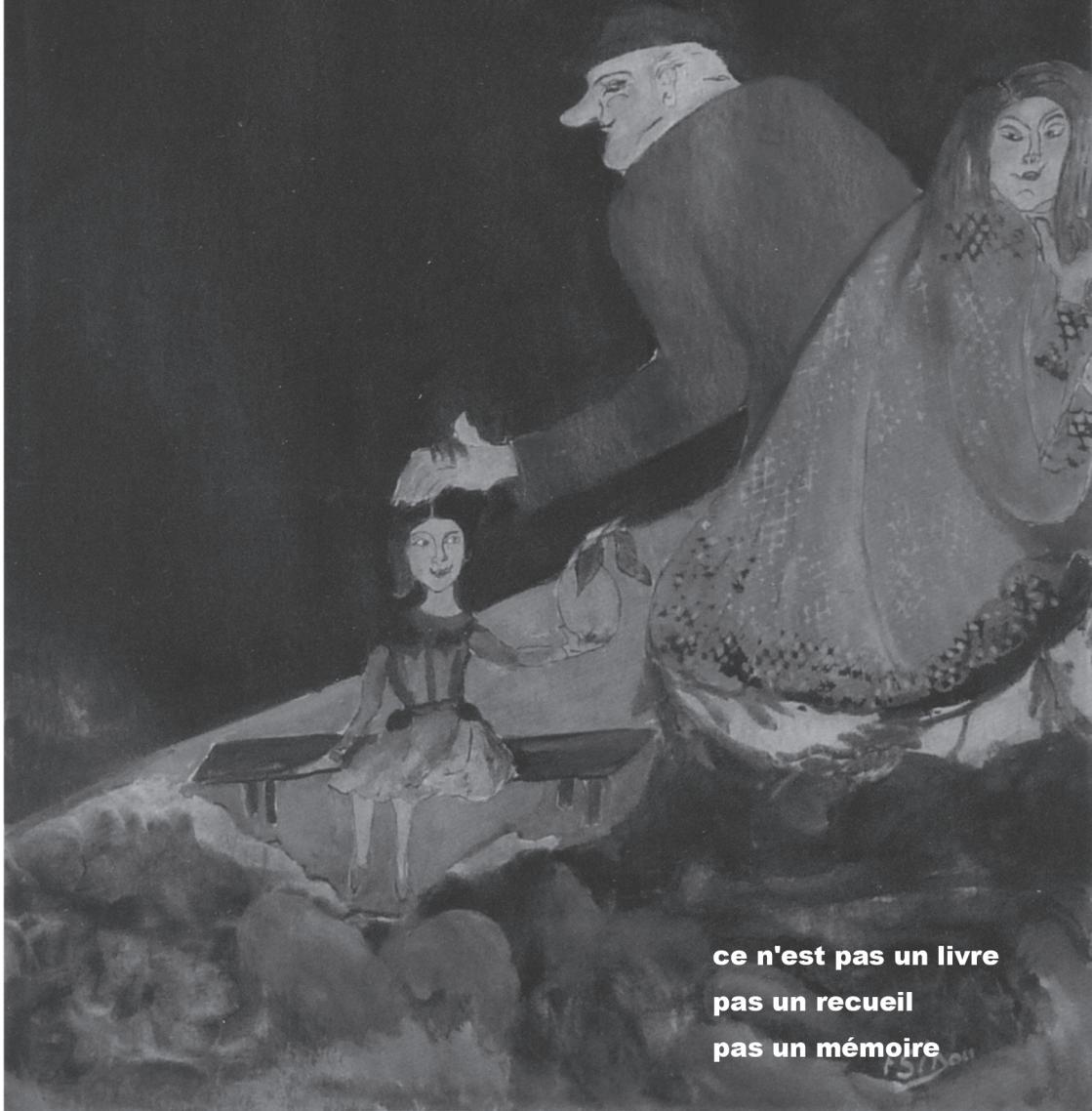


**laisse aller les changements
au fil de la mémoire**

**comme un rocher dans la vague
se rêve en écume
au blanc des yeux n'ajuste
qu'un regard inattentif
ayant dit oui
à ce qui est venu sans bruit**



**au moment où le vieil homme
s'assoit sur une pierre
pour se reposer
sa fille reste debout
étrangement belle
d'un point de vue purement littéraire**



**ce n'est pas un livre
pas un recueil
pas un mémoire**

**c'est un abîme
où je rassemble les morceaux
de ce qui ne pouvait ressembler
à autre chose**

**ou bien ces mêmes champs de blé
à la lueur des bougies
et le ciel plus calme sous la montagne
et la montagne plus légère en tant que silhouette**

**ou bien ces arbres délavés dans la lumière
ne plus prononcer autre chose que la beauté
ne pas s'attarder durer**



Peintures de

Francine Sidou

textes de Patrick Cintas - extraits de alba serena.



Le RAL, Mag est une publication du Chasseur abstrait éditeur (eurl)
12 rue du docteur Sérié 09270 Mazères
05 61 60 28 50
info@lechasseurabstrait.com
www.lechasseurabstrait.com

Directeur de la publication : Patrick Cintas.

Parution : Novembre (numéro double), février et mai.

Abonnement : 60 euros port compris
en France métropolitaine
pour 4 numéros par an
(par an environ 500 pages 20x25 cm)
Hors France métropolitaine: nous contacter.

Imprimé par l'Atelier du Chasseur abstrait
en mai 2009
Direction : Valérie Constantin.

ISSN : 2103-2734

Dépôt légal : juin 2010

© 2010 : *Le chasseur abstrait éditeur*
© *Textes & Images : à leurs auteurs respectifs*

Prochain numéro

double=250 pages

en novembre 2010



N'oubliez pas que le RAL,Mag est un magazine de réflexion et de communication.

Si vous souhaitez nous proposer des œuvres de création adressez-vous à la rédaction de la RAL,M (site Internet) ou à celle des Cahiers de la RAL,M (revue papier) :
info@ral-m.com

Toutes vos propositions seront examinées.

Le RAL,Mag a un penchant pour

Les réflexions sur l'auteur et l'édition

Les confidences et les colères d'auteur

Les analyses critiques

Les polémiques possibles

Les graphismes explosifs

[Bientôt la couleur !]

Et les enregistrements courageux !

[Possibilité de joindre CD audio ou Mp3]

ral-m.com

Site de la *Revue d'Art et de Littérature, Musique*

Le portail Internet du Chasseur abstrait éditeur

c'est la *RAL,M*
plus de 300 auteurs

Le meilleur de la *RAL,M*
ce sont les *Cahiers de la RAL,M*
revue en papier

RAL,Mag
c'est le magazine de la *RAL,M*
trimestriel

CALM
c'est le collectif *Arts Littérature et Musique*

et le Chasseur abstrait
c'est la maison d'édition
www.lechasseurabstrait.com

ISSN: 2103-2734 - © Le chasseur abstrait éditeur

12, rue du docteur Jean Sérié - 09270 Mazères
eurl au capital de 2000 euros - 494 926 371 RCS FOIX